Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (INaLF)

[Le] voyage de Sparte [Document électronique] / par Maurice Barrès,...

DEDICACE A C.SSE DE NOAILLES

pIII

à madame
la comtesse De Noailles
née princesse De Brancovan
madame,
en quittant le rivage où respirèrent Iphigénie
et Antigone, quel délice de trouver au front
d' une jeune vivante les grâces flexibles et
l' étincelle de l' Ionie ! C' est que, jadis, vous avez
vécu dans l' érechthéion avec les jeunes filles
qu' on nommait " les porteuses de rosée " . On
vous entrevoit, dans la procession, qui tenez
de vos deux mains le voile d' Athéna ; et les
jeunes gens de Platon vous ont appelée : ma
soeur.
Quand les acropoles cessèrent de porter leurs
fruits particuliers et redevinrent des rochers
stériles auprès de la mer, vous ne vous êtes
pas couchée dans le sable des morts avec
les figurines d' argile. Vous avez vécu dans

pIV

Byzance, d' où votre ancêtre nous apporta le
trésor des lettres antiques. Toute la suite des
voyageurs ont vu les jeunes phanariotes chanter,
danser et pleurer sous les vergers de la mer
Noire. Mais votre nom paternel évoque l' effort
des vieilles races pour s' affranchir de la
Babel ottomane. Obscurs frissons, fièvres
royales, quel beau livre on pourrait écrire avec
l' histoire d' une goutte de sang grec !
Hier enfin, vous êtes venue, du Danube
comme Ronsard, et de Byzance comme Chénier,
nous offrir toute vive, mais attendrie par

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

des siècles d' exil, cette délicatesse grecque dont
les archéologues ne nous donnent qu' une idée
languissante.
Vos poèmes remplissent de plaisir nos débutants
et nos maîtres. On s' émerveille du mariage
d' un jeune coeur païen avec nos paysages.
Un jardin que vous regardez en a plus
de parfums et d' éclat ; il devient tel que furent,
avant votre migration, j' imagine, les îles de
l' Archipel. Les réminiscences involontaires qui
soutiennent votre génie nous aident à comprendre
les mystères de l' inspiration, et l' on
voit dans votre âme, comme dans une ruche de
verre, se composer les lourds rayons dorés.
Vous paraissez obéir docilement aux propositions
de l' heure ; votre fantaisie bondit avec
une sûreté joyeuse sur la minute qui passe,
ou bien vous cédez à votre inclination comme
une herbe qui ploie au bord du chemin, mais

pV

vous demeurez toujours une avisée petite-fille
d' Ulysse. Quand je lis vos romans, je songe
parfois aux ruses des héros grecs. Il semble
qu' une divinité champêtre se soit déguisée en
parisienne pour observer, avec un détachement
cruel, le petit manège des femmes. Les princesses
de Racine, quand elles rencontrent vos
héroïnes dans un bois sacré de l' île-De-France,
on les voit rougir et sourire ; elles ne veulent
pas vous suivre, elles vous reconnaissent pourtant.
Ainsi, madame, ce n' est pas sans sujet que
j' ai désiré inscrire votre jeune gloire sur la
première page de ce voyage à Sparte. Elle place
sous l' invocation de la poésie un livre qui
pourrait parfois sembler irrévérent à l' égard des
belles choses. On ne me traitera pas de barbare,
si vous me permettez de mettre à vos pieds
mon admiration respectueuse.
Maurice Barrès.

p1

chapitre premier.
le dernier apôtre de l' hellénisme :
au lycée de Nancy, en 1880, M. Auguste
Burdeau, notre professeur de philosophie,

ouvrit un jour un tout petit livre :
" je vais vous lire quelques fragments
d' un des plus rares esprits de ce temps. "
c' étaient les *rêveries d' un païen mystique.*
pages subtiles et fortes, qui convenaient mal
pour une lecture à haute voix, car il eût fallu
s' arrêter et méditer sur chaque ligne. Mais
elles conquirent mon âme étonnée.
Avez-vous fait cette remarque que la

p2

clarté n' est pas nécessaire pour qu' une oeuvre
nous émeuve ? Le prestige de l' obscur auprès
des enfants et des simples est certain. Aujourd' hui
encore, je délaisse un livre quand il a
perdu son mystère et que je tiens dans mes
bras la pauvre petite pensée nue.
Les difficultés de la thèse de Ménard, l' harmonie
de ses phrases pures et maigres, l' accent
grave de Burdeau qui mettait sur nous
une atmosphère de temple, son visage blême
de jeune contremaître des ateliers intellectuels,
tout concourait à faire de cette lecture
une scène théâtrale.
Trente petits provinciaux de Lorraine et
d' Alsace n' étaient guère faits pour recevoir
avec profit cette haute poésie essentielle, ce
triple extrait d' Athènes, d' Alexandrie et de
Paris. Il eût mieux valu qu' un maître nous
fournît une discipline lorraine et nous expliquât
le destin particulier de ceux qui naissent
entre la France et l' Allemagne. Le polythéisme
mystique de Ménard tombait parmi
nous comme une pluie d' étoiles. J' ai horreur
des apports du hasard : je voudrais me développer
en profondeur plutôt qu' en étendue.
Pourtant, je ne me plaindrai pas du coup
d' alcool que nous donna, par cette lecture,
Burdeau. Depuis vingt années, Ménard excite
mon esprit.
Peu après, vers 1883, comme j' avais l' honneur
de fréquenter chez Leconte De Lisle,

p3

qui montrait aux jeunes gens une extrême
bienveillance, je m' indignai devant lui d' avoir

vu, chez Lemerre, la première édition des *rêveries* presque totalement invendue. à cette date, je n' avais pas lu les préfaces doctrinales de Leconte De Lisle, d' où il appert que l' esthétique parnassienne repose sur l' hellénisme de Ménard, et j' ignorais que les deux poètes eussent participé aux agitations révolutionnaires et stériles que le second empire écrasa. Je fus surpris jusqu' à l' émotion par l' affectueuse estime que Leconte De Lisle m' exprima pour son obscur camarade de jeunesse. Je fus surpris, car ce terrible Leconte De Lisle, homme de beaucoup d' esprit, mais plus tendre que bon, s' exerçait continuellement au pittoresque, en faisant le féroce dans la conversation ; je fus ému, parce qu' à vingt ans, un novice souffre des querelles des maîtres que son admiration réunit. Leconte De Lisle me peignit Ménard comme un assez drôle de corps (dans des anecdotes, fausses, je pense, comme toutes les anecdotes), mais il y avait, dans son intonation, une nuance de respect. C' est ce qu' a très bien aperçu un poète, M. Philippe Dufour.
" j' étais allé voir Leconte De Lisle, dit M. Dufour, au moment où la *revue des deux mondes* publiait ses *hymnes orphiques :* je suis content de ces poèmes, me déclara le maître, parce que mon vieil ami Ménard m' a

p4

dit que c' est dans ces vers que j' ai le plus profondément pénétré et rendu le génie grec. " la jolie phrase, d' un sentiment noble et touchant ! Belle qualité de ces âmes d' artistes si parfaitement préservées que, bien au delà de la soixantaine, elles frissonnent d' amitié pour une même conception de l' hellénisme. " tout est illusion " , a répété indéfiniment Leconte De Lisle, mais il a cru dur comme fer à une Grèce qui n' a jamais existé que dans le cerveau de son ami.
Heureux de donner un admirateur à Ménard, qui ne s' en connaissait guère, Leconte De Lisle me conduisit un matin chez Polydor, humble et fameux crémier de la rue de Vaugirard. Les grecs, fort éloignés de nos épaisses idées de luxe, ont toujours réduit

leurs besoins matériels à une frugalité qui
nous paraîtrait misérable. Le vieil helléniste
avait une maison place de la Sorbonne et,
dans cette maison, une jeune femme charmante,
mais il venait se nourrir pour quelques
sous chez Polydor. Je vis mon maître,
je vis des petits yeux d' une lumière et d' un
bleu admirables au milieu d' un visage ridé,
un corps de chat maigre dans des habits
râpés, des cheveux en broussailles : au total,
un vieux pauvre animé par une allégresse
d' enfant et qui éveillait notre vénération par
sa spiritualité. Nul homme plus épuré de
parcelles vulgaires. Si j' aime un peu l' humanité,

p5

c' est qu' elle renferme quelques êtres de
cette sorte, que d' ailleurs elle écrase
soigneusement.
Depuis cette première rencontre, je n' ai
jamais cessé d' entretenir des relations avec
Louis Ménard. Je montais parfois l' escalier
de sa maison de la place de la Sorbonne.
J' évitais que ce fût après le soleil couché,
car, sitôt la nuit venue, en toute saison, il
se mettait au lit, n' aimant pas à faire des
dépenses de lumière. Il occupait à l' étage le
plus élevé une sorte d' atelier vitré où il faisait
figure d' alchimiste dans la poussière et
l' encombrement. On y voyait toute la Grèce
en moulages et en gravures qu' il nous présentait
d' une main charmante, prodigieusement
sale. D' autres fois, nous faisions des
promenades le long des trottoirs. Il portait
roulé autour de son cou maigre un petit boa
d' enfant, un mimi blanc en poil de lapin.
Peut-être que certains passants le regardaient
avec scandale, mais, dans le même moment, il
prodiguait d' incomparables richesses, des
éruditions, des symboles, un tas d' explications
abondantes, ingénieuses, très nobles, sur les
dieux, les héros, la nature, l' âme et la
politique : autant de merveilles qu' il avait
retrouvées sous les ruines des vieux sanctuaires.
C' était un homme un peu bizarre, en même
temps que l' esprit le plus subtil et le plus

p6

gentil, ce Louis Ménard ! En voilà un qui ne conçut pas la vie d' artiste et de philosophe comme une carrière qui, d' un jeune auteur couronné par l' académie française, fait un chevalier de la légion d' honneur, un officier, un membre de l' institut, un commandeur, un président de sociétés, puis un bel enterrement ! Il a été passionné d' hellénisme et de justice sociale, et toute sa doctrine, long monologue incessamment poursuivi, repris, amplifié dans la plus complète solitude, vise à nous faire sentir l' unité profonde de cette double passion.

Comme Jules Soury, fils d' un opticien, et comme Anatole France, fils d' un libraire, Louis Ménard est né de commerçants parisiens, nés eux-mêmes à Paris. Tous les trois, en même temps qu' ils m' émerveillent par leur aisance à respirer et à s' isoler au plus épais de la grande ville (d' où ils s' absentent rarement), sont aimables, curieux, ornés, simples de moeurs. Tout aboutit et se combine dans leurs cerveaux ; ils sont, comme leur ville, des esprits carrefours, tout à la fois athées et religieux.

Ménard est né dans l' automne de 1822 (19 octobre), rue gît-le-coeur. Il eut pour compagnon d' études, au collège Louis-Le-Grand, Baudelaire qui le précédait de deux ans. En 1846, ils firent la connaissance de Leconte De Lisle qui débarquait à Paris.

p7

Celui-ci m' a raconté que, dès le premier jour, Baudelaire leur récita *la barque de don Juan.* je crois avoir distingué que Leconte De Lisle appréciait mal Baudelaire. Le désir de produire de l' effet rendait le jeune Baudelaire insupportable : les poètes sont souvent démoniaques. Et puis, son parti pris aristocratique devait choquer dans ce petit cénacle où les Leconte De Lisle, les Ménard, les Thalès Bernard participaient de l' esprit généreux et absurde du Paris révolutionnaire à la fin du règne de Louis-Philippe.

Ménard travaillait dans le laboratoire du chimiste Pelouze. On lui doit la découverte

du collodion, d' un usage si important par ses applications au traitement des plaies, à la chirurgie, aux matières explosibles et par son emploi décisif pour la photographie. C' est encore lui qui, le premier, réussit à cristalliser la mannite électrique, le plus puissant explosif connu. Au jugement de M. Marcelin Berthelot, Ménard était près des grandes découvertes modernes. Il tentait la fabrication du diamant, à côté de son ami Paul De Flotte, qui cherchait à faire de l' or quand la révolution de 1848 éclata.
Tous ces jeunes gens se jetèrent dans le mouvement socialiste.
Louis Ménard, transporté d' indignation par les fusillades de juin, publia des vers politiques, *gloria victis,* et toute une suite

d' articles, intitulés : *prologue d' une révolution,* qui lui valurent quinze mois de prison et 10000 francs d' amende. Il passa dans l' exil, où il s' attacha passionnément à Blanqui et connut Karl Marx. Il vivait en aidant son frère à copier une toile de Rubens. Leconte De Lisle, envoyé en Bretagne par le club des clubs, pour préparer les élections, était resté en détresse à Dinan. Il gardait sa foi républicaine, mais se détournait, pour toujours, de l' action. Il s' efforça de ramener le proscrit dans les voies de l' art : " en vérité, lui écrivait-il, n' es-tu pas souvent pris d' une immense pitié, en songeant à ce misérable fracas de pygmées, à ces ambitions malsaines d' êtres inférieurs ? Va, le jour où tu auras fait une belle oeuvre d' art, tu auras plus prouvé ton amour de la justice et du droit qu' en écrivant vingt volumes d' économie politique. "
le grand silence de l' empire les mit tous deux au même ton. Et Ménard, à qui l' amnistie de 1852 venait de rouvrir les portes d' une France toute transformée, s' en alla vivre dans les bois de Fontainebleau.
Si l' on feuillette l' histoire ou simplement si l' on regarde autour de soi, on est frappé du grand nombre des coureurs qui lâchent la course peu après le départ, et qui, voyant le

train dont va le monde, ne daignent pas concourir
plus longtemps. Les hommes sont

p9

grossiers et la vie injuste. On peut s' exalter
là-dessus et dénoncer les violences des puissants
et la bassesse des humbles ; on peut
aussi se réfugier dans le rêve d' une société
où régneraient le bonheur et la vertu. Cette
société édénique, selon Ménard, ce fut la
Grèce. Il entreprit de la révéler aux cénacles
des poètes et des républicains.
José-Maria De Heredia a souvent entendu
Ménard lire du grec : " Ménard prenait un
vieil in-folio à la reliure fatiguée, Homère,
Anacréon, Théocrite ou Porphyre, et
traduisait. Aucune difficulté du texte ne pouvait
l' arrêter, et sa voix exprimait une passion
telle que je n' en ai connue chez aucun
autre homme de notre génération. La vue
seule des caractères grecs le transportait ; à
la lecture, il était visible qu' il s' animait
intérieurement ; au commentaire, c' était un
enthousiasme. Sa face noble s' illuminait. Il en
oubliait les soins matériels de la vie. Un soir
d' hiver que nous expliquions l' *antre* de
Porphyre, je dus lui dire tout à coup qu' il faisait
plus froid dans sa chambre sans feu que dans
l' antre des nymphes. "
en sa qualité d' helléniste, Ménard poursuivait
le divin sur tous les plans de l' univers :
comme peintre dans la nature, comme
poète dans son âme, comme citoyen dans la
société. Il vécut et travailla avec les peintres
de Barbizon, avec Troyon à Toucques, avec

p10

Jules Dupré à l' Isle-Adam, avec Rousseau.
Pendant dix années, il a exposé une quantité
de paysages au salon. Le public les méconnut,
mais Théophile Gautier les aima.
J' ai vu l' entassement des toiles de Ménard
couvertes de poussière dans sa maison de la
Sorbonne. On dit avec justesse que le délicieux
peintre-poète René Ménard a hérité
et employé les dons de son oncle. Après avoir

inspiré les hautes pages d' esthétique qui précèdent la première édition des *poèmes antiques,* Louis Ménard publia ses propres poésies (1855), mais en façon de testament. S' était-il découragé devant la maîtrise de son ami ? " je publie ce volume de vers, qui ne sera suivi d' aucun autre, disait-il, comme on élève un cénotaphe à sa jeunesse. Qu' il éveille l' attention, ou qu' il passe inaperçu, au fond de ma retraite, je ne le saurai pas. Engagé dans les voies de la science, je quitte la poésie pour n' y jamais revenir. " essentiellement, ce qu' il demandait à l' étude de l' hellénisme, c' était d' accorder ses méditations et son activité, ses rêves d' art, sa turbulence révolutionnaire de jeune parisien et son incontestable générosité citoyenne.
Au cours de ses longues rêveries dans les bois, sa prédilection pour la Grèce et sa haine de la constitution de 1852 s' amalgamèrent. Il s' attacha au polythéisme comme à une conception républicaine de l' univers. Pour

les sociétés humaines comme pour l' univers, l' ordre doit sortir de l' autonomie des forces et de l' équilibre des lois ; la source du droit se trouve dans les relations normales des êtres et non dans une autorité supérieure : Homère et Hésiode prononcent la condamnation de Napoléon Iii.
Ménard exposait ces vues à M. Marcelin Berthelot, au cours de longues promenades péripatéticiennes, sous les bois paisibles de Chaville et de Viroflay. M. Berthelot et son ami Renan étaient des réguliers. Ils pressèrent Ménard de donner un corps à ses théories ingénieuses sur la poésie grecque, les symboles religieux, les mystères, les oracles, l' art, et de passer son doctorat. Ils auguraient que sa profonde connaissance du grec lui assurerait une belle carrière universitaire.
La soutenance de Ménard eut beaucoup d' éclat. Nous avons sa thèse dans le livre qu' il a intitulé : *la morale avant les philosophes,* et qu' il compléta, en 1866, par la publication du *polythéisme hellénique.* c' est quelque chose d' analogue, si j' ose dire, au

fameux livre de Chateaubriand ; c' est une
sorte de *génie du polythéisme.* le polythéisme
était un sentiment effacé de l' âme humaine ;
Ménard l' a retrouvé. Il est le premier qui
n' ait pas partagé l' indignation de Platon
contre la mort de Socrate. Socrate se croyait
bien sage de rejeter les traditions antiques et

p12

de dénoncer des fables grossières ; il pensait
épurer l' intelligence athénienne et dissiper
les ténèbres de l' obscurantisme, mais un
scepticisme général sortit de son enseignement.
Un peuple qui a renié ses dieux est un
peuple mort, écrit Ménard. Et ce n' est pas
l' art seulement, c' est la liberté qui mourait
avec le polythéisme.
Le nouveau docteur désirait de partir pour
la Grèce et il allait l' obtenir, quand un
fonctionnaire s' y opposa, sous prétexte que la
thèse du postulant se résumait à dire que
" le polythéisme est la meilleure des religions,
puisqu' elle aboutit nécessairement à la république " .
Ce fonctionnaire impérial avait bien de l' esprit.
Avec son émotivité d' artiste et de parisien,
Ménard était à point pour participer à tous
les enthousiasmes et toutes les bêtises de
l' année terrible. heureusement qu' une
pleurésie l' empêcha de prendre part à la commune.
Il se serait fait tuer sur les barricades
ou exécuter par les tribunaux de répression.
Il ne put que la glorifier. Ses amis blâmèrent
son exaltation. Il s' enfonça tout seul dans
l' ombre.
Il y médita son chef-d' oeuvre, les *rêveries*
d' un païen mystique.
ce petit volume mêlé de prose et de vers,
d' une dialectique allègre et d' un goût incomparable,

p13

un des honneurs du haut esprit
français assailli par le vulgaire et par les
étrangers, peut servir de pierre de touche
pour reconnaître chez nos contemporains le
degré de sensibilité intellectuelle.
Nos plus illustres mandarins, la chose

éclate avec scandale dans le *tombeau de Louis Ménard* (édité par le jeune édouard Champion), ignoraient ou ne comprirent pas Ménard. C' est qu' à notre époque, il y a plus d' écrivains à tempérament que d' esprits justes et plus de brutalité que de maîtrise.
Sur le tard, l' auteur des *rêveries* eut une grande satisfaction. Le conseil municipal de Paris, soucieux de dédommager un vieil enthousiaste révolutionnaire, créa pour Ménard un cours d' histoire universelle à l' hôtel de ville. Louons les gens d' esprit qui firent agréer Ménard par une majorité d' anticléricaux et de socialistes bien incapables de le juger. En réalité, les idées sociales et religieuses du vieil hellénisant ne pouvaient satisfaire aucun parti ; même elles devaient déplaire gravement à tous les élus, de quelque coterie qu' ils fussent, car le programme politique de Ménard, c' est, avant tout, la législation directe et le gouvernement gratuit, qu' il emprunte aux républiques de l' antiquité. Ménard méprisait de tout son coeur notre prétendue démocratie : " je resterai dans l' opposition, m' écrivait-il

un jour, tant que nous ne serons pas revenus à la démagogie de Périclès. " dans cette attente, et pour mieux protester contre un siècle trop peu athénien, il se tenait dans les partis extrêmes ; mais il repoussait le parti des satisfactions du ventre. Il ne pensait pas qu' on pût se passer d' une règle idéale pour la conduite de la vie. Cela éclate dans ses cours, dédiés à Garibaldi, comme au champion de la démocratie en Europe. Ils sont d' un grand esprit, mais qui mêle à tout des bizarreries. " j' aime beaucoup la sainte vierge, m' écrivait-il ; son culte est le dernier reste du polythéisme. " à l' hôtel de ville, il justifiait les miracles de Lourdes et, le lendemain, faisait l' éloge de la commune. Le scandale n' alla pas loin, parce que personne ne venait l' écouter.
En hiver, Ménard professait dans la loge du concierge de l' hôtel de ville. à quoi bon chauffer et éclairer une salle ? N' était-il pas

là très bien pour causer avec l' ami et unique
auditeur qui le rejoignait ?
C' est peut-être chez ce concierge et dans
les dernières conversations de Ménard qu' on
put le mieux profiter de sa science fécondée
par cinquante ans de rêveries. Ce poète
philosophe n' avait jamais aimé le polythéisme
avec une raison sèche et nue ; mais, à mesure
qu' il vieillit, son coeur, comme il arrive souvent,
commença de s' épanouir. Il laissa sortir

p15

des pensées tendres qui dormaient en lui et
qu' un Leconte De Lisle n' a jamais connues.
Il me semble que nous nous augmentons
en noblesse si nous rendons justice à toutes
les formes du divin et surtout à celles qui
proposèrent l' idéal à nos pères et à nos mères.
Leconte De Lisle m' offense et se diminue par
sa haine politicienne contre le moyen âge
catholique. Il veut que cette haine soit l' effet
de ses nostalgies helléniques ; j' y reconnais
plutôt un grave inconvénient de sa
recherche outrancière, féroce du pittoresque
verbal. Le blasphème est une des plus puissantes
machines de la rhétorique, mais une
âme qui ne se nourrit pas de mots aime
accorder entre elles les diverses formules
religieuses. Ménard se plaisait à traduire sous
une forme abstraite les dogmes fondamentaux
du christianisme, afin de montrer combien
ils sont acceptables pour des libres penseurs.
Et par exemple, il disait que, si l' on
voulait donner au dogme républicain de la
fraternité une forme vivante et plastique,
on ne pourrait trouver une image plus belle
que celle du juste mourant pour le salut
des hommes.
Je soupçonne bien qu' il y a une part de
jeu littéraire dans cette interprétation des
symboles, mais elle est servie, protégée par
un goût exquis. C' est de la science animée
par l' amour le plus délicat. Et puis, de tels

p16

jeux de l' esprit sont d' une grande importance

pour la paix sociale. Ils permettent
de concilier la foi, le doute et la négation ; ils
aident des athées, des esprits passionnés pour
l' analyse à éviter l' anarchie et à s' accommoder
de l' ordre traditionnel qui porte nos conceptions
de la vertu.
Je ne puis pas regarder sans attendrissement
la position qu' a prise Ménard dans
l' équipe des Burnouf, des Renan, des Taine
et des Littré. Ces grands travailleurs attristés,
attristants, nous font voir les dieux
incessamment créés et puis détruits par nous
autres, misérables hommes imaginatifs. La
conséquence immédiate de cette vue sur la
mutabilité des formes du divin devrait être
de nous désabuser des dieux. Mais par une
magnifique ressource de son âme de poète,
Louis Ménard y trouve un argument de plus
en leur faveur. Ils sont tous vrais, puisqu' on
doit voir en eux les affirmations successives
d' un besoin éternel.
Que l' on me passe une image qui n' est
irrespectueuse qu' en apparence. Ménard me
fait songer à la soeur de Claude Bernard,
qui, pour réparer les crimes de la physiologie,
a ouvert un asile de chiens. Louis Ménard,
le compagnon de ces philologues qui
détruisirent, chez nous, la religion, a prétendu
abriter dans son intelligence tous les
dieux. Il ne les jette point ignominieusement

au scheol ; il les recueille et les honore comme
sur un olympe, dans sa conscience d' historien
et d' artiste. Chez ce grand aryen vivent
côte à côte toutes les formes de l' idéal. Ménard
n' a pas jeté le cri blasphémateur de
James Darmesteter, un cri dont Leconte De
Lisle se convulsait de plaisir. James
Darmesteter, âpre prophète d' Israël, a vu dans
un songe le Christ tombé du ciel et assailli
par les huées des mille dieux qu' il avait
détrônés : " te voilà donc blessé comme
nous, galiléen, te voilà semblable à nous.
Ta splendeur s' est éteinte et tes lyres se sont
tues. " Ménard n' admet point qu' aucune
splendeur se soit éteinte, ni qu' aucune lyre
se soit tue. Il prophétise la communion

universelle des vivants et des morts, la grande paix des dieux. Et, spécialement, il honore dans le christianisme l' héritier de la morale grecque. Entre tous les grands systèmes encore vivants de philosophie sociale, seule la doctrine du Christ fait une place pour l' énergie virile de la lutte contre soi-même, pour l' héroïque effort de la volonté ; elle établit la suprématie de l' âme sur les attractions du dehors.
Toutefois, pour nuancer exactement la pensée chrétienne de Ménard, observons qu' il disait : " je ne puis être chrétien qu' à la condition d' être protestant, car je tiens absolument à garder mon droit illimité de libre

examen et d' interprétation. " peut-être suivait-il là une inclination de famille ; je suppose que c' est lui-même qui parle, quand il fait dire à un personnage de ses petits dialogues : " mon trisaïeul est mort dans la persécution qui suivit la révocation de l' édit de Nantes et ses enfants ont été convertis au catholicisme par autorité du roi. " plus sûrement, il subissait les mêmes influences intellectuelles qui décidèrent un Taine, né catholique et devenu un pur stoïcien, à réclamer pour son enterrement un pasteur.
Dans ce temps-là, Renouvier, l' ami de Ménard, voulait protestantiser la France. Il faudra qu' on étudie un jour comment la crise de 1870-71 obligea et oblige encore les libres penseurs individualistes à reconnaître la nécessité d' un lien social, d' une religion.
La Grèce avait été présente sous chacune des pensées et l' on peut dire sous chacun des actes de Ménard. C' est sur la guerre de l' indépendance hellénique, de 1821 à 1828, qu' il fit ses dernières leçons. Ce suprême hommage à ses chers hellènes fut d' ailleurs annulé par l' étrange manie où il venait de tomber.
Vers la fin de sa carrière, ne s' avisa-t-il pas de se passionner pour la réforme de l' orthographe ! Ses ouvrages n' ayant jamais eu les lecteurs auxquels son génie l' autorisait à prétendre, il s' occupa consciencieusement à

dégoûter ses rares fidèles. Il fit des sacrifices pour qu' on réimprimât les *rêveries d' un païen mystique* en orthographe simplifiée. Il ne simplifiait ni la tâche de ses lecteurs ni la tâche de ses imprimeurs. Ce nouveau texte est ignoble à l' oeil et, pour le comprendre, il faut le lire à haute voix.
J' ai eu l' honneur d' avoir Ménard pour collaborateur à *la cocarde* (septembre 1894 à mars 1895), où furent ébauchées toutes les idées d' une régénération française. Il s' agissait de faire " sentir que le parti fédéraliste était le parti national et que le parti national perdrait les trois quarts de ses forces s' il ne devenait pas un parti fédéraliste. On insistait pour substituer au patriotisme administratif un patriotisme terrien et remplacer l' image de la France idéale chère à quelques rhéteurs par l' idée d' une France réelle, c' est-à-dire composée, comme dans la réalité, de familles, de communes et de provinces : tous éléments non point contraires ou divisés entre eux, mais variés, sympathiques et convergents " . Louis Ménard nous avait apporté une belle étude : *les classes dirigeantes et les ennemis de la société.* il désira qu' elle fût orthographiée d' après son système. Il fallut plus de cinq épreuves pour arriver à maintenir les fautes que la grammaire réprouvait,

et que Ménard exigeait. Quand le secrétaire de rédaction, enfin, eut obtenu le bon à tirer, le public se fâcha : " quel charabia incompréhensible ! " et Ménard se désolait : " ils ont encore corrigé mes fautes. " il y a du défi au public dans cette extrémité d' un homme de grand goût gâtant son oeuvre à plaisir. Une part de responsabilité est imputable à mon homonyme M. Jean Barès, qui est venu de Colombie à Paris pour réformer le français. Un galant homme, d' ailleurs, et qui donne de toutes les manières l' exemple du sacrifice. Il consacre ses revenus à subventionner ceux qui écrivent aussi mal que lui, c' est-à-dire qui suppriment les lettres

redoublées, et même, pour donner l' exemple,
il s' est exécuté, il a supprimé un *r* dans notre
nom. Mais pourquoi ne s' appelle-t-il pas Jan,
comme jambon ?
Puisque toute manière d' écrire est conventionnelle,
je ne perdrai pas mon temps à
apprendre une nouvelle orthographe. L' honorable
colombien me dit qu' il y a des règles
compliquées et des mots difficiles. Eh !
Monsieur ! Qui vous empêche de faire des fautes ?
On ne vous mettra pas à l' amende.
Je souhaite que M. Jean Barès échoue
dans son apostolat. Pour tout le reste, mes
voeux l' accompagnent, car il plaisait beaucoup,
je dois le reconnaître, à mon vénéré
maître Ménard. D' ailleurs nous devons à ce

fâcheux M. Barès une page délicieuse. Je
veux la transcrire, charmante et bizarre,
telle qu' il l' a donnée dans le *tombeau de
Louis Ménard.*
*malgré tous ses déboires, Ménard avait
conservé un fond de gaîté... lors de sa
dernière vizite au " réformiste " (c' est le journal
de M. Barès), nous cauzâmes longuement de la
réforme, de la vie et même de la mort q' il
sentait venir.*
*-je suis vieus et bien cassé, me dizait-il,
néanmoins une bien grande et bèle dame
est devenue amoureuse de moi et a solicité
mon portrait.*
*-diable, lui dis-je, céte dame ne
semble pas vous croire aussi cassé qe vous
prétendez l' être.*
*-je n' en sais rien, me dit-il, mais le
fait est vrai.*
-mon cher maître, je n' en doute pas.
*-oui, je vois qe vous en doutez, et
pour qe vous n' en doutiez plus, je vais vous
dire son nom.*
-comme vous voudrez.
*-eh bien ! La dame en qestion n' est
autre qe la ville de Paris qi m' a demandé le
portrait dont je vous ai parlé pour le placer
au muzée du Luxembourg.*
*aussitôt son explication terminée, le cher
maître se mit à rire et je fis comme lui, bien*

qe ce fût un peu à mes dépens.

p22

un moment plus tard Ménard reprenait :
-la ville de Paris n' est pas la seule
dame qi me dézire, je suis aussi courtisé par
une autre. Céte dernière est moins bèle, mais
èle est encore plus puissante, ce qi ne suffit
pas à me la faire aimer. Néanmoins, èle sait
qe je ne la crains pas. Voulez-vous savoir
son nom ?
-je veux bien.
-èle s' apèle la mort.
hélas ! Les deus amoureuzes de l' inoubliable
et grand Louis Ménard ont obtenu
satisfaction : l' une a reçu le portrait et l' autre
a emporté l' original.
quelle charmante histoire, n' est-ce pas,
mais quelle cacographie !
La dernière fois que je vis Louis Ménard,
il se réjouissait d' une longue étude que Philippe
Berthelot, le fils de l' illustre savant,
projetait sur son oeuvre. Je me serais bien
mal expliqué dans les pages qui précèdent si
l' on pouvait admettre chez le vieux philosophe
déclinant la moindre vanité d' auteur :
" ne parlez pas de moi, parlez de mes idées " ,
disait-il à son jeune admirateur. Philippe
Berthelot promit à Louis Ménard de " bien
parler des dieux d' Homère " . Le pauvre et
charmant homme est mort sans cette satisfaction
qu' il attendait impatiemment.
Depuis lors, Philippe Berthelot a publié

p23

des *pages choisies,* précédées d' une étude
digne de son objet. J' en veux citer une belle
page :
Louis Ménard est mort le 9 février 1901,
dans cette petite rue du jardinet qui traverse
la cour de Rohan, blottie au creux d' un
mur d' enceinte du vieux Paris ; c' est là qu' il
s' est éteint au milieu des ouvriers et des gens
du peuple, pour qui il avait rêvé la justice ;
au ras de terre, car il ne pouvait plus marcher.
à son chevet le vieux païen a cru voir

la sombre figure des érynnies et il a confessé
ses fautes. Mais devons-nous oublier
l' indifférence du siècle ? à son heure dernière,
accablé par le sentiment de sa solitude, il a douté
de son génie. Il est parti, délaissé par ceux
à qui il avait tout donné ; mais pardonné
de celle qu' il avait aimée et méconnue : c' est
à peine si l' on a pu mettre dans sa main fermée
une de ses belles médailles grecques,
l' image divine d' Athéné, l' obole que
réclamait Charon.
il y a dans ces lignes harmonieuses et
voilées tout le drame intime de la vie de
Ménard.
J' ai bien des fois cherché à comprendre ce
véritable scandale qu' est l' échec de Louis
Ménard. Comment l' un des esprits les plus
originaux de ce temps, à la fois peintre et
poète, érudit et savant, historien et critique

d' art, admiré de Renan, de Michelet, de
Gautier, de Sainte-Beuve, a-t-il pu vivre et
mourir ainsi complètement inconnu du public ?
L' ardeur de sa pensée démocratique a-t-elle
éloigné de lui les craintifs amis des lettres ?
A-t-il distrait la gloire en s' essayant dans des
genres si divers ? Peut-être, mais surtout il
y a trop de gens qui lisent aujourd' hui. Leur
masse, en se portant sur un livre médiocre,
crée des succès injustifiés et rejette dans
l' ombre des ouvrages de la plus haute valeur.
Je crois, en outre, que Ménard fut gêné
de la manière la plus déplorable et la plus
comique par un tas d' homonymes. Sa découverte
du collodion est attribuée par les dictionnaires
spéciaux à un américain nommé
Maynard qui, de bonne foi, la refit en effet,
après lui, et, sans les rectifications exigées
par M. Berthelot, l' erreur durerait encore.
Plusieurs littérateurs, dont un qui s' avisa de
découvrir des " pages inédites " déjà publiées
dans les *oeuvres complètes* de Bossuet, portent
les noms de Menars, Mesnard, Maynard et
même de Louis Ménard ; ils n' ont pas peu
contribué à embrouiller les notions du public.
Un jour que j' avais cherché dans un article
de journal à tracer de notre maître une

image exacte et noble, un lecteur m' écrivit :
" merci, monsieur, de nous avoir donné, à
ma femme et à moi, des nouvelles du joyeux

p25

compagnon qui nous a tant fait rire dans un
voyage à Dieppe l' an dernier. Nous avions
bien soupçonné que ce charmant garçon écrivait,
car personne ne tournait comme lui le
calembour. " mon correspondant s' égarait
grossièrement. Le sentiment religieux demeura
toujours le centre de Ménard, et même
cette préoccupation suffit à expliquer son
échec auprès du public. L' attitude d' un
laïque et d' un libre penseur, qui, sans
préoccupation polémique, étudie le divin, est
peut-être bien ce qu' il y a de plus étranger
à notre goût français.
Ménard posséda toutefois un disciple,
M. Lami, esprit exalté, d' une rare distinction.
Il ne le garda pas longtemps. Après
avoir prié Brahma toute une nuit, M. Lami se
jeta par la fenêtre en disant :
-je m' élance dans l' éternité.
Un ami commun, M. Droz, ne voulut pas
croire à cette mort extraordinaire.
-je savais bien qu' il était fou, disait-il
à Ménard, mais je croyais que c' était comme vous.
Ces hautes préoccupations du sentiment
religieux plaisent beaucoup aux étrangers ;
Ménard, s' il était traduit, aurait un immense
succès dans les pays anglo-saxons. Avant la
guerre, il y avait des curiosités de cette sorte
en France. Elles nous valurent certaines
méditations de Lamartine, le *Port-Royal* de

p26

Sainte-Beuve, l' oeuvre de Renan et la poésie
de Leconte De Lisle. Je suis arrivé à Paris
assez à temps pour en recueillir l' écho. Mais,
de plus en plus, notre inaptitude à saisir ce
qu' est la religion se constate par l' impuissance
où nous sommes, plus qu' aucun autre
peuple en Europe, à résoudre nos difficultés
éternelles de cléricalisme et d' anti-cléricalisme.
Nos lettrés, à cette heure, ne font plus

oraison. Pour ma part, je dois l' avouer,
quand Ménard, depuis l' acropole ou, plus
exactement, depuis le serapeum d' Alexandrie,
regarde l' écroulement éternel de la matière
divine, il m' inspire du respect plutôt
qu' il ne conseille mon activité. J' admire son
grand art d' écrivain qui n' appuie jamais ; je
m' ennoblis en goûtant sa poésie ; sa figure
solitaire, un peu bizarre, me repose de tant
d' âmes intéressées ou communes ; parfois
j' invoque son autorité, puisque aussi bien il
a entrevu certaines conséquences de ce culte
des morts qui semble se former dans nos
grandes villes modernes ; et pourtant, sa
pensée de fond, son polythéisme m' ennuie.
C' est peut-être Ménard qui m' a conseillé le
voyage de Grèce, mais sa voix, si plaisante
sous le ciel nuancé de Paris, n' a tout de
même pas su m' émouvoir d' une vénération
qui donnât leur sens plein, leur vie mystique
aux temples quand je foulai le vieux sol
pittoresque.

p27

chapitre ii. Le départ :
la curiosité qui m' oriente vers Athènes
m' est venue du dehors plutôt que de mon
coeur profond. Si le salon de Leconte De
Lisle (les Ménard, les Anatole France, les
Henry Houssaye) n' avait pas eu tant de
prestige sur mon imagination à vingt ans,
irais-je de moi-même chercher dans l' Athènes
de Périclès un complément de ma culture ?
Sur le paquebot du Pirée, je songe qu' en
peu d' heures, j' aurais pu gagner Barcelone
et gravir le Montserrat, ou bien franchir une
fois encore le ravin de Tolède et regarder les
Greco qui savent toujours, ainsi que les
Zurbaran de Séville, me dire des paroles
excitantes. C' est avec une sorte de maussaderie
et pour remplir un devoir de lettré que je
vais me soumettre à la discipline d' Athènes.
Saurai-je l' entendre ?
Quand notre bateau doubla notre-dame
de la garde, dix religieuses, pressées sur un
banc du pont comme des oiseaux sur un

p28

bâtonnet, ont prié pour obtenir une traversée favorable. Leur latin de bréviaire éveille en moi une sensibilité catholique pas trop lointaine, mais qu' est-ce que le polythéisme d' Hellas, tel que pour les initiés il flotte encore sur les débris du Parthénon ?
Un sage voyageur voudrait agir comme ces animaux qui prennent la couleur, la forme, l' apparence exacte des objets qui les entourent. Un beau voyage, c' est un cas de mimétisme. Gautier épanouit une âme orientale, Stendhal milanaise, Corneille espagnole et M. Taine britannique. Certes un Corneille se construit une Espagne autrement forte que celle de Gautier, mais enfin, l' un comme l' autre, ils ont su mettre de l' unité dans leur vision, et se faire de l' âme avec des beautés étrangères. Aurai-je leur bonheur ?
Je suis d' une race qui trouva ses dieux au plus épais des forêts. Ils me favorisent encore en Lorraine et en Alsace, tandis que les divinités marines m' énervent avec leur sel et leur mobilité.
J' ai traversé comme un colis des messageries, et nullement comme un Ulysse, une mer qui m' embrouillait tout. Nous fîmes une courte relâche à Naples, grossière et pleine de cris matinaux, sous un ciel voilé qui ne laissait point chanter Ischia, Castellamare, Sorrente, ni le Pausilippe. Dans la nuit, le Stromboli jetait des flammes et prêtait à ces

rêveries où, sur mer, l' esprit le mieux discipliné s' égare. Le commandant me dit : " nous passerons à deux heures du matin Charybde et Scylla. Par votre hublot, vous respirerez les orangers de la Sicile. " nous franchîmes les limites de l' antiquité latine pour entrer dans la grecque. Après vingt-quatre heures, nous arrivâmes aux falaises basses de Cythère. Aurais-je atteint l' âge de n' y voir qu' un écueil sans agrément ? Des îlots, puis les escarpements d' Hydra me confirmèrent dans ma déception. Les géographes, en dénonçant l' aridité des contours du Péloponèse, ne m' avaient point jusqu' alors gêné

pour y amasser de la volupté, car j' imaginais
une désolation émouvante comme le visage
des héros vaincus ou, mieux encore, déchirante
comme le cri des violons tziganes dans
une nuit chargée de parfums. Mais, sous un
ciel pareil au nôtre, j' ai vu leurs roches usées
par les chèvres, dirait-on, plutôt que brûlées
par une activité surhumaine. Ces lieux du
miracle hellénique ont passé l' automne
extrême où la fleur qui vient de défaillir
couvre encore le sol de ses pétales.
Si puissante est la force de ces grands noms
de la poésie, qu' après quelques semaines, mon
imagination, repoussant mon expérience, rétablit
sur ces îlots des beautés enivrantes et
vagues. Le mirage restaure son règne sur les
pauvres écueils, d' où ma lorgnette l' avait

chassé. Mais, en avril 1900, comme je suivais
la mer d' Ionie et de Crète, déçu par
l' horizon, j' étais réduit à me pencher sur le
sillage des illustres pèlerins qui vinrent avant
moi chercher la raison dans sa patrie, et je
subissais avec eux cette alternative d' ardeur
et de déception où nous balancent des
noms qui parlent si fort et des rivages si
muets.
Le quatrième jour, par un ciel lumineux
et sur une mer indulgente, nous entrâmes
au golfe d' Athènes. Toute sauvagerie a disparu ;
l' abrupt se transforme en netteté et
fermeté. Voici les îles d' égine, de Salamine,
et puis, dans une échancrure que forment
deux belles montagnes, un rocher apparaît
qui porte quelques colonnes et le triangle
d' un fronton, le coeur hésite ; le doigt, le
regard interrogent. Cette petite chose ? ...
c' est l' acropole, semblable à un autel, et qui
nous présente, avec la plus étonnante simplicité,
le Parthénon.
Vue à trois lieues depuis la mer, au fond
d' un golfe pur, resserrée entre les montagnes
et sans défense, l' acropole émeut comme un
autel abandonné. Eh quoi ! Tant de confiance !
Le plus précieux morceau de matière
qui soit au monde s' expose si familièrement !
Un mouvement de vénération nous convainc

avant que, de si loin et si vite, Minerve ait
pu toucher notre intelligence.

p31

Ce petit rocher ruineux se rattache en
nous à tant d' idées préalablement associées
que ce seul mot des passagers : " Athènes !
Voici l' acropole ! " détermine dans ma conscience
le même bruissement qu' un coup de
vent dans les feuilles de la forêt. Mon jugement
propre n' avait aucune part dans
mon enthousiasme, car ce premier aspect
d' Athènes, exactement, me déconcertait par
son apparence de bibelot bizarre ; mais les
Chateaubriand, les Byron, les Renan, les
Leconte De Lisle s' agitaient, faisaient une
rumeur de foule dans les parties subconscientes
de mon être.

p33

chapitre iii. Première visite à l' acropole :
je fis ma première visite au Parthénon
une heure après mon débarquement dans Athènes.
Encore mal débarrassé du sel marin et de
la poussière du Pirée, je me tenais sur le
perron de l' hôtel et m' orientais vers
l' acropole, quand de grands cris m' étonnèrent.
Une voiture paysanne, sa roue rompue,
venait de verser ; douze officieux accourus
ramassaient un enfant, et sur son petit front
le malheureux serrait ses mains instantanément
sanglantes. Une émotion d' horreur
anéantit ma joie. Un cocher empoigna l' enfant,
courut vers son fiacre, le mit sur le
siège à son côté et fouetta vers quelque
pharmacie ; mais la victime, qu' il tenait d' une
seule main et que le sang couvrait de plus
en plus, faillit à un tournant retomber. Le
beau ciel me révolta. " je vais goûter, me
disais-je, un plaisir d' art, le plus grand, je
crois, de ma vie ; que ne puis-je en le sacrifiant

p34

racheter la peine de ce faible ! "

tandis que je gravissais l' acropole, non
par la route carrossable, que je n' avais pas
su trouver, mais à travers les masures des
pentes et sur les vieux sentiers turcs, ma
pensée, mise en mouvement par ce drame
de la rue, s' en alla, je me le rappelle, vers ces
enfants que la république, peu avant Platée,
lapida parce que leur père proposait
d' accepter les avances des perses.
C' est peut-être puéril que je teinte avec le
sang de ce petit écrasé ma première image du
Parthénon, mais c' est un fait, et grâce auquel
le Parthénon m' a tout de suite été une émotion
vivante. Si je fus sur l' acropole d' esprit
médiocre ou peu rapide, du moins n' y ai-je
pas conduit des nerfs enveloppés, protégés
par la poussière des livres. Sur la haute terrasse,
les propylées franchies, dans le premier
émoi d' un spectacle longuement annoncé,
et quand l' harmonie des monuments
avec le cercle des montagnes ébranlait en
moi ces ressources de respect que nous autres,
bons celtes, nous promènerons toujours à
travers les hommes et les choses, je me tournai
d' instinct vers Salamine et vers Marathon
pour remercier les soldats, les tueurs, qui
permirent à la pensée grecque, à la perfection,
d' exister. " non seulement leur pays conserve
leurs noms gravés sur des colonnes,
mais, jusque dans les régions les plus lointaines,

à défaut d' épitaphes, la renommée
élève à leur mémoire un monument immatériel. "
ainsi parla, jadis, Périclès. Et ma présence,
après vingt-trois siècles, justifiait cet
engagement. Mais, en même temps, je sentais
combien de choses diaboliques soutiennent
ce que nous jugeons divin. J' entendais
la mère qui poursuivit Périclès de ses
lamentations.
Cette mince circonstance méritait-elle que
je la rapportasse ?
Je perdrais sans gloire mon temps si, dans
un voyage voulu pour mon perfectionnement,
je manquais de sincérité envers moi-même.
Qu' ai-je trouvé d' abord au milieu de
cet horizon sublime et sur les rocailles de ce

fameux rocher ? Quelque chose de ramassé,
de farouche et de singulier, une dure perfection,
sous laquelle je crus entendre des gémissements.

p37

chapitre iv. Les pas dans les pas :
les yeux sans cesse rappelés vers le
Parthénon, j' ai, pendant quinze jours, parcouru
l' Athènes moderne, élégante, plaisante, j' allais
dire pimpante, et les vieux quartiers,
pleins de turqueries, où de gros personnages,
vêtus de fustanelles, manient les grains de
leurs fastidieux " komboloi " . Les masures
accrochées aux flancs de l' acropole me redisaient
la phrase dont vécut la mélancolie des
voyageurs romantiques : " Athènes n' est plus
qu' un village albanais. " en visitant les
fouilles récentes, l' Agora, les maisons étroites
des contemporains de Périclès, leurs citernes,
les puits où coulait le vin de leurs pressoirs,
je me plaignais secrètement de trouver plus
de " curiosités " archéologiques que de beautés
évidentes. Bien que je doive en rougir, je
me rends compte que je cherchais d' abord,
dans Athènes, des objets analogues à ceux
qui, dans d' autres pays, m' avaient donné du
bonheur. Je ne trouvai point d' agréments

p38

faciles, sensuels, dans ce pays de la raison.
Timidité ou manque de goût, j' ajournais
d' attaquer l' Athènes essentielle, et je ne
songeais pas à me placer moi-même au centre des
beautés que j' entrevoyais. J' élaborai des
jugements analogues à ceux des littérateurs qui
me précédèrent ici. Avec une régularité qui
mènerait au désespoir des hommes assez
imprudents pour s' attarder à réfléchir sur
notre effroyable impuissance, nous mettons
éternellement nos pas dans les pas de nos
prédécesseurs immédiats. Les ombres de
Byron et de Chateaubriand, que j' avais
amenées de Paris, m' accompagnaient dans toutes
mes dévotions. C' est à former des rêveries
qui s' accordassent avec les leurs que j' employai
ma première semaine, et du temple de

Thésée au Pnyx, à l' aréopage et à la colline
des nymphes, sous une lumière brûlante, j' ai
vagué sans que le sol de l' Attique me fût plus
nourrissant que les gravats que paissaient,
durant cette semaine de la pâque grecque,
d' innombrables agneaux pascals.
J' ai vu la tribune aux harangues. Je me
suis trouvé incapable d' y ressusciter Démosthène.
Le contact des objets et la vue de ce
petit canton hellénique, loin de servir mon
imagination, la gênent, la désorientent.
L' hellénisme, pour nous autres bacheliers, c' est
un olympe, un ciel, le pays des abstractions
académiques. Nul moyen de camper, sous ce

beau ciel, mon Démosthène des classes, qui
était un type vague, un pâle esclave des
professeurs. Au contraire, sans nul effort et
presque malgré moi, je vois sur cette pierre,
à la fois généreux et fat, Alphonse De
Lamartine, tel qu' il s' y complut un soir d' août
1832, à comparer le sort de l' orateur avec le sort
du poète. Il se promettait de réunir leurs
deux destinées : " hélas ! Disait-il, les hommes,
jaloux de toute prééminence, n' accordent
jamais deux puissances à une même tête. "
avidité d' une âme ardente à la vie ! Sur le
tard, Lamartine paya cette vaine gloire de sa
jeunesse. " pourquoi ai-je réveillé l' écho qui
dormait si bien dans les bois paternels ? Il me
poursuit maintenant que je voudrais dormir
à mon tour. " on apprécie toutes les nuances
d' une telle vie, et l' on aime Lamartine ; mais
ses malheurs font à Démosthène une draperie
de théâtre, aussi belle qu' indifférente.
Dans cette saison où les cerisiers en fleur
atténuent les rocailles, j' ai tenté quelques
courtes promenades. J' aurais voulu retrouver
à Karetea cette cabane d' albanais où M. De
Chateaubriand crut mourir de la fièvre ;
dans son délire, il chantait la chanson de
Henri Iv, il regrettait son ouvrage interrompu
et Mme De N..., tandis qu' une jeune
indifférente, de dix-sept ans et pieds nus,
vaquait à ses travaux dans la pièce.
Je me suis promené sous les oliviers peu

p40

nombreux de Colone. Depuis longtemps, je
m' étais promis d' y murmurer comme une
formule magique le couplet de Sophocle :
" étranger, te voici dans une contrée célèbre
par ses chevaux et le meilleur séjour qui soit
sur la terre, c' est le sol du blanc Colone. Les
rossignols font entendre leurs plaintes mélodieuses
dans ces bois sacrés, impénétrables
à la lumière ; les arbres chargés de fruits y
sont respectés des orages, et, dans ses fortes
allégresses, Bacchus aime de promener ici le
cortège de ses divines nourrices. Chaque jour,
la rosée du ciel y fait fleurir le narcisse aux
belles grappes et le safran doré, couronne
antique des deux grandes déesses. La source
du Céphise y verse à flots pressés une onde
qui ne dort jamais... " la présence réelle des
oliviers, des grèves où devait couler la rivière
et des pures montagnes d' Athènes, n' ajoutait
rien à la force de Sophocle, mais plutôt me
communiquait la tristesse d' une déception.
On me conseilla d' aller voir les danses qui,
chaque année, le jour de pâques, se déroulent
en feston sur la colline aride de Mégare. Elles
commémorent, dit-on, les exploits de Thésée
et cherchent à figurer les replis du minotaure.
à une heure et demie d' Athènes (par le
chemin de fer de Corinthe), en face de l' île
de Salamine, la misérable Mégare, d' aspect
tout oriental, resserre six mille âmes dans des

p41

maisons blanches pareilles à des cubes de
plâtre. Nous nous assîmes au café, sur l' antique
Agora. Quel ennui de décrire ce rassemblement !
Le député portant beau, fumant et
riant, distribuait des poignées de main à des
hommes en fustanelle. Des vendeurs ambulants
criaient et offraient des pistaches ou de
la menthe. Des petites filles en costumes
locaux s' approchèrent de nos tables. Plusieurs
avaient de beaux yeux ; leur misère donnait
à toutes une grâce florentine. Elles nous
regardaient sans bouger. Au moindre geste,
fût-ce si nous prenions nos verres, elles
tressaillaient, tortillaient leurs doigts, cachaient

leurs cheveux. Vous aurez idée de cette
délicatesse par les oiseaux de nos jardins publics
qui s' apprivoisent si l' on ne bouge pas.
Aucune ne mendiait ; elles prirent seulement
quelques pastilles de menthe avec des petits
doigts si durs que je crus sentir dans le creux
de ma main les coups de bec d' une poule.
La fête commença. Toutes les femmes
de Mégare, jeunes ou vieilles, formaient
d' étranges lignes de danse, de marche, plutôt,
conduites par un musicien. Sous le vaste
soleil, les couleurs franches de leurs costumes
traditionnels donnaient à l' oeil un plaisir net.
Ni les tons, ni les gestes ne se brouillaient.
Ces femmes faisaient trois pas en avant, deux
pas en arrière, soutenues par ces lentes mélopées
que nous appelons orientales. En vain

attendait-on, il n' y avait à voir que ce
remuement de leurs pieds et puis certaines
manières incessamment variées d' enlacer
leurs mains, cependant qu' un public mal
discipliné encombrait tout le terrain.
Cette danse a quelque chose de religieux,
de simple et de grave. On la nomme, je crois,
tratta. il est difficile de dégager l' impression
qu' elle communique. Est-ce un néant d' intérêt ?
Ou bien notre goût, émoussé comme celui
des lecteurs de romans forcenés, ne sait-il plus
apprécier des effets délicats ?
Des jeunes filles anglaises mangeaient des
sandwichs trop gros pour leur appétit et
semblaient n' être venues que pour faire le
bonheur des chiens de Mégare.
Les évolutions lentes et cadencées se
succédèrent indéfiniment.
Je me félicite à chaque pas de mon voyage
en Grèce d' être averti par la splendeur des
noms. J' ai vu à Palma De Majorque, dans le
domaine de Raxa, des rondes rustiques dont
le décor et le caractère m' ont autrement
touché que les danses de Mégare. Celles-ci,
ailleurs qu' en Grèce, je les oublierais tout de
suite. Eh bien ! J' aurais tort. Ces femmes ne
valent pas en beauté, j' imagine, les anciennes
courtisanes de Mégare, qu' on appelait des
sphinges ; leurs mouvements ne me semblent

guère expressifs ; mais je suis en Grèce, à
l' école, et pourquoi mes sens dédaigneraient-ils

p43

de prendre des leçons de tempérance ?
J' assiste à une fête municipale ; je devrais
goûter son naturel où rien n' est trivial et qui
m' avertit que la foire de Neuilly est proprement
ignoble. J' ai vu à Mégare quelque chose
dont nous ne pouvons rapprocher que nos
processions catholiques ; mais à nos plus
aimables rogations, il manque cet effacement
de l' individu, cette subordination de
chaque danseuse, dans l' équilibre et dans la
convenance générale.
Je me suis renseigné à l' école française
d' Athènes. " danses albanaises " , m' a-t-on
répondu. Mais un athénien fort érudit m' affirme
qu' elles appartiennent à la meilleure
tradition grecque. Ces gens de Mégare seraient
de race dorienne. J' attends d' être fixé
sur ce problème ethnique pour savoir si je
m' ennuyai, ce mardi de la pâque grecque, à
Mégare.
En revenant vers Athènes, j' aurais voulu
rencontrer ce paysan qui menait un âne
chargé de raisin et que l' illustre M. Fauvel
fit voir à Pouqueville : " regardez Neri, lui
dit-il, Neri le descendant des derniers princes
d' Athènes. Il ne revendique pas la couronne
ducale de ses glorieux ancêtres ; il s' embarrasse
aussi peu de son extraction que le gouvernement
turc s' inquiète de ses droits sur
l' Attique. Sa dynastie succéda aux maisons
de La Roche et de Brienne, après la décadence

p44

des seigneurs français dans la Grèce.
La force lui a pris ce que l' astuce avait donné
à ses pères. Aujourd' hui, le pauvre Neri,
aussi noble qu' un grand d' Espagne, est
devenu le plus simple et le plus humble des
raïas de la terre classique. " ce petit-fils des
Neri, qui se balance derrière son âne, quel joli
héros pour un Walter Scott ! Je m' informai
de sa descendance. Mais vainement : il paraît

que les Neri sont trop jeunes pour
ressortir à l' archéologie, et je dus rougir de
m' évader ainsi des curiosités orthodoxes.

p45

chapitre v. J' analyse mon désarroi :
heureux celui qui, de l' acropole, en face
des collines classiques, réjouit pleinement
son âme ! Quant à moi, je ne viens pas en
Grèce pour goûter un paysage. J' ai pu
cueillir les gros oeillets d' Andalousie et les
camélias des lacs italiens, mais, à respirer
au pied du Parthénon les violettes de l' Attique,
je mésuserais de mon pèlerinage.
Heureux encore qui se satisfait de comprendre,
tant bien que mal, des parcelles de
beauté ! Moi je puis me contenter avec des
plaisirs fragmentaires. Où que je sois, je suis
mal à l' aise si je n' ai pas un point de vue d' où
les détails se subordonnent les uns aux autres
et d' où l' ensemble se raccorde à mes acquisitions
précédentes.
Il y a quelques années, l' hellénisme, sur
le haut de cette acropole, apparaissait à
l' humanité dans une lumière spéciale et,
chaque soir, le soleil couchant mettait au

p46

golfe d' Athènes une coloration d' apothéose.
ô beauté, maître idéal, décisive révélation !
Les plus virils penseurs professaient une foi
naïve dans le miracle grec. Ils trouvaient ici
une beauté, une vérité qui ne dépendaient
d' aucune condition et qu' ils regardaient
comme nécessaires et universelles : l' absolu.
Et de qui veux-je parler ? De ceux-là mêmes
qui dénient qu' une vérité universelle existe,
des maîtres qui substituèrent à la notion de
l' absolu la notion du relatif. Dans le temps
où il dépouille Jésus de sa divinité, Renan
maintient celle de Pallas Athéné. Il dit
qu' Athènes a fondé la raison universelle.
Taine nous trace de la société hellénique un
tableau où il n' y a plus de place pour le mal,
où le rêve et l' action s' harmonisent. Aux yeux
de ce savant, enivré par les livres et par les

moulages, le Parthénon fonde la religion éternelle des artistes et des philosophes. Je reprendrais volontiers cette thèse. Aussi bien, ce qui me conduit vers Athènes, c' est une affectueuse déférence pour la suite des hommes illustres qui vinrent ici respirer le parfum du vase dont les tessons jonchent le sol. Je serais fier de joindre ma voix aux cantates que sur l' acropole mes aînés entonnèrent. Mais tout de même, quand je me trouve dans un cadre limité, en face d' objets réels, les litanies admiratives doivent céder à un examen positif. Si plaisant qu' il soit de

chanter, dans le cadre authentique, un chant appris sur les bancs de l' école, je dois tirer de mon effort un meilleur parti.
Me voici sur le tas, au pied du mur. En cinq minutes, le contact des choses m' a fait mieux progresser que les plus lyriques commentaires. Après huit jours, je crois sentir que l' interprétation classique ne pourra pas être la mienne. à mon avis, Pallas Athéné n' est pas la raison universelle, mais une raison municipale, en opposition avec tous les peuples, même quand elle les connaît comme raisonnables.
Pour entendre sa voix, penchez-vous, par exemple, sur le dialogue des athéniens et des méliens, élégant et dur, et d' un souverain bon sens. Les méliens refusaient d' accepter le joug d' Athènes, ils plaidaient leur bon droit, l' honneur, la justice ; les autres répondaient froidement : " il faut se tenir dans les limites du possible et partir d' un principe universellement admis : c' est que, dans les affaires humaines, on se règle sur la justice quand de part et d' autre on en sent la nécessité, mais que les forts exercent leur puissance et que les faibles la subissent. " toute bête de proie qui serait capable de raisonner ses moeurs réinventerait naturellement cette formule.
Dans l' intérieur d' Athènes, au nom de l' intérêt public, les partis se déciment tour à

tour, comme ils s' étaient accordés pour
exterminer les cités rivales. L' Athéna colossale,
dressée en bronze par Phidias à l' entrée
de l' acropole, enveloppait sa ville d' un sourire
caressant : c' est un sourire électoral.
Mm. Heuzey et Pierre Paris remarquent que
l' étiquette orientale imposait aux visages des
rois et des dieux une expression impassible,
mais que la vie libre des cités grecques obligeait
les chefs des peuples et les dieux eux-mêmes
à paraître aimables, à chercher la popularité.
Cette déesse de la raison est proprement
la raison d' état.
Chez cette Pallas Athéné, dont les poètes
et les philosophes tiennent le règne pour les
temps de l' âge d' or, nulle autre moralité que
la force. Sa tête portait le casque et son bras
gauche un bouclier. Quand sa lance lui
échappa, toute sa perfection et tout son prestige
ne servirent de rien : elle subit cette
même loi que de son clair regard elle avait
reconnue.
Je ne puis faire emploi d' aucune beauté,
si je n' ai pas su établir une circulation de
mon coeur à son coeur. Les amoureuses de
Racine avec toutes leurs syllabes harmonieuses
sont incapables d' éveiller nos échos
profonds, jusqu' à ce qu' un hasard nous présente
réunies, dans une jeune déesse vivante,

la beauté, la tendresse et la mesure. Et le
docteur Faust, encore, que m' était-il avant
que j' approchasse du temps où, trop tard, je
me dirai : " quand j' étais jeune, plutôt que
de tant étudier, j' aurais dû jouir de la vie " ?
Les plus justes raisonnements et l' étude la
mieux dirigée ne me conduiront jamais jusqu' où
me mettrait une soudaine démarche
de mon coeur. Comment puis-je utiliser cette
fameuse Athènes où je rôde ? Il faudrait qu' en
me repliant sur moi-même je trouvasse dans
mon âme des réalités morales, des besoins et
des émotions, analogues à celles qui s' expriment
par ces statues, par ces architectures
et par ces paysages grecs. Il faudrait... parlons
net, il faudrait que j' eusse le sang de ces

hellènes.
Le sang des vallées rhénanes ne me permet pas de participer à la vie profonde des oeuvres qui m' entourent. Je puis avoir quelque révélation. Le grand bas-relief de *Déméter, Koré et Triptolème,* trouvé à éleusis, les *amazones* d' épidaure, les *charités* de Phidias et la *Niké attachant sa sandale,* me contraignent à reconnaître une suprématie dont Sophocle et Thucydide m' avaient d' ailleurs prévenu. Ces éclairs m' éblouissent, ils ne me guident pas. Après trois semaines d' Athènes, on se dit : " il est probable que je suis devant la perfection, mais tout de même, je suis bien à l' aise. "

p50

c' était plus commode avec la conception de Winkelmann, dont vécurent les Goethe et plus près de nous les Gautier, voire les Leconte De Lisle. On opposait la sérénité grecque aux scrupules chrétiens. Cette thèse suffit-elle pour nous rendre intelligible l' art plastique de l' époque fameuse ? Allons donc ! Aujourd' hui nous savons un fait, c' est que nous ne possédons que des morceaux de boutique, des répliques commerciales. Une seule statue authentique est venue jusqu' à notre âge parmi celles que l' antiquité mettait réellement très haut : l' Hermès de Praxitèle à Olympie. Eh bien ! Il est pommadé. Les frises de Phidias ? Le barbare ploie le genou devant leur aisance divine. Mais de ces frises, Phidias et l' antiquité ne faisaient pas le plus grand cas. Elles furent exécutées par des élèves, d' après les dessins du maître. Allons au court, l' oeuvre de Phidias, c' était l' Athéna en matière précieuse, c' est-à-dire ce qu' il y a de plus opposé à notre conception de l' art hellénique.
Tout est trop clair, hélas ! Nous sommes de deux races.
Ce que les meilleurs d' entre nous appellent leur hellénisme est un ensemble d' idées conçues dans Alexandrie, dans Séleucie, dans Antioche, et que nos professeurs débitent. Cette idéologie que nous apportons naïvement de nos bibliothèques pour la

p51

confronter avec ces lieux fameux ne s' accorde
pas avec les odeurs et avec la structure
de ces ruines. Nous avons accepté la
fiction d' une sorte de nationalité hellénique
où l' on s' introduit par une culture classique.
J' ai bavardé tout comme un autre sur l' hellénisme
de Racine, sur l' atticisme de La Fontaine
et, par vitesse acquise, sur la plasticité
grecque de la George Sand champêtre, d' Anatole
France et de Jules Lemaître. Mais ce ne
serait pas la peine que j' eusse fait le voyage
pour que mon esprit restât dans un système.
Quel rapport entre ces barbares héritiers
d' une certaine culture hellénisante et les
citoyens de l' Athènes du sixième siècle ? La
Grèce, exactement, elle est un arbre mort
après avoir produit certains esprits, auxquels
on doit les principes de notre civilisation. Les
libres hellènes disparus sous la montée des
barbares, aucun peuple n' a sécrété le même
génie. Bien plus, aucun de nous ne repensera
leurs pensées.
Dès la haute mer, en vue des côtes de la
Grèce, j' avais éprouvé un mouvement de
défiance pour mes annonciateurs d' Athènes.
à mesure que je m' appliquais à m' adapter
au climat des musées de la Grèce, je soupçonnai
leurs déclamations d' imposture, et
bientôt, je commençai une manière de liquidation.

p52

Je congédiai les ombres de Byron,
de Chateaubriand, de Lamartine. Je les trouvais
grossiers. L' impudence alcoolique du
premier, la roide pompe du second, le bavardage
du troisième m' apparurent, et l' on imagine
ce que je pouvais penser de moi-même
si j' en arrivais à traiter ainsi mes illustres
maîtres.
Je fus amené à me vider de toutes les idées
que je me composais du sublime. Par exemple,
j' admirais Michel-Ange et je pouvais, avec
son aide, ressentir de l' héroïsme. Comme j' en
étais fier ! Mais, en un tour de main, ce grand
homme vient d' être jeté bas, et je ne puis plus
supporter ses contorsions arbitraires en vue

d' obtenir un effet.
Ici les oeuvres les plus fameuses dédaignent tout moyen théâtral d' éblouir. Elles sont tout l' opposé du Tintoret, de Saint-Pierre de Rome, de nos cathédrales, de notre Victor Hugo... ah ! Les grecs ne se sont pas " démanchés " ! Seulement ils avaient des âmes grecques !
Après trois semaines d' Athènes, j' ai trouvé sur l' acropole la révélation d' une vie supérieure qui ne peut pas être la mienne. Cela m' irrite et me peine, me prive du bonheur calme que nous donnent à l' ordinaire l' art et la nature. Je ne souffre pas seulement de mon impuissance à m' identifier avec l' âme athénienne, mais encore de connaître avec

p53

évidence mon irrémédiable subalternité. La perfection de l' art grec m' apparaît comme un fait, mais en l' affirmant je me nie. On juge de mon trouble. Je faillis en donner une preuve trop sûre. Des échafaudages dressés sur la façade occidentale m' avaient permis d' examiner et de toucher avec la main les jeunes cavaliers de la frise dans la cella ; j' étais si préoccupé de l' effondrement de mon esthétique qu' en descendant l' échelle, je perdis l' équilibre. L' accident souligne assez bien que je progresse mal dans Athènes, et que si je fais un pas en avant, c' est pour me détruire. En un tel lieu, c' eût été un manque détestable de goût. On a beau n' être qu' un barbare, il faudrait être exceptionnellement dépourvu d' atticisme pour terminer le petit poème de la vie sur une chute aussi prétentieuse.

p55

chapitre vi. Le palais des ducs d' Athènes :
Le Voyageur. -qu' aviez-vous besoin de détruire le palais des ducs d' Athènes ?
Le Pensionnaire De L' école Française D' Athènes. -j' ai détruit un palais !
Le Voyageur. -vous ou vos frères en archéologie grecque. En 1875, vous avez démoli une tour sur l' acropole, à côté des propylées

et du temple de la victoire Aptère.
Elle était une survivance du palais des ducs
d' Athènes ; c' est bien pour cela qu' elle vous
gênait. Vous ne tenez aucun compte des souvenirs
français en Grèce.
Le Pensionnaire. -ah ! Vous parlez de
cette tour qu' on voit sur les anciens dessins
de l' acropole. Elle n' a disparu qu' en 1875 ?
On a vraiment trop attendu pour l' abattre.
Elle ne présentait aucun intérêt.
Le Voyageur. -pardon ! Elle m' intéresse.
Les ducs d' Athènes, cela m' enchante
l' imagination. Un seigneur bourguignon qui se
bâtit sur l' acropole un palais embrassant les

Propylées et la pinacothèque et se prolongeant
jusqu' au temple d' érechthée... vous
n' êtes pas séduit ? à mon goût, si le Parthénon,
que ne peut plus habiter Minerve, demeurait
ce qu' il fut un jour, *la basilique de
la mère de Dieu,* les chefs-d' oeuvre de l' art
antique n' y perdraient rien ; ils seraient
baignés de vie ; ils échapperaient à cette
désolation, à cette mort de musée qui me gêne
là-haut.
Le Pensionnaire. -je vois que vous
pourriez dire là-dessus de jolies choses, mais
c' est de la fantaisie.
Le Voyageur. -à moins que la fantaisie
ne soit de contrarier, au nom de votre caprice,
l' ordre des choses, et de gêner avec
vos études et vos piétés, que je respecte, mes
études et mes piétés, qu' il faut également
respecter. Oh ! Je vous comprends bien : vous
êtes un agrégé hellénisant et ne voulez connaître
que l' antiquité ; mais si je suis un chartiste
et un élève de Viollet-Le-Duc, si j' aime
Buchon et lis nos vieilles chroniques, si je
m' appelle Courajod ou bien Walter Scott ? Le
" miracle grec " c' est beau, mais le miracle
français, je veux dire notre expansion au
treizième siècle, ce n' est pas mal non plus.
Vous me faites songer à ces ouvriers qu' on
prie de collaborer à sa maison et qui détruisent,
les uns les autres, leurs travaux. Le
tapissier scie le bas de mes portes, parce

qu' elles ne jouent plus sur le tapis qu' il vient
de clouer ; le peintre que je charge de faire
un raccord arrache brutalement le " capitonnage
invisible " que le tapissier avait posé
dans les joints des fenêtres et des portes :
chacun de ces gens-là, pour faire du bel ouvrage,
détruit d' autres ouvrages qui m' étaient
également utiles.
Le Pensionnaire. -vous n' allez tout de
même pas comparer aux plus beaux vestiges
de l' art classique une mauvaise tour carrée !
Le fait regrettable, le crime, ç' a été précisément
de démolir une partie de l' aile sud des
Propylées pour édifier votre palais.
Le Voyageur. -eh ! Monsieur, comme
vous, je préfère les Propylées au palais des
ducs d' Athènes, mais tel n' est pas le débat.
En détruisant celui-ci, vous n' avez pas rétabli
celui-là. Il n' est pas en votre pouvoir de
remettre l' Acropole dans sa jeunesse, ne gâtez
donc pas sa vieillesse. Vous n' êtes intervenu
dans la vie de ces ruines que pour appauvrir
leur signification. C' est encore une beauté
pour un monument dont les premières beautés
sont irréparables, s' il est chargé de siècles,
d' événements et d' émotion.
Le Pensionnaire. -je connais votre
point de vue. Il peut se soutenir et même il a
été souvent soutenu... Renan... émile
Gebhart... laissez-moi vous le dire : c' est un vieux
bateau. Faut-il ramener les édifices à leur

aspect primitif ou les accepter tels que les
siècles nous les ont légués ? Là-dessus on a
dit le pour et le contre, mais s' il s' agit de
l' Acropole, l' hésitation n' est pas permise.
Nous avons le devoir de tout sacrifier pour
dégager la pensée de Phidias.
Le Voyageur. -pour avoir supprimé tout
ce qui ne vous semble pas du cinquième siècle,
vous croyez avoir mis sous nos yeux la pensée
de Phidias ! Quelle aberration ! Vous avez
simplement créé un nouvel état du Parthénon,
l' état de 1900. La ruine nettoyée par vos
soins est une fort belle chose, mais nul grec

du cinquième siècle n' y reconnaîtrait les
monuments religieux splendidement peints
et ornés où se déroulaient les fêtes athéniennes.
En reniant sur l' Acropole mes
braves compatriotes, les ducs d' Athènes,
vous avez cru tout arranger pour que je
repense la pensée de Périclès. J' en suis
incapable comme devant. C' est la faute de votre
document incomplet ; mais j' irai plus loin, et
je dis que c' est la faute de mon âme. Parfaitement.
Je n' ai pas l' âme grecque. J' ai une
âme composite et par là fort capable de comprendre
la signification de l' Acropole que
vous avez détruite. Vous avez, au nom de
votre conception scolaire, mis bas un donjon
qui, sous le soleil de l' Attique, avait pris une
belle couleur fauve et s' harmonisait avec le
paysage. Ce Parthénon incongru était justifié

par l' histoire. Il n' était pas plus absurde que
mon cerveau, où des parties grecques et
romaines sont associées à une première conception
celtique. Les blocs antiques écussonnés
par les Villehardouin et les La Roche,
ducs d' Athènes et de Thèbes, ressemblent
assez à ce que nous sommes, nous autres,
pèlerins, indéfiniment métissés. Vous n' avez
pas raisonné, vous vous êtes scandalisés ; il
vous a paru intolérable que des reliques barbares
souillassent le parvis d' Athéna. Mais
où est-elle, Athéna ? Cette déesse s' est-elle
réfugiée dans vos âmes ? Elle fut un instant
du divin dans le monde. Eh bien ! Pour nous,
aujourd' hui, le divin gît dans un sentiment
très fort et très clair de l' évolution et de
l' écoulement des choses. Nous protestons
contre des iconoclastes qui gâtent les plus
nobles démonstrations du temps. Le principe
du développement des sociétés et des vérités,
voilà ce que nous mettrait sous les yeux, avec
un pittoresque inexprimable, le temple de
Pallas, compliqué d' une chapelle byzantine,
d' un donjon féodal, d' un mirab musulman et
d' un musée archéologique. La vue nette de
ces constructions successives, l' apparente
incohérence de tant d' efforts qui eurent
chacun leur idéal et qu' un grand coeur sentirait

dans leur unité, voilà une magnifique
leçon de relativisme. Elle met dans mon esprit
de l' ordre, et me moralise mieux que ne peut

p60

faire l' incertaine Athéna. Elle me communique
un apaisement religieux quand vos
effusions d' helléniste me tiennent en défiance.
Le Pensionnaire. -nous n' avons jamais
eu l' idée, que je sache, de restaurer le culte
d' Athéna.
Le Voyageur. -alors, je ne vois plus à
quoi vous pouvez servir. Si vous rebâtissez
le temple, il faut de toute nécessité que vous
tâchiez d' y faire rentrer le dieu. La pensée
de Phidias, la pensée de Périclès sont
inintelligibles si je ne me représente pas la
conception morale qu' ils voulaient abriter, glorifier
dans le Parthénon. Ils concevaient sans
doute une religion municipale, un ardent
nationalisme. Tant bien que mal et au risque
de faire mille confusions, je puis l' admirer
du dehors ; je ne puis y participer. En revanche,
quand je suis sur l' Acropole, je me
trouve, tout naturellement, rempli d' émotions
qui tiendraient dans le Parthénon composite
et pour lesquelles la ruine de Périclès
est trop étroite. Par exemple, je me rappelle
la petite ville de Brienne où je passe si souvent
et d' où sortirent des seigneurs qui
régnèrent ici. Je me rappelle le général Fabvier.
Dans le chaos de 1823, c' est peut-être
ce lorrain qui a sauvé la Grèce. Il n' y avait
plus que l' Acropole d' Athènes qui résistât
aux turcs. Mais les munitions commençaient
d' y manquer. Une nuit, Fabvier avec huit

p61

cents hommes débarque sur la plage de Phalère,
il traverse au pas de course et sabre à la
main le gros de l' armée turque, chaque soldat
portant de la farine et de la poudre. Il resta
dans l' Acropole pendant six mois de misère
terrible. Mais Athènes sauvée fut jointe au
Péloponèse et aux îles pour former la Grèce
indépendante. Les ducs de Brienne sont sur

le chemin que je parcours pour aller en Lorraine.
Fabvier est de Pont-à-Mousson. Notre
sang nous force à sentir dans le mot de Grèce
autre chose que ce que l' Hellade était pour
Périclès.
Le Pensionnaire. -ça, c' est trop fort !
Je ne vois pas ce que le " sang français "
vient faire là dedans ! Je suis un archéologue
classique et je fais mon métier.
Le Voyageur. -je crains qu' à faire votre
métier, vous n' oubliiez la raison de votre
métier. Après tout, l' archéologie ne peut
avoir d' autre objet que de nous fournir
des documents qui donnent un exercice à
nos puissances de sentir et de juger. Et, je
vous prie, avec quoi sentirais-je et jugerais-je,
sinon avec ma sensibilité et ma raison
françaises ? Mais je n' insiste pas sur cette
considération s' il vous semble que je m' égare.
Votre métier d' helléniste et d' archéologue,
puisque vous y tenez, c' est de mettre sous
nos yeux des documents contrôlés ; eh bien !
Je me plains que vous m' ayez supprimé des

documents certains. En somme, je venais en
Grèce pour comprendre et pour jouir. Je me
plains que vous n' ayez pas laissé l' espace des
siècles à mon imagination. J' ai plus de confiance
que vous dans la puissance totale de
cette terre. Sa perfection, dites-vous, fut au
temps de Périclès. Ma piété pour cette
époque s' augmente à voir que notre Fabvier
fit de grandes choses parce que Périclès avait
existé. De même, s' il flotte tant de poésie
autour des seigneurs champenois et bourguignons
qui régnèrent un jour ici, c' est qu' ils
sont les successeurs d' un Périclès. La Grèce
expurgée que vous me proposez est une vérité
sèche, mal féconde. Celle que je réclame a
plus d' atmosphère, est mieux mêlée de douleur,
de piété, de respect, d' élévation morale.
Qu' est-ce qu' elle fait de moi pendant que je
la regarde, votre ruine bien nettoyée ? Un
amoureux, un héros, un sage ? Elle me met
hors de la vie. Au contraire, un Parthénon
qui va de Pisistrate à la guerre de l' indépendance
me communique des notions qui se

muent aisément en sentiments : il fait de moi
un philosophe et un héros.
Le Pensionnaire. -je n' entends rien à
tout cela. Jamais je ne me suis demandé quel
retentissement moral auraient mes travaux
scientifiques.
Le Voyageur. -c' est possible, mais vous
avez tort de ne pas vous demander à quoi

p63

vous servez. Vous êtes destinés à aménager
l' univers pour nous faire plus nobles, plus
délicats, plus poètes. Très souvent, vous nous
y aidez, mais je voudrais, monsieur, que vous
ne nous gênassiez jamais. Au début, vous
étiez, ici, la science au service de l' art, mais
petit à petit, l' esprit géométrique, chez vous,
a étouffé l' esprit de finesse. Tenez, vous
finirez par rebâtir le Parthénon.
Le Pensionnaire. -ce serait très facile.
Mais avant de le rebâtir, nous allons achever
de le démolir ; car nous sommes très curieux
pour le moment de savoir comment tiennent
ses fondations.

p65

chapitre vii. Phidias :
je ne puis y contredire ; la beauté de Phidias
s' impose avec domination à tous les
hommes raisonnables. Faute de sang grec
dans mes veines, je ne comprends guère
Socrate ni Platon ; pour me plaire dans
leurs discussions fastidieuses autant que
délicieuses, il me faudrait, je crois, un sens
spécial, comme j' ai un sens pour goûter l' ingénue
surabondance à la fois mystique et
clownesque d' un Théodore De Banville. Mais
Phidias ! ... celui-là justifie les enthousiastes
qui parlent de l' absolu grec.
Certains savants tiennent Phidias, comme
Raphaël en Italie, pour le commencement de
la décadence. Je me range à leur opinion,
si elle revient à dire que la fleur qui s' épanouit
annonce son déclin. Phidias est la plus
haute minute, le point de perfection du génie
athénien. J' aurai beaucoup avancé mon intelligence

de la Grèce, si je puis entrevoir la
pensée vivante, le modèle moral que ce grand

p66

homme portait en soi et sur lequel il a exécuté
son oeuvre.
Je parle du " modèle moral " d' après lequel
Phidias travaillait. C' est que je suis mieux
préparé pour m' avancer dans l' ordre de la
moralité que dans le domaine de l' art plastique.
Je ne suis ni sculpteur, ni connaisseur
de la beauté des corps ; ce n' est pas moi qui
pourrais dire le mot passionné de M. Ingres :
" ces muscles, ils sont tous nos amis " ; mais
je me crois apte à comprendre les statues
comme l' expression fixée d' une certaine
sensibilité.
Que les lecteurs impatients m' excusent. Je
n' ignore point ce que disait Goethe : " si
j' écoute l' opinion d' autrui, je veux qu' elle
soit exprimée d' une manière positive, car j' ai
assez d' opinions problématiques. " aurais-je
dû garder pour moi seul mes longues heures
de scrupules ? C' est possible, et pourtant la
chasse peut intéresser quelle que soit la prise.
Il y a profit à suivre un homme de bonne foi
qui s' oriente avec ses modestes moyens. Je
n' ai point pénétré Phidias d' une vue et par
le sentiment. Pour prendre mon plaisir, je
m' aidais de réflexion. Voici leur suite sincère.
Phidias fut mis à la tête des grands travaux
d' Athènes par son ami Périclès. Ses
pouvoirs peuvent être comparés à ceux d' un

p67

Alfred Picard dans nos dernières expositions :
il commandait une armée de sculpteurs, de
peintres et d' architectes. Il a réglé et surveillé
la construction du Parthénon, il a
dessiné les modèles des quatre-vingt-douze
métopes et de la frise ; l' exécution, il la
distribuait à ses collaborateurs. Pour connaître
son excellence propre, il faudrait que nous
puissions juger de l' effet que produisait dans
le sanctuaire sa statue colossale d' Athéna,
toute revêtue d' or et d' ivoire et haute de

quinze mètres. Pourtant la plupart des cinquante statues ou morceaux de frontons doivent être de sa main, et le nu de l' Héraclès, les draperies de l' Iris debout, le groupe de Démèter et de Coré, les trois Parques assises, la figure nue de Céphise, qui sont à Londres, ou bien le torse de Poseidon, de Cécrops avec sa fille, qui demeurent à Athènes, exigent qu' on s' agenouille : grâce, plénitude, souplesse, voici la fleur des choses et la plus profonde vie morale.
Ils étaient heureux, les contemporains de Phidias, dans leur belle patrie reconquise ; heureux de leurs pères, d' eux-mêmes, de leurs ressources et de leur gloire ! Je les compare à des hommes qui, sortis avec succès, grâce à leur énergie, de la plus périlleuse aventure, se sont bâti une maison disposée tout à leur convenance. Ils se préparent à jouir de la vie avec sécurité. Ils ne rêvent que

d' ordre et d' harmonie... comment ne les envierions-nous pas, nous, les artistes d' aujourd' hui, mal satisfaits de notre société, enclins à préférer soit le passé, soit l' avenir, et ne voyant pas un public homogène dont nous puissions exprimer ou exciter l' âme ?
Phidias a compris la bienfaisance de cet équilibre. Qu' il ait été lui-même un homme chétif, incertain, c' est possible, mais il avait l' amour de l' ordre, des proportions justes, des moyens simples ; et ces qualités, peut-être n' étaient-elles pas sans mélange chez ses concitoyens, mais il a su les choisir et les isoler. L' invention artistique n' est pas une bonne fortune de hasard ; elle est la trouvaille d' un heureux regard que le génie jette sur la nature. Notre Corneille a discerné quelque chose de généreux, d' héroïque, de " cornélien " chez les français de son temps, qui, s' ils étaient regardés, mouraient volontiers pour l' honneur. Comme le poète Corneille, dans les moeurs de l' âme, le poète Phidias, dans les moeurs du corps, a reconnu une très noble qualité, qu' il a séparée et accusée pour la faire éclater dans le monde.
Un Phidias, un Corneille ont aimé autour

d' eux ce qu' on n' avait pas encore distingué.
Ils ont enrichi l' idéal en définissant des façons
de sentir. Nous savons que *le Cid, Horace,*
Cinna, ajoutèrent quelque chose à l' honneur
français, et c' est de la même manière, sans

p69

doute, que Quintilien disait que le *zeus* de
Phidias avait " ajouté à la religion " .
La religion grecque était essentiellement
traditionaliste. Phidias en innovant, devait
passer pour un impie. Ses ennemis prétendirent
qu' il s' était attribué une partie de
l' or destiné à la statue d' Athéna. C' est une
coutume universelle de déshonorer, par une
accusation de détournement des deniers publics,
ceux que les partis poursuivent de
haines politiques ou religieuses. Phidias se
justifia de ce prétendu vol. Alors on avança
qu' il avait dénaturé les attributs des simulacres
divins, qu' il avait mis la figure de Périclès
sur le bouclier d' Athéna. Il s' enfuit, et
l' on doit croire qu' à Olympie, où il exécutait
d' admirables travaux, il finit par succomber
sous les accusations d' impiété.
Nous ne serons pas si naïfs de nous étonner
de cette catastrophe. Les hommes de génie
sont toujours isolés, par définition. Si la foule
aperçoit ces êtres différents, et s' ils n' ont pas
la force, elle se jette dessus, car l' instinct
naturel veut l' élimination des " monstres " .
Nous tendons à nous représenter les citoyens
d' Athènes comme des Sophocle, des Périclès,
des Euripide, des Phidias : autant admettre
que les parisiens qui nous ont précédés étaient
des Hugo, des Renan, des Taine, des Puvis
De Chavannes ; or ces maîtres, que nous avons

p70

connus, suscitaient la plus vive admiration,
mais en même temps ils faisaient scandale, et
ils furent dénoncés à l' opinion publique. C' est
bon pour le petit groupe de Périclès, pour les
Anaxagore, les Archélaüs, les Euripide, de
comprendre et d' admirer l' Athéna de leur
ami Phidias ; quant à la foule, il est dans

l' ordre des choses qu' elle préfère la vieille
idole de bois, gardée sur l' Acropole dans la
cella du temple de la victoire Aptère ; et ces
hommes qui portent aux autels des goûts
qu' elle ne comprend pas, elle les accusera
d' impiété, voire d' athéisme...
cette première vue sur Phidias construisant
son oeuvre au milieu des injustices normales
nous sort d' une atmosphère fastidieuse de
féerie. Elle raccorde le " miracle du Parthénon " à
nos expériences ordinaires de la vie. Mais nous
pouvons serrer mieux encore la réalité. Nous
pouvons confronter l' oeuvre de Phidias avec
les doctrines philosophiques qu' il respirait.
J' ai obtenu quelque lumière, je crois, sur
l' âme du Parthénon, en écoutant ce qui se dit
chez Périclès devant Phidias.
En ce temps-là, un homme était venu dans
Athènes, Anaxagore, qu' on appelle Anaxagore
l' athée.
Il était athée, c' est-à-dire qu' il ne concevait
pas Dieu exactement comme on avait fait la veille.

p71

Les hellènes voyaient dans la nature des
forces qui se livrent incessamment des combats
variés, et ces forces étaient des dieux.
Les dieux personnifiaient les diverses sensations
d' un grec devant les phénomènes de
l' univers. Mais Anaxagore vint, qui parla du
(...), ou de l' intelligence.
Il n' y a aucune trace d' une intervention de
la divinité dans le cours des choses. Le rôle
qu' Anaxagore donne à l' intelligence ce n' est
pas d' organiser le monde, c' est de le sentir.
L' intelligence n' a pas créé le monde ; elle est
un mode de l' existence, une qualité du corps
de l' homme vivant. Que dis-je, une qualité
de l' homme vivant ! S' en tenir là serait fausser
la conception d' Anaxagore et restreindre la
présidence d' Athéna. L' intelligence est une
force qu' Anaxagore attribue à tous les êtres.
Même chez les végétaux il constate des sensations,
des désirs, des perceptions.
(que j' aime, à la lueur de ces idées familières
à Phidias, regarder les aimables et fiers
chevaux, les fortes bêtes du sacrifice ! Et
comme Charles Maurras est justifié du sentiment

fraternel qui le poussait, l' obligeait à
embrasser les belles colonnes !)
toutefois l' homme est le plus intelligent
des animaux. Anaxagore en donne la raison :
" l' homme est le plus intelligent des animaux
parce qu' il a des mains. " observation
saisissante ! Si les plantes, les animaux, les

p72

hommes participent à l' intelligence universelle,
ils ne sont pas tous également à même
d' en user : un bon corps permet mieux d' agir
au (...) qui est dans tous les êtres. Chez un
homme, la force qui anime le monde, le (...),
est d' autant plus énergique qu' il possède
pour l' exercer un meilleur corps et des organes
plus solides.
Cette vue philosophique est très propre
à mettre la statuaire au premier rang des
arts : elle laisse entendre qu' un beau corps
pour Phidias est quelque chose d' analogue
à ce que nous appellerions une âme bien née.
Mais un texte d' Aristote nous le dit, le
(...) d' Anaxagore " ne paraît pas exister dans
la même mesure chez tous les animaux, ni
même être réparti également *entre tous les
hommes... "* et voilà une vue sur l' inégalité
des hommes qui justifie l' enseignement
politique d' Anaxagore, si, comme le dit
Plutarque, il enseignait à Périclès l' art de
gouverner le peuple " avec fermeté " . Elle
justifie aussi ce qu' on voit de dominateur
(jusqu' à la dureté) sous le front d' Athéna.
Je ne m' étonne pas qu' après Marathon et
Platées, il y ait eu chez les athéniens un
état d' esprit propre à se traduire dans une
telle philosophie et à se satisfaire avec le
Parthénon. C' est par le (...), par l' intelligence
et par l' âme, que les grecs ont vaincu les
masses barbares. Athénes est l' endroit où il

p73

y a le plus d' intelligence et d' âme, et dans
Athènes, doivent dominer les hommes à qui
il a été réparti le plus d' intelligence et d' âme.
On atteint une conception plus claire encore

du Parthénon, si l' on examine les
autres textes trop rares qui nous sont parvenus
d' Anaxagore.
Il a écrit : " les hellènes parlent mal quand
ils disent naître et mourir, car rien ne naît
ni ne périt, mais les choses déjà existantes
se mélangent, puis se séparent de nouveau.
Pour dire juste, il faudrait donc appeler
mélange la production d' une chose et
désagrégation sa fin. " de telles pensées
expliquent la paix, qui n' a rien de morne, de ces
statues. Que la vie s' écoule et que la mort
s' approche ! Celui qui sait aller vers une autre
naissance éprouve des sentiments inconnus
au vulgaire, il participe de la paix et de
l' éternelle jeunesse qui respirent sur l' Acropole.
Un dernier propos d' Anaxagore nous rend
décidément intelligible cette sérénité. D' après
Aristote, Anaxagore aurait dit à quelques-uns
de ses amis ou disciples que, " pour eux, les
choses ne seront que ce qu' ils les croiront
être. " ce " doute sur la réalité objective de
nos connaissances " , cette " conscience des
limites de l' esprit humain " , cette certitude
que nous sommes enfermés dans les phénomènes
nous donne une résignation, une acceptation.
Elle nous interdit les aspirations illimitées

p74

et toutes les fausses idées du sublime
romantique. La prison est irrémédiablement
close ; ne nous dégradons point à frapper
contre les portes ; adaptons-nous à notre sort.
Nous trouvons le calme à savoir notre
assujettissement et que nous ignorerons toujours
les choses cachées.
Aristophane a poursuivi avec violence la
doctrine d' Anaxagore. Il se permettait de
plaisanter les dieux, mais il n' acceptait point
qu' on revisât leurs titres. Il sentait bien
qu' une innovation qui installait le (...) à la
présidence de l' activité universelle suggérait,
en même temps que le dédain des institutions
anciennes, un vague idéal de cosmopolitisme.
Il ne se trompait pas ; nos humanistes
tendent à croire qu' Athènes a fourni une
raison universelle et qu' elle était contenue
dans le Parthénon.

Mais si violent qu' Aristophane ait été
contre Périclès et Euripide, il semble attendri
par Phidias. Je crois qu' il fut sensible, lui, le
grand combattant pour la paix, à cette beauté
plastique dont la marque est une impassible
sérénité de l' âme. Qu' il est touchant sous ses
voiles, le passage consacré par Aristophane à
Phidias ! J' aime sur l' Acropole à me rappeler
cette phrase obscure, mais si tendre, où le
comique fait allusion à la grande guerre du
Péloponèse : " Phidias finit mal ; la paix a

p75

disparu avec lui. -elle était donc sa
parente ? -sans doute, elle l' était par sa
beauté. "
on croit savoir que Phidias, après avoir
fui d' Athènes, fut par la suite, à Elis,
condamné à mort et torturé.
Je ne regrette pas d' avoir, par un détour
un peu singulier, évoqué devant le Parthénon,
les idées d' Anaxagore. Elles m' ont aidé à
comprendre l' ensemble de la construction.
Puisque mon coeur ne me fournissait pas
une vénération grecque, il me fallut bien
demander à ma raison qu' elle donnât un sens à
la déesse. Je suis content de savoir quelle est
cette intelligence qui, par les soins de Phidias,
préside sur l' Acropole dans l' effigie
d' Athéna.
Le rôle de Phidias, c' est de rendre le (...)
d' Anaxagore sensible au coeur, tangible aux
yeux et à la main. Ce n' est pas que l' on
veuille prétendre que Phidias tailla des
statues pour symboliser des idées. Je rappelle
que, dans une élite, à cette époque,
une sensibilité régnait qui fut satisfaite par
l' enseignement d' Anaxagore ; que cet enseignement
fut de grande action sur Périclès,
Euripide, Archélaüs, Phidias, et leur valut des
accusations d' impiété ; qu' il me donne raison
de ce que Phidias a ajouté aux simulacres
des dieux et à la religion ; et qu' enfin si les

p76

fragments d' Anaxagore nous manquaient on

retrouverait sa doctrine dans les statues de Phidias.
Ces membres épars d' une philosophie et d' un temple semblent faits sur le même modèle spirituel. Il y avait un certain rapport entre la nature et Phidias, et c' était le même qu' entre la nature et Anaxagore.
C' est la doctrine d' Anaxagore qui rend le mieux compte des dispositions morales où m' inclinent les statues de Phidias, mais mon objet n' est point d' expliquer comment Phidias a raisonné. Aussi bien, il n' a pas raisonné, il a eu du goût. Je cherche à me le rendre intelligible, et, de fait, je suis parvenu à me faire une vue de son oeuvre en prenant pour repère le point où était parvenue, de son vivant, la philosophie.
Vraiment, sur l' Acropole, je ne pouvais pas n' avoir qu' un plaisir ordinaire de musée. C' est bon qu' au *British museum* et au Louvre je me contente d' enrichir de belles formes mon imagination de conteur ; mais dans Athènes ! J' attends des marbres athéniens qu' ils me renseignent sur la vie puissante qui, jadis, anima cette société, sur sa conception des dieux, de la patrie et de la nature ; je veux dire qu' ils m' ouvrent d' immenses perspectives nouvelles et me proposent des sentiments tout neufs pour un chrétien de la vallée du Rhin.

p77

Mon pèlerinage n' a pas été déçu. Ce grand art de l' Acropole soulève les plus graves problèmes intellectuels ; il nous fournit d' admirables représentations d' une vérité qui était efficace au cinquième siècle et qui est encore une des deux grandes vérités humaines. Cependant le Parthénon n' éveille pas en moi une musique indéfinie comme fait, par exemple, un Pascal. C' est qu' en explorant ses vestiges, je ne repasse point par des sentiments éprouvés, familiers et chers. Il nous oblige à le rejoindre dans un passé qui nous désoriente. Entre le Parthénon et nous, il y a dix-neuf siècles de christianisme. J' ai dans le sang un idéal différent et même ennemi. Bien que je reconnaisse l' interprétation

hellénique de la vie comme très haute et
d' immense portée, elle m' est étrangère et sans
résonnance. Si Goethe, par son commentaire
de Spinoza, ne m' avait pas préparé, je n' aurais
rien de vivant en moi où rattacher la
pensée de Phidias : un juif et un allemand
sont mes anneaux intermédiaires...

p79

chapitre viii. Daphné :
à chaque minute d' Athènes, j' imagine
qu' enfin je vais employer mon coeur. Parfois
il se soulève, mais l' air est trop marin,
les rocailles trop sèches ; dans ces dehors si
neufs, mon coeur ne voit rien où il puisse me
raccorder ; il retombe, boude, s' attriste et se
croit exilé.
-pourtant, lui dis-je, depuis le paquebot
tu battis plus fort, quand nous arrivâmes en
vue du petit temple bizarre ?
Il me répond :
-j' étais un naïf coeur gaulois, curieux et
respectueux de toutes nouveautés. à l' usage,
je n' éprouve pas d' Athènes ces mouvements,
cette effusion qui seuls me persuadent.
C' est vrai qu' ici je ne sens pas sous moi
cet océan profond, ces milliers d' idées
préalablement associées qui, dans ma Lorraine,
me portent. Sur notre immense plateau solitaire,
les peupliers, les vallonnements légers,
les villages peureux et les effluves de l' histoire

p80

me composent une musique et me disposent
à consentir à mes destins. Mais dans
l' Attique, seule peut-être la petite Daphné
me touche, modeste église, fraîche sous des
sapins et sur une prairie où des visiteurs assis
sont en train de goûter.
Quand j' étais un petit garçon, j' allais
chaque année, le long de la Moselle, à la
saint-Pierre d' Essegney, pauvre fête de
village, où, dans une herbe pareille à la prairie
de Daphné, il y avait des chevaux de bois,
de la fatigue, un malaise d' estomac, du désir
sans objet...

bien chétives images, mais l' une de mes
sources et qui s' harmonisent avec le paisible
vallon catholique de Daphné.
C' est ici que Buchon retrouva les tombeaux
des ducs français d' Athènes, et que
Chateaubriand aperçut pour la première fois
la ville de l' intelligence. Voilà des faits
où je m' intéresse. Mais peu me chaut si l' on
me montre la voie sacrée, que suivait la
procession des initiés d' éleusis : j' ignore trop
à quoi ils étaient initiés. Les plus belles
panathénées ne me donnent pas la douceur
d' une fête de la vierge dans nos petites villes
lorraines... l' on voit d' abord trois filles de

seize ans qui portent une Marie dorée. Les
femmes suivent, ayant au cou des rubans
violets, puis viennent les bannières de beau
goût et la musique municipale alternant avec
les cantiques latins. Voici le groupe des
hommes, compact et fort, derrière le prêtre
et qui répètent obstinément : " je suis chrétien " ,
avec notre accent héréditaire et fraternel.
J' entends les mots " espérance " ,
" amour " , qui flottent dans le tiède soleil.
Mais déjà le mince cortège a disparu, déploiement
rustique d' une profonde pensée de ma race.
Qu' il arrive vite, le temps où des beautés
derrière nous sont seules pleines, touchantes,
sérieuses ! Si je cédais à ma préférence, je
refuserais d' accroître mon modeste patrimoine ;
je négligerais les leçons d' Athènes
pour m' en tenir à mes vénérations innées,
que l' église de Daphné accueille, conforte et
prolonge.
Abandonner toutes les positions pour resserrer
mon coeur sur mes tombes ; m' isoler,
vivre en profondeur, quelle volupté ! Je me
consumerais dans une musique perpétuelle.
Mais il faut que je m' interdise ou que
j' ajourne ce morne bonheur. Mon courage
me défend de m' engourdir déjà au son des
humbles violons de Lorraine. Je ne mettrai
pas au-dessus de tout, comme il me serait si
doux, mon émouvant pays de naissance, les

côtes viticoles du Madon, du Brenon, notre vent glacial, nos bois de bouleaux et ma claire Moselle, où j' admire chaque saison les reflets de mon enfance. Jusqu' à mon extrême fatigue, mon intelligence voudra chercher et conquérir des terres nouvelles, pour que mes activités profondes s' étendent, s' enrichissent, s' expriment par des formes plus saisissantes. Je le veux, et cependant, au cours de mes études d' Athènes, j' ai laissé mon coeur en dépôt à Daphné.

p83

chapitre IX. " Antigone " au théâtre de Dionysos :
mes meilleures minutes d' Athènes et mes instants de plénitude furent sur les gradins du théâtre de Dionysos, quand je relisais *Antigone.*
c' est, à mon goût, le plus beau des livres, un drame lyrique, mais d' un lyrisme qui se justifie devant notre raison. Ni l' auteur ni l' acteur n' exigèrent qu' Antigone chantât : chez une telle personne, naturellement solitaire en pleine foule, les pensées prennent, d' elles-mêmes, un rythme. Je ne m' étonne pas non plus des mouvements, des transports du choeur, car l' aventure qu' il voit se dérouler nous met en telle disposition que, nous aussi, nous sommes prêts à interpeller le soleil : " soleil aux rayons d' or, oeil du jour... "
pour jouir de cette raison chantante, qui va tout droit nous saisir l' âme, je montais aux places les plus élevées, celles du vulgaire. Humble ignorant, j' épelais une traduction

p84

juxtalinéaire, et, du fond du vieux texte, émergeait une inexprimable poésie. Du théâtre jusqu' à la mer, une brume matinale flottait de chants invisibles mêlés au joyeux soleil. Cette double jeunesse du ciel grec et de la tragédie m' enveloppait, m' isolait. J' étais dans le cercle des déesses.

Que m' importent les déceptions possibles
de la vie ! Comme une louange immortelle,
Antigone justifie mon activité toute réglée
par mes morts. Cette tragédie rassemble les
faits, les idées et les moeurs les plus propres
à faire reconnaître pour émouvante notre
piété, qu' on accusait d' étinceler, sans
conquérir, et d' être une pierrerie froide.
Ai-je respiré intacte la rose que Sophocle
fit fleurir sur le sable de Bacchus ? C' est
beaucoup, auprès d' une fleur, fût-elle la moins
périssable, qu' un retard de vingt-trois siècles.
Nous nous partageons les pétales défaits
d' Antigone. Les chrétiens admirent que chez
les païens une innocente soit apparue pour
racheter sa race, et s' ils lèvent leur regard
du texte, ils voient Antigone au milieu des
anges. Cette vierge païenne dans son rocher
d' agonie est la soeur de nos religieuses qui,
chaque nuit, dans leurs cellules, font la
réparation pour tous les coupables de l' univers.
Les philosophes étudient dans ce petit drame
les rapports de la religion et de l' état,
l' opposition entre la piété de la femme et la loi

publique que l' homme est fait pour servir.
Quant à moi, cette pièce, toute claire,
harmonieuse et proportionnée, m' est un puits
de rêverie. J' y distingue superposés tous les
âges de l' humanité. Antigone émerge des
profondes époques primitives où les soeurs
épousaient leurs frères. Le secret, le centre
de son culte des morts, elle le livre quand
elle dit : " je n' aurais pas ainsi bravé la
mort pour mon époux, car j' aurais pu me
remarier, ni pour un fils, car j' aurais pu
avoir un autre fils ; mais pour un frère...
puisque les auteurs de mes jours reposent
tous les deux dans la tombe, un frère ne
peut plus naître pour moi... " par ce chuchotement
sibyllin, Antigone se révèle comme
une survivance des conceptions aristocratiques
qui mirent sur nos sommets mosellans
le culte de la déesse Rosmerthe, assise
auprès de son frère, le Mercure gaulois. Et
de cette nuit lointaine, elle s' élève, fusée
royale et solitaire, pour illuminer Lucile De

Chateaubriand, Eugénie De Guérin, Henriette
Renan, toutes ces " parèdres " ardentes
et chastes qui meurent d' un amour fraternel.
Cette jeune figure, pleine de vie, constamment
tournée vers la mort, je l' invoque sous
le nom d' *Antigone l' ensevelisseuse.* par ses
chants, comme un fidèle, dans les prières
traditionnelles, j' exhale mes voeux particuliers.
Redisons les paroles sacrées :

p86

" ... j' ensevelirai mon frère... je reposerai
avec mon frère chéri et j' aurai rempli mon
devoir, car j' ai plus longtemps à plaire aux
morts qu' aux vivants. Je dois reposer avec
eux à jamais... "
" ... je satisfais ceux à qui je dois plaire.
Je m' arrêterai lorsque je ne pourrai plus
agir... "
" ... tu vis encore, mais moi, depuis longtemps,
je suis morte à la vie pour servir celui
qui n' est plus. "
par de telles sentences, lourdes d' un sens
social, cette violente fille se désigne comme
la sainte patronne de ceux qui veulent donner,
jusqu' au bout, témoignage à leur maison,
à toutes leurs traditions, fût-ce sans
autre espoir que d' accomplir une vie qui soit
une note juste. Ce n' est pas un médiocre
rôle qu' Antigone nous propose ainsi. Les
empereurs Marc-Aurèle et Julien furent de
tels témoins du monde antique périssant.
Nous ne pensons pas à monter dans les
barques légères, heureuses, qui s' en vont
courir des destins inconnus, mais nous voulons
persister et faire bonne figure, sur le
vieux sol traditionnel : le seul où nous adapte
notre préparation et hors duquel il ne vaut
plus de vivre.
Depuis dix années que j' aime Antigone,
elle ne m' a pas laissé une fois insensible. Si

p87

les circonstances me devaient décevoir, ses
chants véridiques seraient mon refuge et,
je crois, ma consolation. De ces minces pastilles

que mon regard allume, monte une
fumée qui m' enveloppe, m' isole et me donne
une paix funéraire.
J' ai vu Mme Bartet jouer Antigone à la
comédie-française. Elle était exquise de goût,
de plastique et de douceur, mais elle trahissait
Sophocle. Cette chantante Mme Bartet
amoindrit toute l' oeuvre, quand elle hésite à
nous montrer les colères d' Antigone que
tourmentent ses nerfs et son désir de gloire.
En édulcorant son rôle, elle annule cette belle
invention à la fois riche et souple de deux
soeurs qui semblent pareilles, mais dont
l' une est déesse et l' autre à notre mesure.
On ne distinguait d' abord sur ces deux
filles que de la jeunesse et quelque chose
d' étincelant ; elles semblaient interchangeables.
Mais qu' un choc les bouleverse !
Antigone est une soeur d' Achille. Elle porte
en elle un démon qui l' isole et la rend sublime,
en même temps que douloureuse et
mal agréable. Je vois Ismène de qui les yeux
ne quittent pas sa soeur, mais Antigone se
plaint de son génie et nous déchire avec sa
grosse voix de rossignol.

p88

Antigone et Ismène ne sont pas deux
chants d' opéra qui se marient, l' un plus
puissant, l' autre plus doux, pour mieux
plaire, mais deux épreuves réalistes, à des
échelles différentes, d' un type royal
éternellement vrai. Leur conflit, c' est le
chuchotement de deux feuilles que le vent du
malheur froisse, distingue et fait sonner sur
l' arbre familial.
Avant même que sa beauté intérieure
éclate et qu' Antigone soit toute déclose par
la mort, on reconnaît une aristocrate, une
" eugénique " , comme elle dit d' elle-même
et comme disent nos sociologues modernes.
Elle prend conseil de ses morts, quand elle
médite le visage incliné vers son coeur.
Antigone est une pièce de guerre civile.
On y voit les suprêmes soubresauts d' une
famille de forcenés. à travers les siècles, de
place en place, émergent, comme de hauts
burgs dans le brouillard, des familles féodales,

intraitables, démesurées. Qu' une telle
famille soit dépossédée d' un trône ou d' un
domaine, ses passions, à toutes les époques,
se révéleront pareilles. Sur la tragédie thébaine

p89

éclatent les dures couleurs qui souillent
le konak royal de Belgrade.
Je ne puis pas me détacher d' Antigone,
quand elle s' en va, de nuit, sur la plaine des
morts... c' est que nous tous, nous avons à
relever des morts sur les champs de bataille
de l' histoire : des morts que d' autres morts
également vénérables nous défendent d' honorer.
Antigone a peur, son regard est fixe, elle
frôle les mânes goulus qui, n' ayant pas
encore traversé le Styx, accourent, comme
des chiens, se repaître des libations sur les
tombes ; mais rien ne la détournera. C' est le
propre d' une Antigone qu' exaltée, délirante,
elle garde, comme une lanterne sous la tempête,
toute sa vive intelligence pour accomplir
sa décision.
Stace l' accompagne ; le doux Ballanche
aussi, qui, la confondant avec Mme Récamier,
trouve, pour la décrire, quelques accents
aimables. Il dit qu' elle aperçut un petit
groupe de gardes qui sommeillaient autour
d' un feu. à quelque trente mètres, dans la
demi-nuit brillait un grand corps tout nu.
Elle court sans bruit, le reconnaît et, par
pudeur, le couvre d' abord avec son écharpe.
On sourit de reconnaître aux mains d' Antigone

p90

l' écharpe à tout faire de Mme Récamier.
Une tempête de vent s' est élevée. La
jeune fille, sur le cadavre de son frère, pousse
les cris lamentables d' une vocifération.
Je ne sais rien de plus beau que ce jeune
aigle sombre saisi sur un charnier et qu' on
traîne devant Créon.
Alors éclate l' immortel dialogue, la protestation
d' Antigone en face du pouvoir constitué.
Créon. -connaissais-tu la défense que
j' avais fait publier ?

Antigone. -je la connaissais.
Créon. -et pourtant tu as osé enfreindre
cette loi.
Antigone. -ce n' était pas Jupiter qui
m' avait publié ces choses, ni la justice, compagne
des dieux mânes qui avaient fixé ces
lois parmi les hommes. Je ne croyais pas que
tes proclamations, les proclamations d' un
mortel, pussent transgresser les lois non
écrites et infaillibles des dieux. Car celles-ci
existent non d' aujourd' hui, certes, ni d' hier,
mais éternellement, et personne ne sait depuis
quel temps elles ont paru.
L' homme sage qui lit cette scène voudrait
sur son visage un voile, car l' éclatante revendication
de la vierge en faveur de l' équité
divine contre la fragile justice humaine,
naturellement, nous émeut de sympathie, mais

nous avons à vivre en société, et je ne puis
avouer le mouvement de chevalerie qui me
range au côté de cette audacieuse. Que je
cède au prestige d' Antigone, il n' y a plus
de cité. Cette vierge, au nom de son sens
personnel, proteste contre la loi écrite et se
glorifie d' agir autrement que ses concitoyens ;
à sa suite, dès lors, chacun de nous, pour n' en
faire qu' à sa tête, peut invoquer les lois non
écrites, impérissables, émanées des dieux.
Le conflit de Créon avec la noble Antigone
est immoral, très propre à pervertir les
thébains. Si Créon avait un peu d' intelligence
politique, il chercherait un biais, et je suis
sûr qu' il le trouverait en causant avec Tirésias.
Les lois humaines n' ont rien d' absolu,
et c' est le propre d' un bon administrateur
de les plier selon les cas. Mais ce Créon est
un novice, ou plutôt un homme passionné ;
il s' égare à discuter avec sa prisonnière. Il
lui propose une difficulté.
Une difficulté grave, d' ailleurs, celle-là
même, qu' aujourd' hui encore, on oppose
aux traditionalistes. étéocle et Polynice se
détestaient ; ils sont morts en s' exécrant ;
vous dites que vous êtes leur soeur et leur
sang, que vous les honorez tous les deux et
que vous les continuerez, mais, trop légère

raisonneuse, " vous outragez l' un par les
honneurs rendus à l' autre " .
-n' était-il pas aussi ton frère, cet
étéocle qui périt en combattant Polynice ?
-il était, et naquit de mêmes parents.
-comment alors honores-tu d' un service
impie Polynice ?
-étéocle ne dira pas que je l' outrage.
-cependant, tu partages avec un impie
les honneurs que tu lui rends.
-Polynice était son frère !
-il ravageait sa patrie, étéocle combattait
pour elle.
-j' agis selon les lois que Pluton nous
impose.
-le criminel et le vertueux ne doivent
pas être traités de la même manière...
terrible difficulté du vieux texte grec et
que, cent fois, dans les mêmes termes, nous
nous entendîmes opposer : -fort bien,
nous disait-on, vous invoquez la tradition,
mais quelle tradition ?
Bien que notre force de vénération, qui
est notre source profonde, ne s' arrête pas
sur cet obstacle, notre dialectique en a de
l' embarras. Aussi regardons-nous avec angoisse
Antigone ; nous tremblons pour elle,
comme pour Jeanne devant ses juges. Mais
soudain, elle prononce la claire parole, elle
projette le pur sentiment, elle nous associe

à sa générosité naturelle qui nous rassérène
et qui volatilise l' objection :
-je ne suis pas née, dit-elle, pour partager
la haine, mais pour partager l' amitié.
Comme une musique soutient un chant,
une telle parole, si pleine, nous accompagne
et nous assiste à travers les contradictions
de l' histoire. Je tiens de ma naissance française
d' innombrables affinités, des amitiés,
par où j' accorde dans mon coeur nos étéocle
et nos Polynice, tous ces frères ennemis dont
nous perpétuons la querelle.
Il faudrait que je fusse un harmoniste
surhumain et que je possédasse des ressources

inouïes de rythme pour mêler dans
un cantique juste les sympathies et les déplaisirs
que j' éprouve d' Antigone. Je pleure
Antigone et la laisse périr.
C' est que je ne suis pas un poète.
Que les poètes recueillent Antigone. Voilà
le rôle bienfaisant de ces êtres amoraux. à
mes yeux, Antigone représente la vertu et
l' héroïsme ; Créon, l' autorité légitime. Ce
n' est point dans les livres, c' est tout autour
de moi que j' ai appris combien étaient rares
les circonstances où le héros est utile à l' état.
Pour l' ordinaire, ce genre de personnage est
un péril public.

p94

Les chants du supplice s' approchent. Antigone
commence sa lamentation. La nénie
d' Antigone marchant toute vivante à la
mort ! Une des plus hautes plaintes lyriques
qu' ait entendues l' humanité.
Pour nous toucher, toute beauté nous signale
qu' elle doit périr ; mais est-il rien
d' aussi périssable qu' Antigone dans le sentier
de son supplice ? Elle trouve le plus fort
moyen de nous émouvoir : elle dit tout haut
son regret de n' avoir pas connu le lit nuptial.
Quelle pureté, quand elle nous fournit
un trait si positif.
Auprès d' Antigone mourante, Ballanche
s' éternise comme il faisait les jours que
Mme Récamier indisposée l' autorisait à lui
tenir compagnie. Je suis plus désireux, je
l' avoue, de connaître ce qui se passe dans
Thèbes que d' entendre le gémissement de la
vierge dans son rocher. Sophocle n' a pas
tout dit quand il me fait voir la mort d' Antigone
et le désespoir de Créon qui, sa femme
et son fils perdus, s' éloigne dans l' exil ; il ne
contente pas toutes mes curiosités ; il laisse
irrésolue la plus grave des péripéties de sa
pièce. Qu' est-il advenu de Thèbes ?
Je suis convaincu que Sophocle a déformé
l' histoire, et qu' en fait Hémon a vécu pour

p95

épouser Ismène et régner. Cette révolution,
selon moi, fut l' oeuvre de Tirésias. Le
caractère exact de ce prêtre est discernable à
travers les déformations (légitimes) du poète.
Tirésias était un agitateur, un prophète, un
journaliste, fort habile, mais vénal.
-l' appât du gain te dicte tes discours,
lui dit Créon. Toute la race des devins est
avide d' argent.
-c' est grâce à moi, réplique Tirésias,
que tu as sauvé l' état, que tu règnes.
-tu es habile, oui, c' est certain, mais
je me méfie...
Tirésias attendait une circonstance favorable.
La mort d' Antigone le sert. En marchant
à la mort, la victime disait aux partisans
d' étéocle et aux partisans de Polynice :
" voyez, chefs des thébains, une princesse,
seul reste du sang des rois, voyez quels outrages
elle reçoit. " un tel spectacle dut en
effet émouvoir la populace. Songez à l' utilité
d' un cadavre dans nos troubles parisiens.
Cette mort, par son pathétique, refit l' unité
dans Thèbes ; surtout elle donna plus d' assurance
pour l' avenir à Tirésias. Il voyait
bien que sur une Antigone on ne peut
rien fonder, mais au nom de la jeune Ismène,
il gouvernera comme Joad, dans *Athalie,* sous
le couvert du jeune Joas.
Ce serait un plaisir de reconstituer l' habile
et sainte argumentation par laquelle Tirésias,

sur l' Acropole de Thèbes, justifia, consacra
le nouveau règne. Sans nul doute, ce prêtre
a devancé la fameuse doctrine de Joseph De
Maistre sur l' efficacité merveilleuse du
sacrifice volontaire de l' innocence qui se dévoue
elle-même à la divinité comme une victime
propitiatoire : " toujours les hommes ont
attaché un prix infini à cette soumission du
juste qui accepte les souffrances... les changements
les plus heureux qui s' opèrent parmi
les nations sont presque toujours achetés de
sanglantes catastrophes dont l' innocence est
la victime. "
bien que de telles idées aient été, je crois,
étrangères à l' indomptable Antigone (qui

s' explique assez comme une martyre du fait
princier, de l' orgueil du sang), on ne blâmera
point Tirésias de les lui avoir prêtées. C' est
l' usage des politiques de maquiller la figure
et de fausser la pensée des cadavres.
Avec quelle souplesse Sophocle se plie aux
dures nécessités ! Quel sens aristocratique ou
politique de la vie ! Il a très bien vu le danger
de sacrifier Antigone à Créon, ou Créon à
Antigone. Un conflit sans issue était ouvert
entre l' état et la famille, mieux encore, entre
la vie sociale et le droit de la nature ; il fallait
que le problème fût supprimé. C' est ainsi que

p97

Sophocle raya les deux termes, je veux dire
les deux personnages inconciliables.
Sophocle avait cinquante-cinq ans lorsqu' il
écrivit sa pièce. Ce n' est plus un jeune poète
qui subit tout le prestige d' une figure
héroïque ; il jouit des belles parties du
paysage, mais il prend une vue de l' ensemble.
Une fleur tournoie sur un gouffre. Derrière
cette frêle vivante, l' homme mûr surveille
tout l' horizon. Il était utile à la paix et à
l' ordre moral qu' Antigone et Créon disparussent.
Rien que par cette solution, Sophocle
méritait le poste de stratège auquel il
semble bien que ses auditeurs l' élurent.

p99

chapitre x. Mon ami Tigrane,
disciple des stèles du céramique :
pourquoi suis-je revenu si souvent parmi
les blanches stèles du céramique ou du
musée de Patissia ?
C' est en commémoration de l' influence
virile qu' elles eurent sur celui de mes amis
qui m' a le plus émerveillé : je veux parler
d' un jeune oriental, l' arménien Tigrane, qui
faisait avec tout de la poésie et qui, durant
plusieurs années, guida mon imagination
dans le monde asiatique. Il servait là mon
goût involontairement, car sa raison contredisait
avec violence l' Orient. Il avait étudié
auprès des plus doctes imans, mais sous les

poivriers d' Athènes son coeur ne voulut plus
connaître que les trésors de l' Occident. Il y
satisfit son dégoût des conceptions familières
aux masses asiatiques et son enthousiasme
pour nos méthodes de pensée. Il ne m' a jamais
répondu qu' à contre-coeur si je l' interrogeais
sur les cyprès qui ombragent les tombes

p100

d' Eyoub, ou bien sur les barques rapides du
Bosphore et de la corne d' or. Il haïssait ces
turqueries. Les cimetières de Constantinople,
ces champs de ronces plantés d' innombrables
pierres que couronne un turban, peuvent
susciter d' agréables rêveries chez un voyageur
désintéressé, mais Tigrane disait avec
mépris : " le turc, devant l' immensité de
son créateur, est de la poussière qui redevient
poussière ; devant l' omnipotence du sultan
qui le nourrit, il est un fonctionnaire qu' on
remplace. Sa raison est esclave dans le domaine
moral comme son corps dans le domaine
politique, et la corde dont il ceint
avec orgueil son front rasé apparaît sur les
pierres mortuaires comme l' emblème dernier
de la servitude. "
en circulant aujourd' hui parmi les asphodèles
du céramique, je comprends d' une manière
sensible que, dans la pire détresse,
Tigrane se mettait à l' école de ces tombeaux
antiques ! Son imagination, hantée par les
supplices où des milliers d' enfants de sa race
moururent, aimait à se prémunir contre un
destin atroce en méditant le calme souverain
de ces séparations...
sur les monuments funéraires d' Athènes,
on voit le mort assis devant sa tombe et qui
prend congé de ses amis. Nulle angoisse,
aucun abattement ; c' est un fruit qui se détache
ou le soleil quand il se couche. Un honnête

p101

homme se retire d' une honnête compagnie.
Voici un vieillard et sa fille morte. Que
pense le père ? On distingue sa douleur. Mais
cette fille ? Comme elle est calme ! En regard

de son indifférence, j' évoque le cri terrible,
que me citait Alphonse Daudet, d' un enfant
du nord malade, veillé par les siens, et qui,
dans la nuit, chuchote : " père, cela me fait
tant de peine de mourir ! " une telle plainte
nous étouffe d' angoisse, mais au céramique,
on accepte la mort. Toutes les vertus que
contient le mot " dignité " sont réunies sur
cette vierge. Dans les sérails de l' Orient, elle
introduirait la fierté d' une âme libre. On
reçoit d' elle une préparation pour entendre
la Myrrha de Byron, qui, asservie au barbare
charmant, par l' amour plus que par des
chaînes, veut l' helléniser, l' affranchir de ses
vices. -ailleurs, deux jeunes gens armés
du casque, de la lance et du bouclier, se
donnent l' adieu. Leurs jeunes femmes, dont
l' une debout s' appuie légèrement sur sa compagne
assise, regardent au loin, et de la main
droite désignent, rappellent ces héros distraits.
Près de quitter les plaisirs et la tendresse,
ils ne pensent qu' à leur gloire. -sur
un autre marbre, le mort, un adolescent qui
tient un bâton et qu' accompagne son chien,
plonge au loin un regard pensif. Rien ne
marque pourtant qu' il regrette la vie ; c' est

quand les forces déclinent qu' on s' attache
à l' existence : à trente ans, on veut du nouveau,
toujours du nouveau, et c' en est encore
de devenir un héros. Un vieillard l' examine
avec un profond chagrin. C' est le père ; il ne
pleurera pas. Sans doute les grecs connaissaient
les larmes, puisqu' un petit serviteur,
assis par terre et pelotonné, pleure, mais c' est
un enfant et un esclave.
De telles compositions, comme un geste
de la main écarte des fumées, font du silence
autour de nous. La société de ces morts
murmure : " retenez vos larmes et n' aigrissez
pas votre coeur ; tout est accompli. "
les parnassiens sont passés à côté du bon
sens, s' ils ont voulu, au nom de l' hellénisme,
bannir de la poésie les émotions personnelles,
mais ils pouvaient nous parler justement
d' une certaine impassibilité grecque, ou, du
moins, reconnaître dans l' élite athénienne des

hommes qui pratiquaient ce que Spinoza et Goethe, avec le pédantisme de nos races, nous ont rendu accessible sous le nom d' " acceptation " . Cette tenue des anciens grecs devant l' inévitable est exprimée avec une force saisissante sur les stèles et les lécythes. Elle compose sans phrases un enseignement dont mon ami Tigrane fut l' élève. Par là, sa vie mérite mieux qu' une allusion rapide. Elle est bien dans le sens de mon voyage, car d' Athènes

p103

à Sparte mon objet, c' est de reconnaître quel bénéfice moral nous pouvons encore tirer de la Grèce. Et puis comment quitter si vite la mémoire de mon ami : si je m' éloigne, il va glisser dans l' isolement le plus muet.
Les premières circonstances où j' ai connu Tigrane me disposaient à sentir vivement son charme. En effet, des soins matériels et des occupations basses laissent s' amasser en nous une sorte de nostalgie ou de mal du pays : les êtres qui nous entourent deviennent des espèces de fantômes, et nous nous retirons, comme dans un réduit sacré, tout au fond de notre conscience où fermente un vague enthousiasme. Dans l' été de 1893, je m' occupais d' une campagne électorale à Neuilly, et, bien qu' elle fût intéressante, je sentais s' irriter en moi des exigences de poésie. Au milieu de ces dispositions, je fus surpris par la visite d' un jeune arménien, qui désirait me dire son amitié pour mes livres, et il m' enchanta tout d' abord par la lumière de son visage et par sa grâce un peu raide. C' était un fragile morceau d' ambre, dégageant un précieux arome. J' appris avec curiosité qu' il venait de Constantinople, et je fus émerveillé, quand il me raconta que sa famille avait passé par Bagdad. Cela me changeait de Neuilly, de Boulogne et de Billancourt. Pour l' instant, il suivait un

p104

traitement d' hydrothérapie dans une maison de repos du boulevard d' Argenson. Ses yeux

étaient trop grands, ses membres frêles et
ses gestes un peu contractés ; il parlait d' une
manière précise, avec une sorte de fierté, et
l' on se plaisait tout de suite à le traiter en
jeune prince d' Orient.
Comme on propose à un invité le tour du
propriétaire, j' offris à Tigrane de me suivre
chez les marchands de vins où j' avais des
mains à serrer.
Ce jeune flatteur trouva qu' on y parlait
trop peu du *jardin de Bérénice.*
-en vérité, lui répondis-je, ce qui me
gêne chez les mastroquets, ce n' est pas ma
soif d' égards. C' est, tout au court, mon
manque de soif. Le petit-bleu, le petit-blanc,
le mêlé-casse, le marc-teint me dégoûtent
également. Ah ! Ce serait plus agréable de
respirer des roses à Chiraz que de trinquer
sur le zinc ! Mais ne trouvez-vous pas que
l' agréable nous débilite l' âme ? Ce qui me
plaît dans les besognes où vous me surprenez,
c' est précisément que je m' y contrarie.
Il y a du plaisir à faire quelque chose
d' extrêmement ennuyeux, à se porter de tout son
corps contre un obstacle. D' ailleurs, ces
médiocrités sont les moyens d' une oeuvre
magnifique, et, si j' avais plus d' énergie généreuse,
sans doute que je saurais réconcilier cette
réalité avec mon idéal.

p105

Là-dessus, je lui exposai quelques-unes des
thèses déterministes, connues aujourd' hui
sous le nom de *nationalisme.*
elles flattent vivement un individu un
peu fier, parce qu' elles le prolongent dans le
passé et dans l' avenir de sa race ; elles lui
permettent de sentir que l' humanité vit dans
une étroite élite, où de lui-même il se place.
-ainsi, mon cher monsieur, disais-je à
Tigrane, vos ancêtres vous ont préparé sur
les bords de l' Euphrate et dans la Mésopotamie,
d' où vous êtes venu en Perse pour habiter
aujourd' hui Constantinople. Certainement
votre sensibilité différente de la nôtre
vous permet de goûter, mieux que je ne puis,
les musiques monotones de l' Orient et les
motifs décoratifs indéfiniment répétés et

divers des alhambras musulmanes. C' est par
là que vous m' êtes précieux. Les partisans et
même les adversaires, avec qui vous me voyez
m' agiter, m' intéressent d' une certaine manière
fraternelle, car nous sommes des frères
d' armes, mais je les vaux, ils me valent et
je les défie de m' étonner. Nous pouvons
bâiller en nous regardant, mais vous, Tigrane,
vous m' étiez annoncé par les figures persanes
que j' ai vues peintes sur des boîtes
ou sur des plats de livres. Si j' ai rêvé plusieurs
fois que, dans Chiraz, je visitais le tombeau
de Saadi et qu' un jeune lettré convaincu par
ma démarche me livrait le sens secret de

p106

Firdousi, d' Hafiz et d' Omar Khayyam, ce
jeune lettré c' était vous. J' aime la rêverie
auprès du jet d' eau des cours intérieures
d' Asie ; j' aime les histoires un peu fades,
mais pleines de ressources verbales, sur les
amours de la rose et du rossignol ; j' aime
le soleil écrasant. Eh bien ! Toutes ces formes
diverses d' une poésie où mon esprit aspire,
ce jet d' eau, ces légendes du rossignol et de
la rose, ces lourds après-midi de soleil, qui
nous inclinent à la résignation, vous les mettez
auprès de moi, Tigrane. Je vous reconnais
pour l' un des innombrables voyageurs
qui furent, à toutes les époques, les sages
des diverses races de l' Orient ; vous
m' apparaissez comme un épi de l' immense moisson
asiatique.
Ainsi je devisais, ou, plutôt, c' est ainsi que
j' aurais voulu deviser. Nous manquions de
loisir. Dans cet été de 1893, je vis peu Tigrane,
car ce n' était pas pour moi le temps de
la rêverie. Parfois, dans les réunions les plus
épaisses, à la faveur d' une houle, du haut de
l' estrade où je parlais, j' apercevais sa jeune
figure dorée, agréable et mystérieuse, comme
la flamme d' un cierge en plein jour. Puis il
quitta la France et, peu de semaines après,
je reçus du Caire ou d' Alexandrie un journal
qui contenait ses impressions sur mon ardente
campagne électorale. C' était imprimé
en caractères égyptiens, qui sont des petits

traits fleuris et bistournés. On eût dit un bouquet défait, un sélam répandu. Une traduction que mon arménien avait jointe à son envoi me convainquit de sa flatteuse sympathie en même temps que de son joli goût.
Quelques mois après, quand je dirigeai *la cocarde,* j' écrivis à Tigrane, et il m' envoya de Constantinople des pages charmantes qui rappelaient les soies brodées de Loti. Puis, les jours s' amassant, une buée se forma sur l' image que j' avais gardée de ce frêle passant.
En 1896, Tigrane réapparut en chair et en os. Il fuyait de Constantinople et venait de passer par Athènes. Il reprit tout de go notre conversation de 1893 sur la nécessité de vivre d' accord avec les morts de sa nation. Il voulait vivre et mourir pour sa malheureuse Arménie. Quant à moi, il venait m' offrir le rôle d' un Byron. Il fallait que je le suivisse dans une série de conférences, puis en Grèce, pour organiser une descente de volontaires en Cilicie. On pense si je regardai soigneusement ce pèlerin ! J' avais, dès notre première rencontre, discerné qu' il portait en lui un inconnu de poésie ; mais, cette fois-ci, le jeune lettré cosmopolite s' était évanoui. La chrysalide aux beautés d' emprunt avait mué ; je

me trouvais en face d' un patriote et d' un apôtre.
Tigrane avait de naissance une âme désireuse d' attirer sur soi la sympathie des autres âmes et une organisation mobile à qui tout milieu morne eût été insupportable. Mais il existe des milliers de jeunes gens de cette sorte. Ce qui m' émut, ce fut de voir les meurtrissures et les stigmates d' une nation défigurant la beauté naturelle d' un individu. Mon fragile et fier Tigrane était préparé pour être un jeune aristocrate, et les circonstances voulaient qu' il fût un esclave, ou bien un révolutionnaire, ou bien un exilé. C' était un enfant malheureux.
En méditant sur une telle vie, je me convainquis que c' est une grande chance d' être

né français, fût-ce dans une France diminuée.
L' arménien Tigrane ne pouvait connaître
qu' un idéal désespéré. Il n' en avait
pas conscience les premières fois que je le vis,
car il sortait de faire ses études au collège
d' Arcueil et puis de voyager en Amérique.
Mais, en 1896, un long séjour à Constantinople
venait de lui révéler sa race, son coeur
et son destin.
On peut imaginer ce qu' avaient été les
frémissements de ce jeune homme formé par une
double culture anglaise et française, quand il
trébucha dans les cadavres des siens jetés en
travers des rues de Péra et qu' il entendit

p109

la maxime des turcs : " l' arbre doit être
privé de ses branches, mais non pas déraciné,
car il s' agit que les enfants instruits par
l' exemple grandissent dans la soumission et
servent de nouveau avec fidélité. " quel tragique
déniaisement pour un garçon à peine
majeur ! Il se chercha et se trouva dans ses
morts. Il se comprit comme l' un des points
les plus conscients de sa race et ne voulut
point douter que la raison occidentale, à laquelle
nos collèges l' avaient initié, ne fût
appelée à conquérir tous les pays où elle
n' exerce pas encore son empire.
Sa vue principale, dès lors, fut que l' arménien,
pour fournir de l' excellent, doit se
soumettre à la culture hellénique. Il m' en
a bien souvent donné la démonstration historique.
-c' est à la conquête d' Alexandre, disait-il,
que l' Arménie, jusqu' alors trop soucieuse
d' imiter la Perse, se retourna vers l' Occident.
Les dieux, les statues, les sophistes
et les acteurs de la Grèce furent reçus à
Tigranocerte et dans Artaxade... Athènes,
Mithridate et le roi d' Arménie unirent leurs
efforts contre Rome. Le succès politique des
romains n' entrava point l' hellénisme dans
l' Orient. Les professeurs grecs continuèrent
de faire l' éducation des riches arméniens...
plus tard, contre les invasions mazdéennes,
puis musulmanes, les arméniens furent le

p110

rempart de toute la civilisation chrétienne.
Plusieurs centaines d' années, ils résistèrent,
furent piétinés, se relevèrent au milieu des
neiges, apparurent à l' entrée des défilés, aux
abords des cavernes, sur des hauteurs
inaccessibles, flore énergique enracinée dans les
rochers... cependant beaucoup de paysans,
de riches citadins et de princes passèrent à
Byzance. Il y eut une garde arménienne, des
généraux, des ministres, des empereurs
arméniens...
cette période triomphante flattait au plus
haut point les passions politiques de Tigrane.
Pour me la rendre intelligible, il revenait
toujours à Jean Zimiscès l' arménien, qui
refoula les arabes et les bulgares, et qui
perdit, par le poison, la couronne impériale
qu' il avait conquise par ses victoires et ses
crimes. Tigrane aimait, je crois, ce brutal
héros parce qu' il lui voyait des vertus
batailleuses qui manquent trop aux doux
arméniens de Galata.
Toutes les nations vaincues et foulées, l' Irlande
comme la Pologne, l' Arménie comme
la Roumanie, ont des poètes qui lamentent
les destinées de leur patrie ; ils enchaînent
dans leurs récits les héros fabuleux aux soldats
les plus récents de la liberté. Aucun de
ces éléments d' émotion ne manquait à Tigrane ;
ils faisaient au fond de son âme une
chaleur concentrée, mais sa poésie propre

était une sorte de philosophie de l' histoire.
Il cherchait dans les annales byzantines des
leçons utiles au succès de sa cause, et sa
constante conclusion, c' était qu' il fallait lier
les destinées de l' Arménie à celles de la Grèce.
Quand Tigrane dut quitter en hâte Constantinople
après la journée du 26 avril 1896
et qu' il vint à Paris m' apporter ses ardentes
excitations, il s' arrêta en route à Athènes. Il
y fit une conférence. Sur cette terre favorable,
il donnait enfin leur vol aux pensées
qui, depuis trois années, multipliaient et
s' étouffaient en lui. Son succès fut immense.
Les athéniens reconnurent le délégué d' une

nation marchande, en même temps qu' un
esprit formé par la discipline de l' hellénisme,
c' est-à-dire chez qui l' enthousiasme ne nuit
pas à la mesure ni à l' habileté.
J' ai sous les yeux le manuscrit de son discours.
J' y goûte le mélange d' un accent
héroïque et d' une argumentation réaliste.
J' aime surtout l' élasticité de cette âme
courageuse qui trouvait dans tous les malheurs
une raison de rebondir.
On ne peut lire sans amitié les lettres que
Tigrane écrivait d' Athènes à sa mère demeurée
à Constantinople.
" 30 septembre 1896.
" je vais prolonger mon séjour jusqu' au
10 octobre et peut-être un peu plus en donnant

p112

des articles aux journaux. La presse
grecque m' a fait un excellent accueil. La vie
d' ailleurs est ici très facile. Une pièce de vingt
francs vaut trente-cinq francs grecs. Je vais
donner ma conférence samedi soir. La manifestation
aura lieu le lendemain, après le
service religieux. Nous honorerons d' abord
le monument Byron, et nous irons ensuite
saluer celui du patriarche Grégoire, pendu
par les turcs au Phanar. Je me sens vivifié
par la vue des ruines que j' ai aimées depuis
mon enfance et par la saine énergie des sentiments
qui animent le peuple d' Athènes.
Je pense à toi en mangeant le raisin de l' Attique
dont les grappes sont longues, extrêmement
sucrées, à la peau dure, ou bien cette
autre espèce de raisins qui s' appelle " la
mamelle d' Aphrodite " et qui est rose. Si tu n' as
pas encore envoyé à Paris mes ordonnances
de pharmacie, adresse-les-moi ici... "
" 1er dimanche d' octobre 1896.
" ma chère mère, je viens de recevoir enfin
ta lettre. Me voilà content. Je l' attendais
avec anxiété. Elle me surprend au milieu du
plus grand désordre. Toute la matinée j' ai
été occupé à dicter et à recopier mon discours
dont le texte entier et des fragments sont
demandés par les journaux de toutes nuances
de la ville. Le président du syllogue a chargé

p113

quelqu' un de venir me remercier d' avoir
honoré leur maison d' une semblable conférence,
de me présenter le titre de membre du
syllogue et de m' annoncer que la traduction
grecque du discours serait publiée à leurs
frais. Le discours concluant à l' alliance des
deux nations sur le double terrain moral
et politique, une foule de pourparlers se sont
engagés en ce qui concerne la réalisation
immédiate des idées que j' ai exposées. Je suis
donc occupé d' une part avec le monde universitaire,
d' autre part avec les comités grecs,
qui me chargent d' une mission pour Paris.
En un mot, l' alliance a été bien plaidée.
Moi-même j' en fus quelque peu surpris. Jamais
je n' ai eu des idées aussi claires et le travail
cérébral aussi facile qu' à Athènes.
" les grecs veulent que les arméniens du
Pirée et d' Athènes ne quittent pas le pays.
Pour faciliter leur installation, ils vont
m' arranger une entrevue avec le premier,
Delyannis, à qui je demanderai qu' un lot de
terre soit accordé à nos transfuges en Thessalie.
Ces diverses affaires m' empêcheront de
partir demain. Je ne m' embarquerai que
l' autre dimanche. Les arméniens sont très
heureux d' avoir exhibé celui que les journaux
comblent des épithètes de *nearos, aristos,
retor, philosophos, philoxenos, philhellenos.*
le bruit même a pris naissance que
Tigrane était un millionnaire du Caucase. Je

p114

te dis tout cela, ma chère maman, pour te
distraire.
" j' ai vu le Parthénon, le musée. Quel
dommage que je n' aie point d' argent pour
que tu me rejoignes ici et que nous visitions
ensemble tous ces marbres en compagnie
des professeurs de l' université : à la chaire
de mythologie tu retrouverais toutes ces
dames d' Ovide ; c' est ici qu' il y a des attitudes
qui t' inspireraient des poses : draperies,
profils de mains, tabourets, et tout cela
contemporain de Périclès !
" au moment de fermer ma lettre, voici

que je reçois un mot d' un écrivain qui habite
le Pirée et qui, en compagnie de plusieurs
grecs, était allé à bord du dernier courrier
pour me dire adieu. Comme ils savent tous
que j' aime beaucoup les fleurs, sa lettre est
accompagnée d' un envoi de *fouls,* dont le
parfum peut-être parviendra jusqu' à toi, et
de roses énormes. Cet écrivain, qui est le
premier auteur tragique de la Grèce, a entendu
avec enthousiasme la partie de ma
conférence où je parle du dixième siècle
byzantin pendant lequel les grecs et les arméniens
s' unirent contre les slaves et les musulmans.
Lui-même a étudié spécialement
cette époque, et en a tiré la matière d' une
trilogie, où règne la figure de Théophano. La
dernière pièce de cette trilogie est Zimiscès,
l' empereur arménien, pour lequel il est tout

feu et passion, et probablement son imagination
lui fait retrouver en Tigrane l' énergie
et le philhellénisme de ce Jean Zimiscès. Il
vient de consacrer à Tigrane un article qui
débute par une citation de Schiller : " j' ai
" vingt-deux ans et je n' ai rien fait encore
" pour l' immortalité. " il continue : " ces vers
" que Schiller met dans la bouche de don
" Carlos et dont beaucoup d' entre nous sentent
" encore l' amertume à quarante ans, Tigrane
" n' en a point éprouvé la mélancolie. " tu
vois que l' on est plongé ici dans l' histoire
et dans le lyrisme.
" je t' écris à la hâte, car quelqu' un m' attend
pour me conduire aux jardins du roi.
On y voit de belles allées que fit dessiner la
reine Amélie, femme d' Othon. C' est grâce à
ses soins qu' Athènes fut fleurie et décorée
d' arbres. Il paraît qu' au début, on allait
voler toutes les fleurs de ses parterres, surtout
aux jours où il y avait quelque fête au
palais. Aussi, chaque fois qu' elle recevait,
avisait-elle ses invités qu' ils ne devaient pas
être fleuris. Olga n' est nullement aimée par
le peuple qui la considère comme une slave,
comme une barbare.
" ce soir, je vais manger un excellent
yoghourt, cadeau d' arméniens que nous

avons réussi à placer en ville comme restaurateurs.
Quand remangerons-nous ensemble
de toutes ces bonnes choses ? Si nous pouvions

p116

nous rencontrer ici, au printemps, pour
quelques mois ! ... je suis obligé de glisser et
de me taire sur la partie sérieuse de mon
séjour... "
Tigrane doit se taire à cause de la police
ottomane, et moi, je diminue peut-être le
caractère politique de mon ami, si je laisse
s' épancher devant des lecteurs sans complaisance
ce long chuchotement d' un fils de vingt-cinq
ans à l' oreille d' une mère inquiète. Il
la caresse en lui disant : " on fête ton fils. "
la jolie animation de cette figure adolescente
sous le soleil d' Athènes et sous les
premiers feux de la gloire ! Désormais, tous
les rêves de Tigrane évolueront autour de
ces heureuses semaines de septembre-octobre
1896, étroit espace lumineux d' une vie
sur qui va tomber la pluie noire de l' exil.
Ce jeune oiseau migrateur m' arriva porté
sur deux ailes de poésie et d' impatience. Il
cherchait un grenier où faire sa provision
arménienne. Ce partisan, qui ne croyait pas
décider les riches de sa nation par des appels
au coeur, voulut me montrer des avantages
tangibles. " qu' est-ce qu' une obscure campagne
à Neuilly-Boulogne, disait-il, auprès
d' une expédition en Cilicie ? " les destinées
interrompues de Byron m' attendaient sur des
rivages fameux.
Si j' avais été indépendant, je serais parti

p117

avec Tigrane, en limitant mes ambitions, de
manière à limiter mon échec : je me serais
proposé simplement de courir une aventure.
Pour la réussir, je manquais peut-être de
qualités sportives. Mon jeune et idéaliste ami
prévoyait l' objection, mais il la réfutait avec
une arrière-pensée que la connaissance de
l' histoire lui suggérait : " la cause de
l' indépendance de la Grèce fut mieux servie par

la mort de Byron qu' elle ne l' eût été par sa
vie. L' exact emploi de cet illustre volontaire
fut de fournir aux grecs son argent, et puis
un cadavre de bel effet. " à la bonne heure !
J' aime les idéalistes qui ont dans l' esprit des
parties positives.
C' est très probablement dans le musée de
Patissia que Tigrane a rêvé pour moi la fin
honorable qu' il est venu me proposer à domicile.
Il admirait la conception que les
grecs se font de la mort.
-toute leur vie, disait-il, est une belle
tragédie dont le tombeau fait le terme glorieux.
Ils la jouent sur de petits théâtres.
Dans leurs étroites cités, on promène le mort
à visage découvert, et chacun dit sur lui des
éloges et des regrets. Ainsi le grec s' habitue
à considérer la mort comme un collégien le
jour de la distribution des prix, qui est en
même temps la veille des vacances.
J' indiquais au jeune arménien que, moi
aussi, je croyais qu' il y a deux ou trois choses

plus importantes que la vie ; cette croyance
est même le pain de notre race. Je lui rappelais
les belles exclamations de Bonaparte :
" ne faut-il pas toujours périr ? Celui qui
tombe sur le champ de bataille échappe à la
tristesse de se voir mourir sur son lit,
environné de l' égoïsme d' une nouvelle génération.
Il n' a jamais inspiré la compassion que nous
arrache la vieillesse caduque ou l' homme
tourmenté par les maladies aiguës. " dois-je
avoir des remords, si mes propos ont donné
de l' espoir à Tigrane ? Aussi bien il m' était
difficile de lui dire :
-mon cher Tigrane, je vous aime et
vous admire de ce que vous voulez être un
martyr du patriotisme. Mais avouez tout de
même que ce serait trop drôle si, moi, français,
j' allais me faire arménien. C' est déjà
bien beau que vous le restiez. Et, entre nous,
sachez qu' à votre insu vous êtes en train de
vous faire grec.
Tigrane était trop neuf encore pour que je
me livrasse avec lui à l' ivresse des dieux, au
plaisir cruel de voir tout à fait clair. Il eût

dit comme le jeune Saint-Just : " ils m' ont
flétri le coeur. " je ne lui ai jamais avoué que
je croyais fermement à son échec ; il aurait
souffert, et, s' il m' avait cru, il serait, tout
d' un coup, devenu devant moi un pauvre
petit garçon. J' aurais été bien fâché de le
distraire et qu' il ne déployât pas ses vertus.

p119

J' ai traité ses projets comme j' aurais fait
d' un manuscrit qu' il m' eût présenté. J' ai contesté
certains détails de l' action de Tigrane,
jamais je n' en ai mis en question l' idée
fondamentale. Pourtant je lui ai donné quelques
indications assez sombres. Je le vois encore,
par les après-midi d' hiver, appuyé contre
mes rayons de livres. Je lui disais, à propos
de l' assassinat de Morès, ce que j' ai vérifié
ensuite sur la mort de Villebois-Mareuil, que
les préparations d' une mort héroïque supposent
un état d' esprit analogue, par certains
côtés, aux prodromes du suicide. Quand
Byron voulut gagner la Grèce, ses amis
l' accompagnèrent jusqu' à son navire qui partit
au milieu de l' enthousiasme, mais, sitôt en
pleine mer, le mauvais temps survint et le
contraignit de rentrer au port, où personne
ne l' attendait plus. Byron passa trois heures
à terre. Il retourna dans la maison démeublée
où il avait habité avec la Guiccioli, et
il pleura. Tigrane et moi, nous nous taisions
pour entendre les larmes du héros qui s' était
tant détruit qu' il n' avait plus qu' à parfaire
sa destruction.
Qu' on ne croie point, au reste, que mon
ami fût un cerveau durci de naissance ou
congestionné par son rêve. Tigrane avait
cette intelligence qui met les choses à leur
place. Grande beauté chez un martyr. Elle
manque, à mon gré, au Polyeucte de Corneille,

p120

tandis que je la vois, par exemple,
chez mon compatriote Lasalle, le cavalier
messin, dans cette fameuse soirée de Burgos,
où, peu de jours avant qu' une balle le tuât

net à Wagram, il devisait avec le sage Roederer,
cet autre messin. " pourquoi veut-on
vivre ? Disait le jeune Lasalle, campé dans ses
grandes culottes à la mameluck et tirant des
bouffées de sa pipe. Pour se faire honneur,
pour faire son chemin, sa fortune. Eh bien !
J' ai trente-trois ans, je suis général de
division... savez-vous que l' empereur m' a donné
l' an dernier cinquante mille livres de rente ?
On jouit en acquérant tout cela, on jouit en
faisant la guerre, on est dans le bruit, dans
la fumée, dans le mouvement, et puis, quand
on s' est fait un nom, eh bien ! On a joui du
plaisir de le faire. Tout cela m' est arrivé.
Moi, je puis mourir demain. "
j' ai horreur des hommes de sacrifice qui
tombent dans la niaiserie. On peut toujours
faire quelque chose d' un pur goujat, d' un
matérialiste, mais un idéaliste qui est en
même temps un imbécile, quelle inutile créature !
On voudrait qu' il bêlât pour l' envoyer
à l' abattoir. Tigrane savait que la vie ne
ressemble pas aux portraits qu' on en trace dans
les discours d' apparat (distributions de prix,
oraisons funèbres, etc.). C' est ainsi que son
intelligence savait tirer des satisfactions de
faits que sa sensibilité déplorait. Dans le palais

secret de son âme, je le vis toujours se
féliciter, au nom de l' Arménie éternelle, que
les maîtres de sa nation fussent des bourreaux.
Un chef sait bien que les soldats marcheront
dès qu' ils auront à venger des camarades.
C' est quand Tigrane parlait des longues
misères de sa race que sa passion et sa raison
étaient les plus belles à voir.
-mes grands-parents, disait-il, se souviennent
que, de leur temps, les chrétiens
avaient encore coutume de porter sur eux
un mouchoir spécial : au moindre geste, ils
se courbaient pour essuyer les pieds d' un
janissaire... ce caractère ethnique brutal de
nos maîtres sera notre salut. En nous condamnant
au travail et en s' attribuant à eux-mêmes
le privilège exclusif de déployer la
force, les turcs se murent dans un moyen âge
prolongé et nous préparent pour la vie du

vingtième siècle. Comme les grecs, nos frères,
nous devrons notre liberté aux flots de sang
de nos compatriotes égorgés, aussi bien qu' à
l' argent de nos obscurs marchands.
Ce jeune prophète d' Arménie ajoutait :
-la main de Dieu ne s' est pas encore
assez appesantie sur son peuple.
Tigrane, cependant, ne partageait pas
l' ivresse que j' éprouve à constater la brutalité
avec laquelle les lois du monde, les nécessités
courbent et nivellent tous les êtres.

p122

C' est pour moi quelque chose d' analogue à
la représentation d' une tragédie parfaite.
J' aime voir l' orgueilleux cochon qui entre
à un bout de la machine en faisant mille
difficultés, toujours les mêmes, et qui sort
à l' autre bout en belles saucisses et jambons.
Quand Tigrane me disait que la force doit
céder à l' esprit, je lui laissais voir, sans y
insister, que je me méfiais d' un esprit qui,
depuis tant de siècles, n' était pas devenu la
force.
-que voulez-vous, lui disais-je, dans le
pommeau d' un sabre ou dans une pièce de
cent sous, il y a toujours de l' intelligence. à
part cela, tous mes respects et surtout mes
tendres sentiments aux vaincus et aux pauvres.
Nous eûmes cette conversation par une
après-midi de janvier dans les sentiers du bois
de Boulogne.
-je ne veux plus, me disait-il au retour,
que vous me promeniez dans ce bois triste
comme un cimetière. Tout ce que vous me
dites me décompose.
Mes tristesses m' empoisonnent moi-même
quand elles ont perdu leur lyrisme et que je
les retrouve figées dans un coin de ma mémoire.
Ah ! Je n' ai pas le bel optimisme de
ce Tigrane qui, des malheurs mêmes de sa
nation, tirait une promesse de bonheur.
L' Orient, c' est l' acceptation. Tigrane s' attachait

p123

avec frénésie à l' Occident courageux.

On eût dit l' élan d' un malade vers la guérison.
Je n' abordais pas à fond le problème
du fatalisme, mais j' indiquais que l' Asie, en
voulant croire que l' avenir est réglé d' avance
et qu' un grand coeur n' y peut rien changer,
atteint à une résignation qui n' est pas sans
une sombre grandeur. C' est ce que déniait
Tigrane. Il n' avait de sympathie que pour
la patience, les ressources et l' élasticité
grecques.
On trouve le même enthousiasme exclusif
chez tous les raïas qui tendent à se libérer du
turc. Quant à nous qui sommes cette pensée
occidentale qu' ils veulent acquérir, il est naturel
que nous cherchions ce que nous ne
possédons pas, et que nous nous tournions
parfois vers les jardins de l' islam.
-achetez une maison, lui disais-je, dans
l' allée des poivriers, à Athènes. Pour moi,
mon rêve demeure une verandah, pleine d' oeillets
blancs, là-bas, sur l' Indus, aux extrémités
de l' empire d' Alexandre... combien
j' aime aussi ce lac d' un bleu intense dont
parlait Ximénès, l' espagnol né à Avila, et
qu' il vit dans les montagnes pleines de neige
et de myosotis d' où il embrassait toute la
Perse !
Ainsi je me plaisais à contrarier, à exciter
Tigrane, jusqu' à ce qu' il me dénonçât une
nouvelle fois les ferments malsains de l' Asie,

et je pensais : " bonheur ! Voilà encore qu' il
va maudire, et de l' objet que ses malédictions
me décrivent si beau, j' enrichirai mon
imagination. "
en vain, d' ailleurs, se reniait-il : un accent
particulier, une invincible persistance de sa
nationalité rappelaient toujours son climat
naturel, et, par sa seule présence, Tigrane
faisait régner l' Orient dans ma bibliothèque.
En le regardant, on disait : " ô la plus
aimable des pensées de l' Asie ! "
je voudrais me rappeler ses paroles d' un
soir d' hiver, quand nous suivions la rue de
la paix, vers six heures, et qu' il me développa
que cette rue, avec ses diamants, le
faisait toujours songer aux vieilles civilisations

égyptiennes.
Après tant d' années, je n' entends plus, de mon ami, qu' un murmure, je ne me rappelle qu' une physionomie qui m' enchante ; mais chacune de ses phrases était vive et précise. Il me donne une idée de ces poètes persans qui menaient une vie errante et de qui l' oeuvre est une riche collection d' anecdotes ornées. Bien que leur but essentiel fût d' instruire ceux qui en étaient dignes, ils recherchaient les déguisements de la rhétorique ou bien ils affichaient une mobilité sceptique, car ils étaient souvent engagés dans des circonstances difficiles.
J' aimais beaucoup Tigrane pour sa puissance

p125

à faire de la poésie avec la vie. J' aimais aussi sa fierté. Non seulement il dédaignait de se raconter à ceux qui ne pouvaient pas collaborer à son oeuvre, mais encore il voulait les ignorer. Il eût craint, en se voyant dans leurs yeux, d' être ramené à une vue trop basse sur soi-même. J' ignorais absolument les conditions de son existence. J' aurais imaginé volontiers une vie d' exil à la polonaise : des hommes chevaleresques, des femmes étincelantes à qui Chopin fait de la musique. Il n' en allait pas ainsi. Mais quelle intervention l' eût servi ? Il lui fallait, pour lui, la gloire, et, pour l' Arménie, la liberté.
J' ai connu la vérité après sa mort, dans ses lettres à sa mère. En me les remettant, elle eut un mot qui fait l' image la plus touchante et la plus juste : " vous les comprendrez mieux que nul poète, *ces cris d' un oiseau mourant,* et, comme tel, il a exhalé son dernier soupir, une *plainte céleste. "* ces lettres montrent toute l' amabilité de mon ami. L' enfant y réapparaît sous l' adolescent d' une intelligence héroïque. Il dit à sa mère ce qui peut la rendre orgueilleuse, il tâche de la faire jouir des instants de chaleur, de lumière que ses vingt ans de malade et d' exilé trouvaient tout de même, parfois, à Paris.

p126

" janvier 1897.
" ma chère mère, avant-hier vendredi, j' ai
donné lecture de ma conférence d' Athènes
chez les H..., devant une trentaine d' intimes :
américains, anglais, hommes de lettres et
artistes français, quelques grecs, la princesse
S... et le prince M. -K... ils avaient
arrangé l' atelier et les pièces attenantes d' une
manière ravissante : lustres, fleurs, brocarts,
statues. La salle à manger en buffet. Sur
toutes les nappes blanches, des parterres de
mimosas et de bruyères. Tigrane applaudi et
très entouré. Une très belle après-midi pour
ton fils. Tu eusses été si contente à Paris. à
huit heures, un très beau dîner pour quelques
intimes en l' honneur de la lecture. Quelques
jours auparavant, ils m' avaient prié à déjeuner
pour rencontrer miss S..., une beauté
anglaise... une petite branche de bruyères
cueillie pour toi... "
" 15 février 1897.
" ... les événements de Crète m' ont fourni
du travail pour les journaux et quelques ressources.
Je suis loin d' être satisfait. Il me
semble que je cours sur un parapet entre le
succès et la Seine... je continue de voir souvent
les américains : les D..., les M..., les H...,
et leurs amis. Ce monde me plaît et me convient

p127

par ses allures franches et parce qu' il
lui manque l' esprit bourgeois et l' égoïsme
étroit. "
" Paris, 27 février 1897.
" je suis alité de nouveau depuis hier.
Toute fatigue que je subis se porte sur les
intestins. Je crois bien que c' est le seul
héritage que m' a laissé mon père. Je suis très
content du petit thé que tu as pris en compagnie
des B... et des M... je voudrais pouvoir
t' envoyer les moyens de répéter souvent
la chose. Et il faudrait si peu d' argent
pour que ces modestes distractions te fussent
fréquentes ! Si j' avais eu une santé meilleure,
j' aurais pu travailler trois ou quatre fois plus,
gagner en proportion et nous procurer à tous
deux une vie aisée. On se fait toujours l' illusion

que les maladies sont passagères, qu' elles existent seulement pour quelques semaines ou quelques mois. Comme tu as bien fait de ne pas vouloir venir à Paris ! -merci pour cette recette. -je me dis toujours qu' à la première occasion où j' aurai quelque argent de poche, il me faudra t' acheter une foule de choses *à la pensée* et chez Petit. Le numéro du 1er mars de la *revue des revues* contient mon article sur la Crète. Il est signé XXX. Cet article arrive à point pour liquider mes dépenses d' hôtel. C' est une satisfaction pour moi, lorsque, avec le produit de mon travail

p128

d' intelligence, j' arrive à couvrir mes dépenses matérielles. -il y a du soleil ; je vais me lever dans l' après-midi. Très heureusement, mon indisposition, quoique fréquente, ne dure jamais plus d' une couple d' heures, trois tout au plus. -j' ai sur ma table une série d' articles qui m' attendent. Les sujets grecs me passionnent en particulier. Je corresponds toujours avec mes amis d' Athènes. Ils me voudraient là. Moi, je m' y souhaite. à la suite du bombardement de la Canée, j' ai rédigé, j' ai fait signer et j' ai porté, à la tête d' une délégation, au ministère de la Grèce, l' adresse dont tu as dû lire le texte dans le journal... "
triste chose que l' exil, fût-ce à Paris, et qu' il s' agisse de Dante, dans la rue du Fouarre, ou du jeune oriental, sur qui tombe notre pluie au sortir des fêtes brillantes du monde cosmopolite.
Vers le mois de mai 1897, durant la guerre gréco-turque, Tigrane put retourner dans sa chère Athènes. Les hommes politiques, les littérateurs, les journalistes l' accueillirent avec admiration, et c' est là qu' il écrivit ses meilleurs articles.
Les amitiés d' hommes sont des collaborations d' idées. Tigrane m' adressait les documents de sa vie publique, il ne m' écrivit
rien d' une pleurésie qui, dans l' été de 1897,

p129

le mit très bas. Il voulut la soigner en égypte,
mais il y souffrit d' un hiver exceptionnellement
froid et revint à Athènes, où il se sentait
moins triste de sa maladie. Bientôt il
fallut quitter cette terre de consolation et
suivre à Constantinople sa mère qui, prévenue
par des amis, était venue le chercher.
Elle nous a dit qu' en revoyant cette fameuse
rade où les collines de Galata, d' Eyoub et de
Stamboul dessinent avec la mer un immense
sarcophage, il murmura : " un tombeau ! "
il mourut dans l' île des Princes, sur la mer
de Marmara, le 1er décembre 1899, âgé de
vingt-neuf ans, épuisé de longues souffrances
et sans bénéfice public.
Sa mère m' a écrit : " en me quittant,
en 1896, Tigrane me disait pour atténuer le
chagrin de notre séparation : " tu seras la
" mère de Tigrane " , sans se douter que je
serais la mère d' un pauvre saint supplicié...
peu de jours avant sa fin, vers le soir d' une
journée ensoleillée, tournant son regard vers
la fenêtre, il prononçait trois fois le nom d' une
belle et charmante jeune fille qu' il avait
laissée à Paris, et ajoutait : " France...
" Athènes... "
quelque chose de léger et de généreux,
c' est-à-dire de chevaleresque, est éternellement
sensible dans notre pays, qui rassure
les courages, de même que l' Athènes antique
met dans l' esprit des enthousiastes ces vertus

de mesure et de prudence qui firent d' Ulysse
son héros le plus populaire.
Tigrane demeure pour moi un peu énigmatique.
On n' est pas d' une race préparée
à Bagdad sans laisser quelque chose à deviner
pour un lorrain. Il me prête indéfiniment
à réfléchir, et, par là, il fait une société
excellente pour l' imagination. Ce qu' il m' a
montré m' inspire un tel goût que je sais avec
certitude que tout ce qui me restait à découvrir
de lui m' était approprié. Il a irrité,
sans y satisfaire, mon désir de connaître la
poésie de l' Orient, mais je tiens sa vie
elle-même pour un charmant poème du divan

oriental-occidental. La vie de Tigrane entraîne
vers ces hautes régions où le sacrifice
se transforme en volupté. Il s' était consacré
à une magnifique oeuvre d' art, il voulait
restituer à sa nation une âme hellénique,
pour qu' elle fût plus impatiente dans sa captivité
et qu' elle émût davantage ceux qui
ont les sentiments humains.
Dans les conceptions des hellènes, -fût-ce
dans les sculptures exécutées à la grosse par des
praticiens installés autour des cimetières, -il
reste une telle spiritualité qu' un jeune esclave
d' âme fière reçut de ces marbres, ses excitations,
sa méthode et son suprême réconfort.
J' ai des amis d' une formation analogue à la
mienne et qui m' ont donné des témoignages
positifs. Je leur préfère ce jeune éphémère.

p131

chapitre XI. Le cheval ailé sur
l' Acro-Corinthe :
le long de la côte, en vue de Salamine, je
vais par le chemin de fer d' éleusis à Mégare
et jusqu' à Corinthe.
Des champs d' une orge médiocre, quelques
chevaux épars, un bois d' oliviers, ou, comme
nous dirions, un verger auprès de la mer.
Seules, les montagnes dénudées, à formes
pleines, sévères, gracieuses donnent sur tous
les horizons la marque grecque. Leur élégance
et leur dignité pourraient tout de même
ennuyer, par un temps couvert. C' est un
paysage peu nouveau, une route de notre
Provence maritime.
La route de la corniche devait être quelque
chose d' analogue avant que les rastaquouères
du monde entier nous forçassent à grouper
dessus des idées communes. Ici du moins nulle
architecture prétentieuse, nulle végétation
exotique. Des herbes sauvages parmi des
pierrailles, et, sur des terres mêlées de rose,
d' immobiles petits vieux oliviers. Cette monotonie

p132

du sol, avec la double monotonie de la
mer et des montagnes, a la beauté des espaces

pleins en architecture qui laissent d' autant
mieux chanter le motif principal.
Le motif principal, en Grèce, c' est toujours
la lumière. Qui n' a pas vu, ce matin, le golfe
Saronique ignore ce que peut être un champ
de coquelicots. Pourpre joyeuse comme les
larges blessures d' un héros. Plus loin, voilà
des nappes d' or. Par masses, c' est le mieux
pour jouir des fleurs. étincellement que la
lumière donne aux montagnes, en même
temps qu' elle opalise les eaux ! Fraîches
coulées d' argent dans le bleu de la mer !
Est-ce de la joie que nous ressentons ?
Nous prenons notre équilibre. Les angoisses,
les tourments, les délires ont leur siège dans
la nuit ; la lumière les dissipe et nous pacifie.
Un chroniqueur grec du moyen âge, pour
exprimer son dédain envers l' un de nos chevaliers
croisés, dit qu' il était " en tout un
homme passionné " . Chez nous, ce pourrait
être un compliment ; ici, rien ne semble
meilleur qu' un homme qui se possède.
Cette raison pourtant, chez l' hellène, ne
gêne pas l' inconscient et ces beaux imprévus
qui nous viennent de notre fantaisie profonde.
Depuis que je suis en Grèce, je sens
ce qu' a de guindé l' hellénisme parnassien.
Leconte De Lisle s' exagère l' éminente dignité
du rôle de la volonté dans l' art. Il nous conduit

à négliger les beaux trésors qu' un artiste
porte dans son coeur. Entre Mégare et Corinthe,
aujourd' hui, je déclasse les *poèmes
antiques, barbares* et *tragiques ;* je les
rangerai dorénavant sur le rayon que préside
Boileau. Nul n' est poète s' il n' a des ailes
(encore qu' il faille redouter que Pégase
s' égare dans les hautes solitudes où lui seul
serait son spectateur). C' est un problème de
mesure. Et la Grèce a trouvé le point ténu
de la perfection. Dans l' azur grec, l' esprit
revient toujours sans vertige ni fatigue,
comme un puissant oiseau fidèle, se poser
sur le promontoire.
Quand nous atteignons Corinthe, il est
midi. Les brebis se sont rassemblées sous
un arbre. Le chevrier qui dort protège dans

ses bras un chevreau. Sur la campagne caillouteuse, rien ne bouge. Un âne met son énorme figure débridée dans les herbes, et de très loin je vois sa queue frétiller de plaisir.
à Corinthe, ce 6 mai, les plus hautes montagnes portent encore de la neige, et la chaleur pèse sur la plaine. Le paysage a perdu cette petite perfection dure qui nous rend muet sur l' Acropole d' Athènes. Avec son diadème de ruines, l' Acro-Corinthe semble une très vieille Sémiramis.
Je gravis la haute, vaste et brûlante Acropole pour visiter la fontaine fabuleuse, encore

jaillissante, la fontaine Pirène, source de toute poésie. Durant des heures, je parcours un chaos de turqueries, de hautes murailles féodales françaises, de tours byzantines et de substructions helléniques ; je n' y regrette que le temps où le cheval ailé, Pégase, venait à l' abreuvoir de Pirène et qu' un héros le saisissait.
Autour de moi, la Grèce étale ses caps, ses golfes, ses îles, ses deux mers, les neiges du Parnasse enflammées de rose et le désordre des montagnes d' Achaïe. Je crois être sur la poupe des âges, baigné, battu par une ivresse indéterminée. Mais auprès de Pirène, nul beau délire qui ne se discipline. J' en fis l' épreuve ce soir-là. Tout ramenait ma pensée, qu' un immense spectacle eût voulu divertir, sur l' étroit miroir de la source, et la riche fable se développa en images, sous mes yeux, en même temps qu' une musique me parlait... c' était au fond des âges, par un semblable soleil couchant. Il y avait de grands espaces calmes dans le ciel au-dessus de la mer et le rocher projetait de l' ombre sur la source. Là se tenaient le cheval et le héros. Petit groupe précieux sur l' immense décor. La robe du cheval fabuleux frissonnait de reflets et de moires vivantes. Sa tête un peu farouche, ses narines froncées, son oeil plein d' éclairs, mais oblique, son sabot qui fouillait le sol, ses ailes agitées parfois à grand bruit, tout

p135

son être se défendait, tandis que le héros
faiseur de calme le flattait et le tenait
solidement par la crinière aux belles tresses.
" ô mon cher et beau cheval, disait le
héros, tu hennis à l' espace et tu veux te
soulever loin de tout ce que nous connaissons.
Tu brûles de t' enfoncer dans la solitude des
aigles et qu' au-dessous de toi disparaisse
Corinthe. Ton âme renferme des paysages
que tu veux aller reconnaître, fussent-ils
dans le soleil. L' impatience met en mouvement
tes ailes, tes naseaux et tes jeunes sabots.
Si tu l' osais, tu me dirais que ma présence,
autrefois ta vie, te gêne, te pèse et te limite.
" oublies-tu nos beaux soirs dans des
vallées silencieuses, où la nuit mettait une
douceur qui desserrait ton coeur fumant ?
Nos âmes se gonflaient : de bonheur, de douleur,
j' ignore, mais d' une divine effusion.
Nulle parole, nos regards perdus ; mais avec
ivresse nous nous sentions captifs l' un de
l' autre. Parfois tu t' arrêtais et tu battais
l' espace avec tes longues ailes éclatantes, car
jamais notre bonheur ne fut dépouillé d' une
sensation d' éphémère ; ose dire, cependant,
ingrat, si tu fus une dupe quand tu renonçais
à chercher l' infini dans l' espace, pour
goûter auprès de moi l' infini dans un sentiment.
" soit ! Tu vas t' élever comme une flèche

p136

vers le soleil. Mais quel désert autour de toi !
Brûlante colonne de feu qui s' élance pour
se consumer ! Tu te satisferas d' orgueil et
d' un haut sentiment solitaire de toi-même.
ô mon ingrat ami, si tu comptes sur tes
ailes, tu dois cette juste confiance à ma
louangeuse amitié, et si tu te crois le foyer,
le coeur ailé de l' univers, c' est d' avoir vu
mon chaud regard et toutes mes pensées te
presser et te circonscrire.
" dans le milieu du jour, quel sera ton
ennui ! Et puis, au coucher du soleil, une
angoisse voisine du délire.
" ô mon cher miracle, je t' aime et tu
m' émerveilles autant que le premier jour,

quand je te surpris au bord de la source et
que j' osai te retenir. Mais seras-tu donc
éternellement étonné de toi-même ? Est-il
excessif d' attendre que tu t' habitues à la grande
ombre de tes ailes éployées ?
" apprends à te connaître. L' air que tes
jeunes naseaux aspirent, quand tu l' expires,
devient un nuage de poésie, et toi, d' un coup
d' aile, tu veux rejoindre et dépasser ce mirage
que tu viens de créer. Où veux-tu courir ?
Hors de toutes limites ? C' est courir au délire.
Tu cherches ton propre songe. Tu veux, dis-tu,
toujours plus d' azur. Il n' y a pas d' azur,
il n' y a que notre amitié.
" je sais qu' ayant admis de naviguer dans
les hautes solitudes du ciel, tu comprimeras

p137

avec peine les vagues pressentiments qui te
gonflent le coeur. Pourtant, une amitié profonde
a des mystères. Dans la nôtre tu trouverais
du douloureux, de l' inconnu, de l' insaisissable,
tout un grand ciel plein de nuées.
Cher compagnon, demeure sur nos sommets
à bondir de ta folie vive en ta folie triste et
à cultiver en toi le sentiment de l' exil. Notre
rencontre est un prodige. Comment lui
préférerais-tu le sec isolement d' où notre
sympathie t' a sauvé ? Tu veux être, la nuit, une
étoile dans les cieux ? Mais que feras-tu
d' épuiser ta divinité là-haut, si tu ne peux
pas me la voir admirer ? "
cependant, le cheval ailé hennissait et fumait
de jeunesse, d' impatience et de génie.

p139

chapitre XII. Je quitte Mycènes
à la suite d' Iphigénie :
les chiens furieux et les enfants, avec un
élan magnifique de tout le corps, se précipitent
et battent l' air. Dans la nuit de leurs
portes, les gens du misérable hameau de
Karvathi nous regardent passer sous un plein
soleil de midi. Avec un absurde désordre
nos petits chevaux grimpent la longue pente
pierreuse vers les collines fauves où nous

allons trouver " Mycènes, abondante en or,
et le palais, séjour sanglant des pélopides " .
Je suis confus de soulever tant de poussière
quand j' ai le coeur si peu empressé.
J' aperçus bientôt sur un monticule, au
pied d' âpres montagnes, un rocher désert que
marquent dans la sauvagerie générale des
blocs disposés en damier. Nul arbrisseau,
nul herbage, des pierres et partout une horreur
fastidieuse... je franchis entre deux
remparts noirâtres la porte royale écussonnée
des lions fameux, qui évoquent l' égypte et

l' Iran, et j' entrai dans l' *Oreste*
d' Euripide, dans l' *électre* de Sophocle, dans
la trilogie d' Eschyle.
Je visitai l' Acropole, ceinte de hautes
murailles, l' Agora, ses tombes, le palais royal.
Certainement ces ruines donnaient beaucoup
de plaisir au vieillard qui me guidait, et sa
figure me disait, tandis qu' il fumait des
cigarettes : " oui, ô étranger, voici ce que, nous
autres d' une vieille race, nous pouvons montrer
aux barbares. " il me menait en faisant
tourner sa canne, et, derrière lui, je pensais :
" j' espère que bientôt il aura terminé ce tour
du propriétaire. "
çà et là, sous le soleil, les fosses laissées
béantes par les archéologues augmentent
l' aspect de désolation. Schliemann, l' éventreur
des tombeaux, ajoute un retentissant
sacrilège à la série héroïque des crimes
mycéniens.
Dans l' enceinte sacrée de la citadelle, sur
l' Agora de Mycènes, l' heureux épicier
d' Allemagne a trouvé dix-sept corps ensevelis
luxueusement ; la société archéologique
d' Athènes, au pied de la colline et sur les
pentes voisines, a exploré cinquante-deux
sépultures. Un crâne se brisa, ne laissant aux
mains impies qu' un riche diadème. Certains
de ces squelettes furent conservés entiers,
parce qu' on les arrosa d' alcool saturé de
résine. L' un d' eux, au lever de son masque

d' or, avait encore les chairs de sa figure, ses
deux yeux, et, dans sa bouche entr' ouverte,
trente-deux dents.
Certes, ce fut un beau spectacle, quand ces
buttes furent éventrées. Mais l' émouvant,
c' était de les imaginer pleines et puis de les
ouvrir. Avec la réussite tout le jeu est fini.
J' arrive pour que l' on me dise : " M. Schliemann
s' est bien amusé ! " M. Schliemann, soit.
Mais moi ? Le chercheur emporta la truffe.
Au départ, quand on imagine un tête-à-tête
avec l' antique Mycènes, on s' assure qu' il
sera fécond : sur les lieux, l' imagination reste
bête. Sans doute on peut noter l' accord de
ces ravins desséchés et des légendes sinistres
qui les peuplent. Un tel site semble prédestiné
pour servir d' aire à une nichée de grands
scélérats ; ces solitudes retentissent encore
des imprécations d' Oreste et des cris de sa
mère sous le couteau. Je n' en disconviens
pas. Mais tout de même, je méprise beaucoup
ces pensées qui, ne soupçonnant pas le
plaisir supérieur de voir clair, s' attardent
dans l' esthétique du beau crime et la poésie
du maudit.
à Rodez, dans l' Aveyron, subsiste encore
la sinistre maison Bancal où Fualdès fut
assassiné ; elle garde la plus mauvaise
physionomie, une atmosphère de grand mélodrame,
bien que la musique des deux vielles se soit
tue avec les gémissements de l' ex-accusateur

public qu' on saignait comme un pourceau
sur une table. J' ai suivi, par un soir de pluie,
de la rue des hebdomadiers jusqu' au bord
de la rivière, la route où Bastide le
gigantesque et Jausion l' insidieux menèrent le
cortège du cadavre. J' y goûtai fort congrûment
des impressions de terreur. J' avais tout
de même un souci plus riche ; c' était d' étudier
s' il y eut quelques dessous politiques à
ce fameux mystère criminel. Mais quelle
excuse d' être venu jusqu' à Mycènes, déterrer
les rois et soulever le masque que leur mirent
les vieux batteurs d' or, si nous ne savons rien
obtenir d' eux qui ajoute à notre poids ?

Depuis ce burg de Mycènes, où régnèrent
Agamemnon et ses vassaux, je distingue le
château franc qui couronne la montagne
d' Argos ; et j' imagine que ces deux féodalités
doivent peu de chose aux lieux qu' elles
étonnèrent en s' y épuisant. Ce sont deux
colonies que leurs mères patries cessent un
jour de ravitailler. Les flots ont jeté dans
cette Argolide, ouverte largement à la mer,
les vieilles civilisations de l' égypte, de la
Chaldée, de l' Assyrie, et, vingt siècles plus
tard, de France, d' Espagne et de Venise.
Mycènes est une orientale abandonnée sur
la plage de Grèce. Les Atrides, comme les
Brienne, sont une forte famille de chefs
déracinés.
Dans la même journée j' ai parcouru les

p143

pâles débris de Tyrinthe recouverts d' une
exploitation agricole, sous laquelle je n' étais
que trop disposé à les laisser dormir. C' est
à peine si j' y trouvai le genre de curiosité
que m' inspirent les ossements d' un ichthyosaure.
Au résumé, dans la plaine verdoyante
d' Argos, ces collines maudites et leurs mythes
farouches semblent de la poésie asiatique
éteinte, une suite d' anciens volcans.
Mille petites fleurs y frémissaient lors de
ma visite à Mycènes ; et quand tout respirait
la mort, leur douceur en un tel lieu m' orienta
soudain vers Iphigénie...
toi seule, Iphigénie, tu gardes des couleurs
sur la demeure des Atrides. Petite fleur
jaune, avoine balancée sur cette lave refroidie...
mais la vierge a quitté ce tertre où l' on ne
peut pas vivre. Elle a gagné la mer, les vagues
bruissantes, les pins ombreux de Tauride.
Que ne puis-je la suivre dans ses voyages à
la recherche de l' apaisement !
Sur les hautes falaises de Sébastopol, qui
dominent une mer d' un bleu intense,
M. Schlumberger a reconnu l' emplacement
du temple où la vierge d' Argos fut la prêtresse
d' Artémis. Un monastère de saint-Georges

p144

occupe ce lieu charmant. Iphigénie n' est plus
en Tauride. Goethe l' a prise par la main pour
la conduire au coeur de la Germanie et, sous
un tel précepteur, celle qu' Eschyle compare
à une chienne devient une sorte de chanoinesse
élevée dans l' admiration de Marc-Aurèle
et des philosophes stoïciens.
Dans mes Vosges natales, dans ce canton
de rêverie mi-germanique, mi-française, qui
fut le paradis de mon enfance, un jour, j' ai
rencontré la grecque costumée en jeune
dame allemande. Taine venait de l' asseoir
sur nos roches druidiques. Bien que celles-ci
soient assez pareilles aux pierres cyclopéennes
de Mycènes, le lieu et la dame disconvenaient.
J' en pris conscience, quand j' eus vécu toutes
les heures du mont et de la plaine d' Alsace.
Mais d' abord, je fus enivré. Je revenais d' un
premier voyage en Italie. L' Italie nous raconte
les plus belles amours sans daigner
rompre notre isolement. C' est la déception
de Tannhauser qui, repoussé de Rome,
regagne nos forêts du nord, et dit sa plainte
dans des cris, sommet de toute poésie. Je
crus qu' Iphigénie, type classique ranimé avec
nos pensées rhénanes, m' attendait à Sainte-Odile,
pour me donner le sens profond de
mon pays ; grave méprise dont je fus averti
par un mouvement de mon coeur.
Sous les bois du monastère, aucune strophe
de nos hymnes ne s' accorde avec la vierge de

Weimar. C' est ici le domaine d' Odile. Quand
le colchique d' automne met sa délicatesse
violette sur la prairie de Truttenhausen, et
que les cloches de novembre, en pleurant
l' année qui s' achève, commémorent mes parents,
la vierge Odile s' avance et, les deux
mains levées sur la plaine, dit une prière
alsacienne. Une prière qui ne passe pas le
Rhin, qui appelle, invoque, si je sais bien
l' entendre, les héroïnes de Corneille et de
Racine, formées sur le coeur de la France,
plutôt que la noble jeune dame un peu lourde
de la cour de Weimar.
Je ne puis pas dire " ma soeur " à l' Iphigénie

de Goethe. Cependant, par-dessus le
vaste fossé rhénan et depuis le faîte des
Vosges, j' aime admirer sa belle stature, sa
démarche sans trouble, sa vertu de jeune
Hercule féminin.
Peut-être n' est-il pas permis-permis,
ce mot si vague rend seul ma peur un peu
mystérieuse-que nous produisions au
dehors nos pensées les plus intimes ; peut-être
devons-nous protéger, voiler nos réserves,
de crainte qu' une source, dont nous avons
écarté les branches, ne se dessèche au soleil ;
mais je dois reconnaître mes obligations. La
destinée qui oppose mon pays à l' Allemagne
n' a pourtant pas permis que je demeurasse
insensible à l' horizon d' outre-Rhin : j' aime la
grecque germanisée.

p146

Connaissez-vous les routes par où le nord
aborde l' Italie ? Ces belles civilisatrices, à
chaque fois que nous les descendons, elles
nous rajeunissent l' âme. D' étape en étape,
un automne, par le col du Brenner, j' ai suivi
Iphigénie dans le voyage d' amour qu' éternellement
elle fait avec Goethe.
Je les attendais sur le lac de Garde, au
petit port de Torbole, dans cette maison,
aujourd' hui l' auberge Terrasse, où Goethe,
fort excité d' avoir vu des oliviers, arriva le
12 septembre 1786.
Depuis dix ans il était épris de la prêtresse
de Diane... on possède une lettre, où, dix
années avant le voyage d' Italie, un soir de
février 1776, il écrit à son amie, Mme De
Stein : " mon âme se détache peu à peu, grâce
aux agréables sons, des protocoles et des
dossiers. Quatre musiciens sont tout près dans
la chambre verte, je suis assis et j' évoque
doucement les images éloignées. Une scène
doit s' achever aujourd' hui ; je le pense, mais
j' aurai de la peine... "
combien j' aime cette expression " doit
s' achever " . Il ne dit pas : " je dois achever. "
il est un arbre qui se laisse fleurir et
fructifier. Il laisse se créer, en soi, des images,
une oeuvre, que tout nécessitait.
Peu de jours après cette soirée, où quatre

musiciens avaient favorisé son génie, Goethe
dut partir en tournée comme inspecteur des

p147

ponts et chaussées et comme conseil de revision.
Il allait examiner les routes et les
recrues. Et de Dornberg, le 2 mars, il écrit à
Mme De Stein : " je vis aujourd' hui avec les
hommes de ce monde ; je mange, je bois, je
plaisante avec eux, mais ils m' affectent peu,
car ma vie intérieure suit impitoyablement
son cours. "
quelle est donc à cette date la vie intérieure
de Goethe ?
Son amour pour Mme De Stein et cette
Iphigénie en Tauride, qui sera l' histoire
héroïque de leur amour.
Mme De Stein est Iphigénie, et Goethe s' est
exprimé dans Thoas. Il écrit à son amie :
" ton amour éclaire toutes mes journées.
Ton approbation est ma meilleure gloire, et
si j' attache du prix à une bonne renommée,
c' est pour toi, c' est pour ne pas te faire
honte. " comme la vierge d' Argos sur la côte
de Tauride, Mme De Stein à Weimar, auprès
du jeune et puissant barbare romantique,
est une civilisatrice. Leurs lettres et toutes
leurs moeurs l' attestent. Ne croit-on pas
entendre Thoas, quand le jeune Goethe, qui
vient d' entrer à Weimar, brillant et généreux
comme un véritable roi des esprits, dit
à la grande dame qu' il aime : " je ne suis
pas un être indépendant. J' ai appuyé sur toi
toutes mes faiblesses, j' ai rempli par toi mes
lacunes. " et pour comprendre la principale

p148

beauté de cette tragédie, c' est-à-dire sa
plénitude et sa solidité, que l' on médite le
sentiment de Goethe pour son amie : " la
gentillesse, la grâce, l' amabilité des dames que
je vois, jusqu' à leurs goûts apparents, portent
la marque de la fragilité ; toi seule, sur ce sol
mobile, as ce qui dure. "
on doit honorer en Mme De Stein un magnifique
ressort du développement de Goethe.

Cette amitié fut pour le poète une incomparable excitation morale ; elle lui inspira des besoins plus relevés, une plus haute idée de lui-même et l' amena à sentir la beauté d' une existence vraiment noble. Au contact de Mme De Stein il lui fut donné de se policer, de se modérer, d' atteindre au calme et à la solidité. Dans le même moment, le peintre Oeser et Winckelmann affirmant que la sérénité est le caractère essentiel des oeuvres d' art, il réagissait contre l' influence qu' avaient eue sur son génie Shakespeare, Herder et la cathédrale de Strasbourg. Ainsi tout collaborait à former en lui la vierge spinoziste. Mais, pour la parfaire, il sentit la nécessité du climat méridional et du milieu privilégié où naquirent, où subsistent les oeuvres classiques. à Weimar, bien que pénétré des sentiments qu' il devait exprimer dans sa pièce, il sentait trop la médiocrité de la vie réelle et bourgeoise. En septembre 1786, Goethe s' évade vers

l' Italie. Le cruel artiste ! Il avait tiré son bénéfice de Mme De Stein, et maintenant il la délaisse, il la sacrifie à l' enfant de leur amour. Le 8 septembre, dans l' auberge du Brenner, il retire de son bagage le manuscrit d' *Iphigénie ;* il prend la vierge pour compagne de route : " les jours sont longs, rien ne trouble la pensée, et les délicieuses scènes qui m' entourent, loin d' éloigner le sentiment poétique, ne l' évoquent que plus promptement avec l' air et le mouvement... "
quelle belle organisation créatrice il possède, ce grand homme, s' il n' est point anéanti, désespéré, poussé vers le suicide par la masse des sensations qui le pressent dans ces nuits de septembre, solitaire sur les lacs !
C' est un matin, vers les trois heures, que Goethe et son *Iphigénie* partirent de Torbole, avec deux rameurs, sur le doux et sévère lac de Garde. Heureuses vagues qui portez cette petite barque, jeunes rayons qui frappez la cime mobile des bois, vous qu' un Virgile avait déjà favorisés, le poète germain vous saisit, et pour les siècles vous étincelez et vous vous balancez sur la grève imaginaire

de Tauride.
Le 19 septembre au soir, Goethe écrit de Vicence : " arrivé ici depuis quelques heures, j' ai déjà parcouru la ville, vu le théâtre olympique et les édifices de Palladio. Quand on a de telles oeuvres sous les yeux, on en

p150

reconnaît le rare mérite et je dis de Palladio qu' il est essentiellement un grand homme. " et le 27, en passant à Padoue, il achète les ouvrages de Palladio, ou plutôt un fac-simile sur cuivre de l' édition originale qui était gravée sur bois. On doit cette réédition aux soins du consul anglais Smith. Aussi, peu de jours après, dans le cimetière du lido, Goethe lui rendra grâce sur une tombe à moitié ensevelie.
Bien souvent à Venise, à Vicence et sur la Brenta, j' ai examiné les constructions de Palladio, avec la plus respectueuse curiosité, pour saisir ce que Goethe leur doit, pour m' instruire à mon tour et surtout pour savoir comment l' *Iphigénie* est une oeuvre palladienne.
Goethe et Palladio témoignent, chacun à leur manière, d' une même nature intérieure ; ils s' accordent sur la réforme à accomplir. Ils sont préoccupés de se poser des limites et de ne pas permettre que leur imagination les dépasse. Ensuite, ils se proposent de résoudre la grande, l' éternelle difficulté qui est de rester naturel et vrai en stylisant : " Palladio, dit Goethe, est un génie créateur, car il sut vaincre la contradiction qu' il y aura toujours à associer des colonnes et des murs. Il parvint à employer convenablement des colonnades dans l' architecture bourgeoise. " je prie que l' on remarque que

p151

c' est en quoi excelle notre Racine si noble, aisé, naturel, tandis que c' est l' échec du Chateaubriand magnifique, mais composite et tendu des *martyrs.* et Goethe continue :
" Palladio sut combiner ; il nous força d' oublier

qu' une colonnade dans un palais privé,
dans une maison pour loger des vicentins,
c' est un artifice, un mensonge. Il y a dans
les plans d' un Palladio quelque chose de
divin, comme chez un grand poète qui, de
la vérité et du mensonge, crée une troisième
chose dont l' existence empruntée nous enchante. "
nos amateurs modernes peuvent s' amuser
de Goethe et dire qu' il n' a vu en Italie aucun
des beaux objets de l' antiquité. Nous sourirons
avec eux s' ils l' exigent. Mais, à défaut
de la connaissance, ce grand homme avait
l' amour du classicisme ; il était entraîné vers
les grandes époques, et c' est par cet
échauffement de l' âme qu' on exerce une action
féconde.
à Venise, il voit un morceau de l' entablement
du temple d' Antonin et de Faustine :
" c' est autre chose, s' écrie-t-il, que nos saints
grimaçants empilés par étages, sur de petites
consoles, autre chose que nos enjolivements
gothiques, nos colonnes en tuyaux de pipe,
nos tourelles pointues et nos saillies
fleuronnées. Dieu merci ! Je suis pour jamais délivré
de tout cela ! " évidemment, il confond

p152

l' époque romaine avec la bonne époque.
Qu' importe l' anachronisme, puisque à l' aide
de ce faux jugement il se met dans l' état
paisible que reflète Iphigénie et qui déconcerta
les fanatiques de sa fougue antérieure.
Aussi bien, il ne s' agit pas pour Goethe de
découvrir et d' appliquer les règles de l' art
antique. Ce qu' il cherche, en Italie, et ce
qu' il obtient, fût-ce des oeuvres pseudo-antiques,
c' est un concours pour mettre en
oeuvre l' énergie intime que Mme De Stein
et les leçons de la vie lui avaient communiquée.
Au cours de ce voyage, son but précis est
de tenir son âme à la hauteur où il trouvera
tout naturellement des expressions, une musique
assez héroïque pour nous rendre saisissable,
pour chanter la tragédie dont il porte
avec lui le livret.
Le pédantisme et l' aplomb d' un Goethe
pourraient déconcerter. Gardons-nous de méconnaître
sa magistrature. Il nous ouvre

mieux qu' aucun maître la voie du grand art,
en nous montrant que, pour produire une
plus belle beauté, le secret, c' est de perfectionner
notre âme. Goethe travailla sans
cesse à se développer en s' élevant. L' artiste
est grand selon qu' il possède une imagination
de héros. De là l' effort si raisonnable de
Goethe pour épurer, ennoblir continuellement

p153

sa sensibilité. Il nous est utile par l' exemple
de sa vie, mieux encore que par son oeuvre.
La société d' un Goethe apprend à tirer parti
sans vergogne des moindres éléments, à ne
pas nous intimider, ni enfiévrer, ni désespérer.
Ce grand homme est calmant. Ses
points de vue ne sont ni rares, ni
extraordinairement puissants (d' ailleurs
l' extraordinaire a quelque chose de répugnant pour
un naturaliste et les phénomènes sont des beautés
de foire). Mais c' est un homme très solidement
campé dans ses idées. Ce citoyen libre
de Francfort, ce bourgeois haussé d' une
classe, ce parfait produit d' une vigoureuse
famille, bien adapté à la vie allemande, avec
quelle heureuse audace il s' appuie sur ses
erreurs ! Rien n' entrave le jeu de ses facultés
artistiques et, comme c' est toujours de l' âme
que naît une oeuvre littéraire, il parvient, au
moyen des plus grossiers malentendus, dès
l' instant qu' ils l' émeuvent, à établir un
poème le plus solide et le plus sincère.
Un voyage d' ignorant sur la terre classique
a permis à Goethe de donner une voix à tout
ce qu' il avait entrevu dans ses moments de
plus haute vénération. Sous un climat qui
transfigure une âme du nord et parmi des
objets qui échauffent la piété d' un artiste, il
a transformé en noble matière poétique ses
plus humbles expériences, pour le grand
profit du modèle imaginaire qu' il s' occupait

p154

alors à réaliser. Dans Bologne, le 19 octobre,
il contemple longuement une sainte Cécile
de Raphaël. " l' artiste, dit-il, lui a donné les

traits d' une jeune fille robuste et ferme, sans
froideur et sans rudesse. Je l' ai étudiée avec
soin et je lui dirai en esprit mon *Iphigénie.*
je ne ferai rien dire à mon héroïne que cette
sainte n' ait pu exprimer. "
plus tard, il se plaindra qu' aucun acteur
allemand ne puisse se faire l' âme assez noble
pour jouer les rôles et prendre les attitudes
d' *Iphigénie en Tauride.* en effet, un très
petit nombre de personnes sont à un degré
suffisant de culture pour ressentir, repenser
l' esprit profond de cette tragédie qui est une
pièce civilisatrice.
D' *Iphigénie* sort une puissance capable de
faire des philosophes stoïciens, -comme du
Cid, d' *Horace* et de *Polyeucte*
sortait une puissance capable de faire des individus
qui se sacrifient. Corneille sert un Napoléon qui
a besoin de héros ; Goethe sert toute société
qui a besoin de se défendre contre l' orgueil
intellectuel. L' *Iphigénie* pose une barrière
à celui que la conscience de sa spiritualité
incite à s' évader des règles et des coutumes
sans ménagements. L' *Iphigénie,* oeuvre d' un
homme que disciplinaient, par ailleurs, ses
études d' histoire naturelle, ramène à la soumission
nécessaire de puissantes intelligences
enivrées de leur supériorité.

p155

Mycènes enfin s' anime. Je donne un sens
à mon pèlerinage, c' est de comprendre la
vierge qui s' embarqua sur cette plage pour
venir jusqu' aux plaines du Rhin. Je puis
intéresser mon coeur et sortir de ma frigidité
si je me dis que cette Acropole farouche
est le berceau de l' étrangère qui m' enchanta
dans mon aigre pays.
Mais un grand doute m' est venu.
Je me rappelle un rouleau d' égypte, auprès
d' une momie, où l' on trouve cette exclamation :
" ô coeur, qui me viens de ma mère ! "
de cette famille des Atrides peut-il sortir,
comme Goethe l' a cru, une Iphigénie qui
pardonne ?
Rien d' arbitraire ne fleurit chez les êtres ;
jamais une feuille n' apparaît sur eux qui
n' appartenait pas à leur principe. Iphigénie,

formée d' Agamemnon et de Clytemnestre,
n' est pas faite pour s' insurger contre la loi
sanglante d' Artémis. Celle qu' un père acceptait
d' immoler sur l' autel, ne répugnera pas
à verser le sang pour obéir à la déesse.
Iphigénie étant la sacrifiée doit devenir la
sacrifiante. Racine l' a bien vu. Dans les notes
qu' il prenait de ses lectures grecques, il relève
ce que dit à Clytemnestre électre, soeur
d' Iphigénie et d' Oreste : " si je suis méchante,

p156

je ne dégénère point de vous. " et là-dessus,
il fait un commentaire : " le caractère honnête
d' électre se montre au milieu de son
emportement. Elle s' en excuse sur son
malheur. Elle dit qu' elle en a honte elle-même
et qu' elle y est forcée, et elle l' explique en
disant à Clytemnestre : ce sont vos actions
qui parlent en moi. "
à Mycènes, plus qu' ailleurs, on subissait
les ordres des tombeaux. J' ai vu dans les
vitrines du musée athénien la dépouille des
sépulcres, les vases d' or et d' argent, les
sphinx, les griffons, le beau lion d' or, les
bibelots d' ivoire, la tête mitrée qui sent
l' Assyrie, les oeufs d' autruche ornés de dessins,
le grand cachet babylonien. Qu' ils devaient
valoir, ces morts, pour qu' on les comblât de
si grandes richesses !
Au premier acte des *choephores,* j' entends
Oreste s' écrier : " ô mon père, sois avec ceux
qui t' aiment. " électre insiste : " vois, dit-elle,
tes deux enfants debout près de ta
tombe. " Oreste, d' un cri sublime, presse son
père : " ne laisse pas s' anéantir en nous la race
des pélopides. " terribles adjurations qu' aucun
homme vraiment digne ne refuse de prononcer.
Qui de nous ne s' est écrié : " ô mon
sang, sois fidèle à toi-même ; ne laisse pas
s' affaiblir, dans mes veines, mes pères. Tu es
ma famille, ma cité, mes lois, ma révélation ;
je t' accepte. " mais les enfants des Atrides,

p157

quand ils veulent que leur race s' agite dans

leurs veines, appellent leurs péchés et leur condamnation.
Goethe et la Grèce ont voulu nier ces fatalités. Sur les sommets de l' oeuvre goethienne, on respire la confiance dans la vie. Le poète veut nous persuader d' une conception optimiste de l' univers, parce qu' elle favorise l' activité... les artistes sont obligés, pour épanouir notre sympathie, d' épurer les passions qu' ils mettent en mouvement sous nos yeux. Et dans toute catastrophe il est convenable que l' on voie glisser des lueurs de justice. Nous prenons du ressort et du calme dans la conviction qu' ils nous communiquent que la vie est perfectible. Je n' objecterai rien contre l' intention de cet heureux mensonge. Je proclame, moi aussi, la nécessité de cet apaisement artistique. Mais je pense que pour y atteindre, il est plus loyal de nous faire voir comment ces passions, ces accidents, ces dévastations rentrent dans un ordre universel. Et nul plus large plan où faire rentrer les faits que ce déterminisme auquel l' *Iphigénie* essaye de contredire.
Certainement, il est agréable d' entendre qu' Oreste s' est guéri de ses troubles épileptiformes, et je voudrais que l' amitié de ce dégénéré pour Pylade ne me fût pas suspecte. Mais que faire si je vois nettement l' absurdité de ces hypothèses optimistes ?

p158

Je pourrais encore me payer d' illusion sur cette grande famille de tarés, dans les prairies du Jura où je mets au net mes notes de voyage. Parmi ces combes grasses, les chalets pleins de vaches sonnantes, les longues solitudes où il n' est pas une herbe, pas une bête méchante, nous inclinent à l' élégie et voilent les dures certitudes. Mais sur les tombeaux de Mycènes, rien ne s' interpose entre nous et les faits.
Sur les tertres funéraires, trois coupes de sang furent largement épandues : au festin de Thyeste, à la mort d' Agamemnon, à l' assassinat de Clytemnestre. Les colonnes du temple d' Artémis, où la fille des assassins officie, demeurent teintes du sang humain.

Au-dessous de l' Acropole mycénienne, on
mène les voyageurs dans une crypte saisissante
de force et de grandeur, dite le trésor
d' Atrée. Par un corridor de murs cyclopéens,
ils pénètrent sous une coupole en
forme de ruche : à droite est un caveau plus
petit, entièrement creusé dans le roc ; on
l' éclaire en brûlant un journal et il empeste le
sépulcre violé. Edgar Quinet, qui visitait
en 1828 ce sanctuaire du culte des morts,
s' écrie : " je sens qu' ici l' on est parvenu au
point extrême du monde grec et qu' il n' y a
plus qu' à écouter autour de soi *les sources
des fontaines... "*
il s' arrête, se tait, hésite à désigner ces

p159

fontaines, ces grandes pensées qui n' ont
jamais tari et qui sourdent encore sous la
terre pierreuse de Mycènes.
Aussi bien, on suit leur cours dans l' oeuvre
des grands poètes, de Dante, de Pascal, qui,
pour les adoucir, y mêlent l' idée de la grâce.
Nous sommes asservis aux transmissions du
passé ; nos morts nous donnent leurs ordres
auxquels il nous faut obéir ; nous ne sommes
pas libres de choisir. Ils ne sont pas nos morts,
ils sont notre activité vivante.
Ces sombres vérités demeurent les vues les
plus certaines de notre raison. L' humanité,
qui les avait déposées dans les grands mythes
primitifs, les a transbordées dans ses lois
scientifiques. On est bien dans le tombeau des
Atrides, qui nous resserre et ne nous donne
d' échappée qu' en profondeur, pour entendre
ces fontaines sourdre de toute éternité.

p161

*chapitre XIII. Le soir dans une bourgade
de Grèce :*
au fond du golfe d' Argos, la baie de Nauplie
abrite un espace de mer pareil aux lacs
italiens, mais où manque leur volupté...
des matelots travaillent lentement sur le
port, le soleil se couche en illuminant un
cirque de montagnes, la fièvre vibre dans les

airs. Sur une barque un débardeur chante et
rechante sa plainte turque. Elle m' enchaîne
et me laisse aller jusqu' au point où elle se
perd, pour, aussitôt, me ramener jusqu' au
point d' où elle se lève...
voici des êtres mous, pareils à ceux qui
boivent l' apéritif dans notre Languedoc, et
puis de vrais arabes poussant leurs bâtons
pointus dans les plaies de leurs ânes. Je ne

p162

m' occupe que des dalles où je pose mes cent
pas monotones.
Heures avant-courrières de notre usure et
qui déjà nous isolent de l' univers !
Au crépuscule, tous les soirs, notre âme
se fait neuve. Elle rejette les copeaux de sa
journée qui l' encombrent et désire recevoir
une émotion spirituelle. Alors, si rien ne nous
impose de plaisir ou de tourment, quelle
détresse, quel veuvage ! Un homme raisonnable
a soin de réclamer vite la lampe.
Hâtons-nous d' étouffer sous notre travail ce
soulèvement de vaine poésie.
Mais au fond du golfe d' Argos, sur quoi se
divertir de soi-même ?
La terre de Nauplie, pour moi, n' a pas
d' odeur. J' écoute ses propositions avec
insensibilité. Je ne gravirai pas sur le flanc du
rocher les huit cent cinquante-sept marches
qui mènent au fort Palamède. Nul paysage ne
saurait, ce soir, vaincre ma dure indifférence.
Je rentre à l' hôtel, et voici qu' en feuilletant
mes livres, je trouve sur le nom de Nauplie
une tache de sang pâli. Elle m' attire au parvis
de Saint-Spiridion...
dans l' une des rues basses qui encerclent
le Palamède, j' ai visité la sinistre église.
Sous son portail, le président Capo D' Istria
fut assassiné à six heures du matin, le 9 octobre
1831.

p163

Capo D' Istria avait été mis par l' Europe à
la tête du gouvernement de la Grèce. C' était
un habile homme de cour parmi de rudes

Klephtes. Son escrime ne valait pas contre leurs brutalités. Il voulut affaiblir les familles influentes et pousser dans l' ombre les chefs de la guerre d' indépendance, afin de concentrer dans ses mains le pouvoir ; il se heurta, il se brisa contre leur opposition et surtout contre celle des Mavromichalis, la plus puissante des familles féodales du Magne.
La tête de cette famille était Petro Mavromichalis, le bey du Magne qui, en 1821, avec Colocotroni, avait donné le signal de l' insurrection. Quarante-neuf membres de ses parents étaient morts en combattant pour l' indépendance. Aussi souffrait-il avec impatience l' autorité du nouveau président. Des siècles d' anarchie belliqueuse l' avaient mieux préparé pour être un héros que pour se soumettre à des institutions régulières :
" homme né d' hier, disait-il à un contradicteur, oses-tu bien te mesurer avec celui de qui l' origine est aussi ancienne que les sommets du Taygète ? " des révoltes ayant éclaté sur plusieurs points, Capo D' Istria osa l' emprisonner dans le fort Palamède. Mettre la main sur le vieillard des Mavromichalis ! C' était un coup d' état.
" notre vieillard " : on nomme ainsi en Grèce le chef de la famille, et lui-même

p164

appelle *ses enfants* tous les jeunes gens de sa clientèle. Ceux-ci s' émurent au point que Capo D' Istria dut en arrêter deux : le colonel Constantin et Georges ; le premier, frère, et l' autre, neveu du vieux Petro. D' ailleurs ils ne furent point enfermés, mais seulement astreints à la résidence de Nauplie, sous la surveillance de deux policiers.
Le dimanche, 9 octobre 1831, à six heures du matin, il faisait un très beau soleil. Le colonel Constantin et Georges Mavromichalis pénétrèrent avec leurs deux gardes dans l' église de Saint-Spiridion. Ils y arrivaient du port, par la même rue qu' allait prendre Capo D' Istria (elle est si étroite que j' ai touché ses deux murs en étendant les bras). La messe allait commencer ; on n' attendait que le chef de l' état.

Georges Mavromichalis embrassa l' image de la vierge sur l' autel et fit allumer un cierge par son garde.
Après quelques minutes, le vieux bedeau Goulo annonça que le président arrivait. Il fit dégager la porte. Le colonel Constantin sortit et se plaça dehors, du même côté que son neveu resté dans l' église. Le colonel appuyait sa tête contre le mur de l' église. Jean Caraïanis et André Georgi, leurs deux policiers, qu' il faut maintenant appeler leurs complices, étaient placés dans la rue. Tous quatre regardaient venir le président.

p165

Capo D' Istria était, à son ordinaire, vêtu d' un pantalon de toile blanche et d' une redingote bleue, de coupe militaire, avec un double rang de boutons en argent. Il était flanqué de son garde habituel, Démétrius Léonidas, auquel se joignait, comme de coutume, et par dévouement spontané, un brave manchot nommé Georges Cozinis.
En apercevant les Mavromichalis sous le portail, Capo D' Istria eut une hésitation. Les trouva-t-il étranges sous leurs longs manteaux ? Avait-il reçu des avertissements ?
On croit qu' une seconde il voulut entrer dans la maison de M. Rhodius, son secrétaire au département de la guerre. Mais ce diplomate avait de l' âme ; il s' achemina d' un pas égal vers sa destinée.
Comme tout le monde se découvrait, Constantin et Georges ôtèrent leurs bonnets rouges avec leur main gauche ; ils tenaient la droite sous leurs manteaux. Capo D' Istria répondit à leur salut avec une grande affabilité. Alors, comme il enlevait son chapeau pour entrer dans l' église, le jeune Georges le frappa de son poignard dans l' aine, en même temps que le colonel Constantin lui tirait, à bout portant, un coup de pistolet dans la nuque.
On entendit deux explosions, c' est que Jean Caraïanis, lui aussi, avait tiré, mais sa balle se ficha dans le portail.
Les deux gardes de Capo D' Istria s' élancent

p166

à son secours. Cozinis, le manchot, le reçoit
sur son unique bras, mais le voit mort, et le
jette roide à terre pour courir sus à Constantin.
Celui-ci enfile la ruelle escarpée, vis-à-vis
du portail de l' église. Au vol, le manchot
lui loge une balle dans l' épaule droite. Les
cris : " à l' assassin ! " gagnaient de toutes
parts. Constantin tout saignant ne s' arrête
pas de grimper. Il atteint le faîte de la montée
et va descendre l' autre versant, quand la
clameur fait bondir de son lit le vieux général
souliote Fotorama, qui saisit au mur sa
carabine toute chargée, court à sa fenêtre, voit
et tire.
Le colonel roule par terre. Le manchot se
jette dessus avec la meute des poursuivants.
Au milieu de cette curée arrive par hasard
un piquet de soldats. Constantin, dit-on, les
implora :
-ô mes frères chrétiens, ne me martyrisez
pas ; je ne suis pas le vrai coupable,
laissez-moi vivre pour avouer la vérité...
ils le traînèrent jusqu' au poste, mais d' une
telle manière qu' il mourut en arrivant.
Cependant Dimitri, le garde régulier de
Capo D' Istria, poursuivait le second assassin
et ses deux policiers, le long de la rue, à
droite, en sortant de l' église. Il leur tira dessus
par deux fois, sans que son pistolet prît feu.
Les fuyards se jetèrent dans la maison du
colonel Valiano. Au premier étage habitait

un bourgeois, Spiridion Kyparissi, né à
Ithaque. Il a déposé en justice : " j' entendis à
l' étage supérieur, au deuxième, une voix
effrayante. Le jeune Mavromichalis, son pistolet
à la main, menaçait tous les locataires
qui, en caleçons, voire en chemise, bondissaient
de leurs lits. Il criait : " Valiano, nous
" l' avons assassiné. -qui ? -ce f... président.
" vous devez tous sortir de la maison. " il courait
dans la chambre comme un forcené, et
tandis qu' un de ses gardes redescendait l' escalier
pour s' assurer de la porte, il calfeutrait
les fenêtres avec les coussins du divan, car
déjà, du dehors, on menaçait de tirer. "

au bout d' un quart d' heure, Georges
s' étant aperçu qu' une terrasse de la maison
dominait le jardin du ministre de France,
espéra d' y trouver un asile inviolable. Tous
trois sautèrent de la terrasse dans le jardin.
Le baron Rouen, accouru sur le bruit, les
rencontra dans son escalier. Georges Mavromichalis
prononçait une suite de mots entrecoupés :
" honneur... patrie. " M. Rouen,
devant le personnel de l' ambassade, lui demanda
d' abord de se désarmer. Georges ôta
son pistolet de sa ceinture, le baisa et dit :
-je le livre à l' honneur de la France.
Nauplie, d' un seul élan, se prononçait
contre les Mavromichalis. On avait fermé les
portes de la ville. Les troupes de la garnison
se mutinaient pour aller venger le sang du

président. Elles ne s' apaisèrent un peu
qu' après avoir obtenu la démission du général
Gérard, français, et, par là, suspect de
libéralisme. Un portugais lui fut substitué. Sur
les sommets des montagnes, les bergers sonnaient
de la corne ; ils donnaient l' alarme
aux bergers plus lointains, comme ils faisaient
jadis pour annoncer les turcs : " frères,
mettez en sûreté vos troupeaux. " au parvis
de Saint-Spiridion, la foule, avec des tampons
de coton, se pressait pour recueillir le
sang du martyr. Son corps, rapporté dans
le modeste palais présidentiel, avait été remis
aux pleureuses qui le lavaient en même
temps qu' elles lamentaient les chants funèbres,
ainsi qu' il est déjà raconté dans la
dix-huitième rapsodie de l' *Iliade :*
" ces chiens, disaient-elles, ces hommes
sans religion ni conscience sont parvenus à
le tuer. Désormais, qui nous protégera ? Où
trouverons-nous un autre président, si bon,
si doux, si patient, si amoureux du peuple ?
Jusqu' à ce moment nous dormions tous
tranquillement chez nous, parce qu' il y avait
maître Jean qui veillait. Malheureuse Grèce !
Tu vas être de nouveau la proie de nos notables. "
cette plainte est intéressante : elle marque
comment les notables avaient vu dans la
révolution un moyen de substituer leur

tyrannie à celle des turcs. On y vérifie en

p169

outre que dans tous les climats, les notables,
les féodaux, les chefs de clientèle tendent
naturellement à réclamer le parlementarisme,
tandis que les petites gens se ramassent
autour du pouvoir autoritaire.
M. Rouen qui avait de l' honneur-et qui
représentait la France libérale de
Louis-Philippe-n' avait pas voulu livrer le
libéral Georges Mavromichalis à cette foule
servante de l' autocratie qui, avec des cris de mort,
assiégeait l' ambassade. Quand un pouvoir
régulier se manifesta, qu' on vint réclamer le
réfugié au nom de la commission administrative
et que des forces militaires furent en
mesure de garantir l' ordre, les portes s' ouvrirent.
Le général Pélion donna le bras au
jeune homme, pour le couvrir, et les soldats
le conduisirent, sans violences, au Palamède.
Chemin faisant, il disait :
-je sais que je dois mourir : je recommande
à ma femme de trouver un beau mari
et de se remarier.
Ce à quoi elle ne manqua point.
Quelques jours plus tard on le condamna
selon les formes. Il fut mené sous un platane
isolé, au bord de la mer. Son père, des fenêtres
de son cachot, lui envoya sa bénédiction.
Il est moral d' ajouter que, l' année d' après,
à l' avènement du roi Othon, le vieux Petro
Mavromichalis et son fils Anastase reçurent
le titre de sénateurs, qu' un autre de ses fils,

p170

le général Démétrios, fut nommé ministre
de la guerre par le gouvernement qui renversa
Othon, que la famille demeure une des
premières de Grèce, et que la mémoire de
Capo D' Istria jouit du respect patriotique de
tous les partis. Un respect sans enthousiasme.
Pourquoi la complaisance des poètes
semble-t-elle manquer à Capo D' Istria ?
Sur le ciel de Missolonghi la flamme du
bûcher funèbre de Byron laisse d' éclatantes

lueurs. Je ne les préfère pas à cette tache qui
s' efface au parvis de Saint-Spiridion. Nous
ne rejetons pas l' héritage romantique, mais
il faut l' agrandir ; nous invitons les enthousiastes
d' un Byron à sentir de la poésie dans
certaines activités sans éclat... d' ailleurs la
destinée de scandale ou de gloire de leur
héros devient mieux intelligible si nous mettons
en regard la mission d' un Capo D' Istria.
Aristocrate, exclu par sa caste, et calomnié
par toute sa nation, Byron jette l' anathème
sur l' Angleterre. Privé de la haute vie
seigneuriale que ses instincts exigeaient, il veut
briser les cadres sociaux. Son orgueil forcené
s' insurge contre toute limite ; il refuse même
d' accepter les conditions de la vie et, par
exemple, le départ de sa jeunesse : c' est le
révolté. Byron fut, en Grèce, le chevalier
de la révolution, comme Capo D' Istria,

l' agent de la légitimité. Celui-ci, petit noble
sans patrie, mit au service du plus grand
pouvoir conservateur, c' est-à-dire la Russie,
ses facultés de faiseur d' ordre. Il accepta la
tâche de détruire les sociétés secrètes en
Grèce et de dompter un esprit d' anarchie qui
émouvait toute l' Europe. S' il périt, c' est que
la révolution, ayant triomphé à Paris (1830),
crut pouvoir établir en Grèce un régime
constitutionnel. Il fallait bien d' abord qu' elle se
débarrassât de Capo D' Istria.
à toutes les époques, pour se défaire d' un
homme politique qui gêne, on s' est adressé à
des passions privées, auxquelles on fournit
des moyens matériels et des idées généreuses.
Dans l' espèce, il était naturel qu' on
pensât aux Mavromichalis. Ils furent enthousiasmés
par l' idée de venger leur honneur, et
par le désir de restaurer le pouvoir de leur
famille.
Qu' avais-je donc hier au soir sur le port
de Nauplie, à suivre cette chanson qui se
noyait dans le crépuscule ? Une chanson
orientale empoisonne une âme passante.
Mais la vision nette de quelques faits cruels
nous redresse et nous tonifie. L' homme n' est
pas fait pour qu' il rêve, mais pour qu' il morde

et qu' il déchire.

p173

chapitre XIV. Les approches de Sparte :
dans les pauvres rues de Tripoli, je cherchai
vainement un vestige du récent passé
turc. Rien ni personne ne me renseigna sur
le pacha de la morée, tel qu' il survit dans les
chants populaires, assis dans ses jardins, avec
sa garde d' albanais, ses esclaves noirs tenant
de beaux chevaux, ses janissaires de tragédie,
son sérail plein de secrets, ses confiseurs, ses
pages, ses bouffons, ses musiciens, ses montreurs
de marionnettes obscènes, son chapelain
et son bourreau.
En revanche, chacun voulut que je visitasse,
à deux heures de Tripoli, le champ de
bataille de Mantinée.
Je cédai, car en voyage il faut battre tous
les buissons de peur de manquer son plaisir.
Mais Pélopidas non plus qu' épaminondas ne
me firent compagnie ; je pensais à Chateaubriand
qui passa ici le 14 avril 1806. Le lendemain,
il se rendit chez le drogman du
pacha. On lui répondit que son excellence

p174

venait d' entrer chez ses femmes. Byron aussi
traversa Tripoli. Son génie doit beaucoup à
son premier voyage de Grèce, comme sa
gloire à son second. Cette Grèce, où nous
venons prendre des leçons de classicisme, a
fourni plus qu' aucun lieu des couleurs au
romantisme. Même aujourd' hui qu' en apparence
elle s' est expurgée, elle garde un fond
de fièvre mal assoupie. Et voici un thème
bizarre qu' en revenant sur Tripoli, elle me
suggérait de broder.
Quand les grecs de Colocotroni prirent la
ville d' assaut, en 1821, ils massacrèrent toute
la population turque, hors les femmes du
vieux Kourchid-pacha, gouverneur de la
morée. Les jeunes vainqueurs s' amusèrent
avec ces personnes d' un charme sauvage, qui
en eurent elles-mêmes du plaisir. Mais leur
rachat ayant été conclu par traité, elles furent

rendues à Kourchid. Il les fit coudre dans des
sacs et jeter à la mer. Si l' on savait donner
des âmes variées et vraisemblables aux personnages
de ce drame brutal et même aux
brutes qui cousirent les sacs, on aurait une
belle occasion de produire toute la gamme qui
va de la volupté à la cruauté.
Ce ne sont pas les ombres de ces belles
hurleuses qui, en mai 1900, visitèrent mon
sommeil. Vers les cinq heures du matin, je
me levai d' entre les punaises.
Soixante kilomètres d' une route excellente

p175

séparent Tripoli de Sparte. Je fis un détour
de deux lieues pour visiter la cathédrale de
Palaeo Episcopi, seul reste de la ville de
Nicli, dont Geoffroy De Villehardouin, au
treizième siècle, fit une baronnie, et qui repose
sur l' emplacement de l' antique Tégée.
Dans un paysage herbeux, à travers une
grande plaine cerclée de montagnes puissantes
et semée de moulins à vent ou de
petites villes peu distinctes sur des vallonnements,
j' atteignis mon église. Je reconnus
dans ses murs plusieurs fragments de
bas-reliefs et de colonnes de marbre, puis un
pappas m' introduisit dans le dôme central,
flanqué de quatre petits dômes. De là, je
poussai jusqu' à la bourgade voisine qui se
nomme Piali.
On y conserve un bas-relief de marbre, un
lion de grandeur naturelle, que les manuels
affirment l' un des plus remarquables morceaux
de la sculpture grecque. Nous ne pûmes
pas d' abord obtenir la clé. Celui qui la garde
était absent. Il fallut nous asseoir patiemment
sur les pierres turques qui protègent
le puits. Hercule aussi s' est attardé au puits
de Piali, mais il y violait Augé, prêtresse
d' Athéna. C' est une bonne manière de tuer
le temps. Le choeur grec s' était formé autour
de nous et je compris dans cette journée
combien ce personnage du théâtre ancien est
pris dans la vérité locale. Ces raseurs, au

p176

nombre d' une vingtaine, m' entouraient ; un
seul parlait et tous l' approuvaient de la tête.
Le choeur disait :
" ô étranger, ne t' impatiente pas. Tu veux
voir le lion qui est admirable. Il est vraiment
derrière cette porte fermée, et cette fermeture
même te prouve combien ce lion est un
objet précieux. "
une vieille m' apporta une fleur ; cette
attention et la fleur furent célébrées en termes
hyperboliques par le choeur.
" voilà comme nous sommes, nous, les
antiques descendants de ces tégéates que tu
es venu admirer de fort loin, car tu n' es pas
une bête et tu sais notre supériorité : aussi tu
t' empresses de donner une piécette à cette
excellente vieille et tu trouveras encore
l' occasion de nous en donner. Ce qui te prouve
que tu as tort de t' impatienter si la clef tarde
à venir. "
des enfants assez gentils passèrent avec
des ardoises, où, sans doute, on les dressait
à écrire les hauts faits des tégéates. Le choeur
nous les montrait avec orgueil. Je n' ai jamais
vu qu' un bébé de quatre ans, et qu' on gâte,
pour s' émerveiller de soi-même aussi naïvement
et, je dois le dire, aussi sincèrement que
fait cette nation. Parmi ces gens qui nous
entouraient, il y a de gros turcs aisément
reconnaissables, mais, s' appeler des grecs,
cela transforme un peu le sang. Enfin, après

p177

plus de temps qu' il n' en fallut, je ne dis pas à
Hercule, mais à sa prêtresse violée pour
engendrer leur fils Télèphe, on m' ouvrit une
sorte d' écurie obscure au fond de laquelle
gisait le chef-d' oeuvre.
Le choeur entré avec moi me boucha complètement
la lumière...
une fois de plus, j' avais fait tout un voyage
pour abandonner, sur un dernier obstacle,
ma curiosité. Et détourné par mon impatience
de ce lion, que je voudrais aujourd' hui
revoir, je n' attendais plus rien, sous la
chaleur grandissante, que de Sparte ; je la
réclamais, à peu près de la même manière qu' un

dîneur sans appétit, au restaurant, réclame
" la suite " .
Au sortir de la Tégéatide, vaste plaine de
belle culture où nous avions longuement
couru, la route gravit la montagne qui devient
rapidement pierreuse. Nous dominions le
marais de la Taka, d' une couleur chocolat. à
distance, la Grèce, c' est immuablement des
lignes pures sous un ciel bleu. Souvenir, sans
doute, des beaux jours de l' Attique. Mais,
pour gagner Sparte, je trouvai d' abord les
hauts plateaux de l' Auvergne : même vent
frais, même saleté de l' habitant, mêmes
forces et grandeur monotone dans les ballons.
Toutefois les vaches d' Auvergne, si
elles s' avisaient de pâturer sur ces hauteurs,
s' y ensanglanteraient le mufle.

p178

Notre voiture était un landau confortable
et le cocher vêtu à l' européenne ; mais il se
mit à chanter pour lui-même une sorte de
plainte gémissante et monotone qui, malgré
l' air vif, me tournait le coeur. C' était une
chanson si accablée et si gisante qu' on craignait
que les mouches ne s' y missent.
Il paraît que les gens compétents distinguent
dans cette musique orientale des variantes.
Pour notre oreille inhabile, c' est toujours
la même note, une note de plain-chant
et un développement soudain interrompu.
Elle soulève toute mon âme et puis la laisse
retomber. Ce n' est rien qu' un coup d' archet,
mais qui déclanche en moi une masse de
sensations. C' est l' analogue d' une ritournelle
qui, dans un bal, met en branle tous les
désirs, tous les caprices d' une jeunesse enivrée.
Cette chanson du cocher de Tripolitza fait
voir que la vie n' a pas de but et que la société
repose sur des opinions absolument frivoles.
" et moi aussi, nous dit ce pauvre
homme, j' aimerais d' avoir une belle femme
qui me caresserait avec plaisir ; j' aimerais
d' être considéré, d' avoir de l' argent. Mais les
femmes rendent bien malheureux ; il faut se
donner du mal pour faire sa fortune et du
mal encore pour la garder. En outre, quel
puissant est sûr du lendemain ? " cette chanson

fatiguée, ce sont des désirs étouffés en

p179

leurs germes. " tout est vanité, répète
indéfiniment le chanteur ; les choses qui me
semblent les plus belles ne valent pourtant
pas que je me désole, si je meurs sans les avoir
possédées. " cet humble qui n' a pas fait
l' expérience de toutes les occupations humaines
ne saurait avoir inventé cette philosophie,
mais il l' a respirée dans un souffle qui vient
d' Orient, et désormais pour lui elle fait le
charme de la vie. Il ne se lasse pas de son
refrain. à peine a-t-il exposé sa conception
dédaigneuse du monde qu' il a envie de
l' exposer de nouveau. C' est sa volupté. Il
passe et repasse son archet sur ses nerfs.
Il irrite avec délice sa tristesse. Il se caresse
comme un matou avec son ronron.
J' excuse, j' admire ce voiturier de se laisser
aller à la dérive de son rythme monotone.
Comme le soleil dans son parcours, sa pensée
ayant aperçu la plus juste évolution qu' elle
pût faire, l' exécute sans arrêt. Il est
fastidieux, mais persuasif. De kilomètre en
kilomètre, sa philosophie me pénètre l' âme.
Aussi bien de quel droit pourrais-je le
critiquer ? Si je cours dans ces montagnes du
Péloponèse, c' est pour y ressentir des humeurs
nouvelles et les traduire en phrases longues,
brèves, lourdes, ailées, pareilles à des barques
mouvementées sur mon coeur. Quand je suis
si personnel que je ne parviens pas à fixer
mon attention sur le terrain de Mantinée,

p180

sur les vestiges de Tégée, ni sur le lion de
Piali, convient-il que je blâme un pauvre
cocher qui ne s' occupe, comme moi, qu' à
produire son âme ?
Nous suivons un torrent pétré à travers
des plateaux stériles. Il semble que la même
cause ait désolé cette vaste pierraille et le
coeur de mon cocher. çà et là, un paysan,
qu' on dirait un kabyle, mène une charrue,
dont le fer débile gratte mal la surface du

sol. Parfois on croise une fuite en égypte.
Une heure plus loin, des bergers aux visages
noirs nous regardent du haut des rochers.
Appuyés sur de longs bâtons et le fusil à
l' épaule, ils ont des poses de style. Leurs
chiens-loups aboyaient furieusement. Quelques
bandes de terre rouge héroïsent le paysage,
mais il a, en général, la couleur du dos
des rares ânes qui, les oreilles droites, y
promènent leur sympathique humilité.
Un pauvre khani nous fournit du lait de
chèvre et un café buvable. A-t-il beaucoup
changé depuis le passage de Chateaubriand ?
" j' avais mangé l' ours et le chien sacré avec
les sauvages ; je partageai depuis le repas des
bédouins, mais je n' ai jamais rien rencontré
de comparable à ce premier khani de Laconie. "
j' y laisse reposer notre triste cocher
mélomane et, d' un pied léger, je le précède.
Il est midi ; l' heure ajoute à l' aridité. Seules
quelques rares chèvres, dispersées, bravent

le soleil qui brutalement vient de succéder
au froid. Ces bêtes font toute la vie de ces
étroits défilés. Pour la première fois, le mince
sujet classique du pâtre qui se désespère
d' une brebis égarée m' apparaît avec un sens
vivant...
mon voiturier m' avait rejoint. Par mille
lacets, nous gravissons une montagne toute
en verdure. Quand nous fûmes exactement
au point de partage et que nous franchîmes
le col, nous rencontrâmes une tempête qui
courait sur nous de la Laconie et qui faillit
nous dépouiller ; puis, dans la même minute,
à travers les poussières que ce vent furieux
soulevait, là-bas, par-dessus les abîmes où
gît la plaine de Sparte, nous découvrîmes des
crêtes puissantes et nombreuses qui pointaient
dans le ciel. Je n' eus pas à demander
leur nom : le Taygète !
Sa chaîne se disposait avec ordre et puissance.
Un nuage faisait marcher de grandes
ombres sur les montagnes plus basses interposées
entre nous et cette suite d' arêtes tragiques...
l' ouragan qui nous secouait sur ce plateau
pelé s' harmonisait avec mon premier saisissement.

Un tel grandiose, dont la musique
de Beethoven m' a seule donné l' avant-goût,
bouscula mon âme d' une si forte manière que
je m' entendis m' écrier : " Hélène, je le jure,
n' est pas une poupée ! En elle, la volupté

p182

triste se confond avec les fureurs qui affrontent
la mort. L' homme veut tuer et se perpétuer,
et les pics sévères que voici présidèrent
aux efforts les plus réussis de ces
deux sauvages instincts pour s' élever à
l' héroïsme ! "
mais déjà de nouveaux renflements des
sommets où nous courions me cachaient le
Taygète.
Il avait suscité toutes mes forces intérieures.
La morose cantilène de mon voiturier
ne me semblait plus qu' un soupir de la
ville des pachas et la basse mélancolie d' un
esclave. Le génie de Lacédémone, dans un
grand coup de vent, venait de m' assainir
l' âme et de balayer ce chant de malaria.
Bientôt je vis sans obstacle le Taygète, de
ses cimes jusqu' à sa base. Pour ajouter à
mon plaisir par le contraste, en même temps
que je reconnaissais le Taygète comme le
héros du paysage, je promenais mes regards
dans le ciel plein de nuages et de soleil et
dans la riche vallée surabondante de verdures
étalée immédiatement sous mes pieds.
Je découvris l' Eurotas, dont les eaux
brillaient ; les blanches maisons de la nouvelle
Sparte éclataient dans les vergers de la
plaine ; des villages aux toits rouges, pareils
à des bosquets sacrés, s' abritaient sur les
flancs généreux du Taygète. Et, perchée sur
un monticule, tout au fond du décor, je finis

p183

par distinguer la noble ville de Mistra, que
je cherchais expressément.
C' est une ivresse de mettre en place, sur
des lieux qu' on aborde pour la première fois,
des noms de poésie. Je me répète à l' infini
ces syllabes : Mistra, Lacédémone, Eurotas,

Taygète, tandis que d' interminables lacets
nous conduisent au fond de la vallée, parmi
des arbustes verts, le plus souvent des
lauriers-roses. Un mois plus tard, j' eusse atteint
l' Eurotas à travers leurs branches fleuries.
Dans cette dernière heure, la plaine prend
un aspect d' incomparable fertilité. Je m' engage
entre les huttes qui recouvrent, dit-on,
la Sparte des héros. Partout des arbres à
fruits et de petites rivières. J' aperçois deux
gerbes bruissantes qui tombent de la montagne.
Que ne peut la lumière de Grèce !
Elle charge de beauté une colonne de poussière
soulevée au loin par le vent.
Sparte, le soir où j' y parvins, embaumait
le lilas en fleur. Parmi les blanches maisons
de ce grand village neuf, je crus, au premier
regard, retrouver l' Andalousie. Grenade par
exemple, d' où l' on voit, tout en brûlant, les
neiges du Cerro de Mulhacen. Mais à l' ouest
de Sparte, le fleuve Eurotas, en s' écoulant
parmi ses désolations, fait avec le mont
Taygète un accord sublime. Le Taygète
vigoureux, calme, sain, classique (bien qu' il
porte dans ses forêts toutes les lyres du

p184

romantisme), nous propose les cimes d' où
l' on juge la vie fuyante. Cette plaine éternelle
exprime des états plus hauts que l' humanité.
Je puis dire d' un seul mot, le plus
beau de l' Occident, ce que j' ai d' abord perçu
dans ce fameux paysage : de la magnanimité.

p185

chapitre XV. Une soirée sur l' Eurotas :
j' avais une lettre pour un juge du tribunal
de Sparte. Je le priai de me conduire au
Platanistas. Il fut perplexe et désira en conférer
avec un pharmacien de la grande place. Nous
tînmes conseil dans la boutique. Je leur lus
ce que dit Joanne.
-en longeant l' Eurotas, si nous laissons
à gauche des terrains marécageux et, à droite,
le village de Psychiko, nous franchirons un
canal qui forme, avec l' Eurotas et la Magoulitza,

une sorte d' île triangulaire : c' est, messieurs,
votre antique Platanistas.
Cependant que je les instruisais, mon hôte,
debout sur une chaise, cherchait parmi ses
bocaux une crème vanillée rose :

p186

-la plus nouvelle liqueur de Paris,
disait-il en remplissant trois verres.
Je le priai de me remettre quelques cachets
de quinine, dont il m' avoua que toute
la population se nourrissait.
Ces deux aimables spartiates se préparaient
à visiter l' exposition de Paris. Tout
en me conduisant au Platanistas, mon Joanne
à la main, le magistrat me disait sa joie
patriotique de voir bientôt la Vénus de Milo.
Sous l' action de la crème vanillée, je crus
pouvoir lui dire que nous avions aussi nos
Vénus nationales, qui n' étaient pas manchotes
et qu' il rencontrerait aux folies-bergère.
Nous devînmes trois amis. Par-dessus
trente canaux d' irrigation, à travers des
demi-marécages, au milieu d' arbousiers et de
plantes grasses, qu' ils appellent sphuro, nous
descendîmes dans l' immense lit de gravier
où le faible Eurotas dessine ses méandres.
Moitié s' excusant, moitié s' enorgueillissant,
mes compagnons me répétaient avec le dur
accent grec :
-la voilà, cette fameuse Sparte.
Puis ils vantaient les restaurants de Paris.
Je leur fis voir sur l' autre rive de hauts
escarpements de sable rouge.
-c' est là, messieurs, que se trouvait le
tombeau de votre Ménélas.
Je cassai parmi les roseaux quelques
branches de laurier-rose, mais je ne vis nager

p187

aucun cygne sur l' Eurotas. Depuis des siècles,
l' événement a justifié le présage de mort que
leur voix rauque avait chanté. Sur la prairie
où jadis les vierges de Sparte frottées d' huile
luttaient nues avec les garçons, une pauvre
petite fille molestait un cochon rétif. C' est

ici que les compagnes d' Hélène lui tressèrent
une couronne de lis bleus quand elle fut
prête à passer dans le lit de Ménélas.
Je fis quelques cents pas sur la route de
Gythéion. Les malheurs, les désespoirs,
toutes les fatalités endormies sur ces vastes
champs de mûriers et de maïs assaillent le
passant qui leur est un terrain favorable.
J' accompagnais le beau Pâris quand il emporte
son amante vers l' île de Cranaos, où
leur premier lit est dressé par le plaisir
éphémère. C' est par une telle soirée, qui succédait
à la plus lourde chaleur, qu' Hélène, pour son
infortune et sa gloire, consentit à son instinct.
Sur ce chemin de la mer, où déjà me
rejoignaient les grandes ombres du Taygète,
je voyais fuir le dernier roi de Sparte,
Cléomène... Cléomène descend au galop les
hauteurs de Sellasie où la phalange macédonienne
vient d' enfoncer la suprême armée spartiate ;
il s' appuie quelques minutes contre la colonne
d' un temple, puis, sans vouloir
manger ni boire, prend la route de Gythéion
et de la mer, comme avaient fait
Hélène et Pâris. Ces deux amants furtifs et

ce vaincu ouvrent et closent les fastes de
Lacédémone.
Nous revînmes dans un café de Sparte, et
mon juge interrogea ses compagnons de manille
pour savoir où se trouvait la tombe de
Léonidas. Bien que ce fût l' heure du brouet,
ils me conduisirent en troupe derrière une
haie, dans une sorte de jardin, et me dirent :
-c' est là.
On ne trouve rien d' authentique sur les
monticules onduleux de Sparte. Qu' est devenue
la stèle, près du tombeau de Léonidas,
où les enfants épelaient les noms des trois
cents morts aux Thermopyles ? Et cette
Vénus de cèdre, assise, la tête voilée et les
pieds enchaînés, symbole des vertus domestiques ?
Et la Diane dérobée en Tauride par
Iphigénie, devant laquelle on fouettait les
éphèbes ? ... mais peut-être les pierres de
mémoire élargissent-elles en tombant le culte
qu' elles commémoraient. La plaine tout entière

devient un monument aux héros. Ce
soir, l' horizon, l' histoire et ma chétive pensée
font un accord inoubliable. Le soleil a disparu
derrière le Taygète, les splendeurs sensibles
s' éteignent et cèdent à la fièvre, que
je m' enivre encore de la vallée de Sparte.
C' est possible qu' en tous lieux la nature
révèle un dieu, mais je ne puis entendre son
hymne que sur la tombe des grands hommes.

p189

chapitre XVI. Les matinées classiques de Sparte :

mes yeux et mon coeur sont neufs ce matin.
C' est que je respire l' air qui caressa la
beauté d' Hélène.
Ce matin, je me promène avec mon compatriote,
l' harmonieux Claude Gelée. Il
m' enseigne l' amour des époques primitives
et me fait reconnaître, au nord, sur les
horizons d' Arcadie, le séjour des personnages
fabuleux.
Par une telle matinée, sur l' Eurotas, navigua
le cygne fou d' amour qu' au Bargello
florentin, Michel-Ange conduit jusqu' au coeur
de Léda. Délégué des rives de Sparte, l' oiseau
assaille la reine pour que, de leur transport,
une vierge naisse, qui passe en éclat le ciel
et la nation de Laconie.
Ces platanes qui frissonnent sont les
petits-neveux du platane touffu où les amies
d' Hélène suspendirent, le soir du mariage,
un chapeau de fleurs odorantes. Douze
vierges de haute taille, les premières de la

p190

ville, et la chevelure mêlée d' hyacinthes
violettes, formaient un choeur devant la chambre
nouvellement peinte où le blond Ménélas
venait de s' enfermer avec sa jeune compagne.
Et toutes chantaient en marquant la mesure
de leurs pieds entrelacés, et la maison
retentissait de l' hymne hyménéen : " ô jeune
époux, t' endors-tu si tôt ? As-tu quelque
lourdeur aux genoux ? As-tu donc assez bu pour
désirer ton lit ? Si tu avais sommeil, il fallait

laisser la jeune fille jouer avec ses compagnes
jusqu' au matin, près de sa mère. " ces beaux
chants, ces harmonies du corps et de l' âme,
et qu' on me passe le mot, ces belles " santés "
que portent les filles de Sparte aux jeunes
époux qui vont respirer la tendresse et le
désir sur le sein l' un de l' autre, ne sont pas
en désaccord avec les trois sermons lyriques
pour jeunes militaires que nous possédons de
Tyrtée : " ... de ceux qui osent soutenir d' un
courage unanime le choc de l' ennemi, peu
meurent et ils sauvent leur peuple ; mais les
lâches perdent toute leur force, et nul ne
peut dire combien les lâches sont accablés
de maux. C' est une chose misérable qu' un
cadavre gisant dans la poussière et que la
pointe d' une lance a percé dans le dos. Mais
il est beau, celui qui marche d' un pied ferme,
mordant sa lèvre de ses dents, couvrant de
l' orbe de son large bouclier ses cuisses, sa
poitrine et ses épaules, brandissant de sa

main droite la lance solide, et agitant sa
crinière terrible sur sa tête. "
on croit mourir de délices si l' on réveille
dans les saules de l' Eurotas ces cantiques
d' une franchise adolescente, ces poésies toutes
directes. Rien n' est interposé entre nous et
de telles images. Deux bras nus nous saisissent
l' âme.
Le vieux poète-professeur Aleman, au soir
d' une longue vie passée à apprendre le chant
aux filles de Lacédémone, enviait les
martins-pêcheurs que les jeunes femelles transportent
quand ils ne peuvent plus voler. Si nous nous
élevons jusqu' à comprendre les héros primitifs,
c' est que les beautés naturelles de Sparte
nous prennent sur leurs ailes.
De colline en colline, comme de strophe en
strophe, chante le poème d' un noble sang
disparu. La pensée dorienne se soulève des
vallons où elle dormait pour nous tendre la
lance et la lyre. L' étincellement de toute la
plaine rajeunit mes images de collège ; Léonidas,
ce matin, n' est pas de l' école de David.
Il a perdu son allure emphatique, et l' on
doute s' il se proposa l' idéal austère, éloquent,

que nous crûmes lui voir d' après les commentateurs
de Plutarque. On comprend ce
qu' étaient ici les héros. Castor et Pollux,
modèles de la jeunesse spartiate, me deviennent
intelligibles.
Ces deux brutaux passèrent leur enfance

p192

dans les sombres bois de pins suspendus
aujourd' hui encore aux escarpements du
Taygète. Rien ne dénonce mieux leur moralité
que l' agression qu' ils commirent, avec
l' assentiment général, sur les fiancées d' Idas
et de Lyncée. En vain le jeune Lyncée leur
faisait-il les remontrances les plus aimables :
" Leucippe nous a depuis longtemps fiancés
à ses filles que voilà, et nos serments sont
prononcés ; mais vous, au mépris de cette
alliance jurée, vous avez, avec des boeufs et
des mulets dérobés à d' autres, changé la
volonté de cet homme ; vos présents nous
ont volé nos fiancées. Certes, Sparte est
grande. Là, mille jeunes filles intelligentes
et belles sont élevées par leurs parents, et
il vous serait facile d' épouser celle que vous
choisiriez, car les pères recherchent de nobles
fiancés, et vous êtes illustres entre les héros,
illustres par votre père et non moins par
votre mère. Amis ! Laissez donc nos mariages
s' accomplir et nous vous aiderons à en faire
d' autres vous-mêmes. Cependant, si vous
voulez combattre et laver les lances dans le
sang, que le robuste Pollux et Idas
s' abstiennent de la lutte, et que nous combattions
seuls, Castor et moi, car nous sommes les
plus jeunes. Ne laissons pas à nos parents
une douleur sans remède. C' est assez d' un
seul cadavre par maison. Les survivants
réjouiront leurs amis ; ils seront fiancés au lieu

p193

d' être morts et ils épouseront ces jeunes
filles. " ainsi parle l' aimable Lyncée. Mais
Castor le tue en lui enfonçant sa large épée
dans le côté jusqu' au nombril et Idas périt
également.

Le nom de héros nous trompe. Sous cette
appellation, l' élite française honore un esprit
de sacrifice et de courtoisie, mais Castor et
Pollux, que Sparte propose comme modèles
à ses fils, se tiennent seuls à l' écart de leurs
compagnons dans les retraites du Taygète.
Ce sont deux terroristes.
Les professeurs veulent que la nature satisfasse
les besoins idylliques de leurs honnêtes
esprits rétrécis. Quelle dérision, leur Sparte
de collège ! Mais tout de même, cette fable
a suscité de magnifiques agitations. Au mois
d' août 1806, Chateaubriand cria de toute sa
force sur la rive de l' Eurotas : " Léonidas ! "
explosion naïve de l' enthousiasme des
celtes. à l' heure où la France s' ébranle pour
la sublime campagne d' Iéna, ce breton vient
tromper son inaction en admirant de la gloire.
C' est ainsi que je m' attardais sur les traces
de mes souvenirs classiques parmi les collines
matinales de Sparte. On y trouve des beautés
que l' on peut aimer sans souffrir. Le coeur
qu' elles emplissent demeure raisonnable.
Elles nous laissent notre orgueilleuse
indépendance. Ces harmonies de la nature, de

l' histoire et de la poésie sont épurées de tous
éléments de désespoir. Auprès de ces froides
compagnes étincelantes, un passant veut reprendre
haleine et se guérir des trop vivantes beautés.
Parfois je poussais jusqu' aux petits bourgs
blottis avec leurs vergers et leurs ronces sur
les premiers étages du vigoureux Taygète.
Parori, Tripy, je ne ferais entendre votre
éclat, voilé sous les plus admirables jardins,
que si je pouvais transporter ici vos parfums,
le bruissement de vos fontaines, le contraste
que vous faites avec toute l' aride Grèce, la
fièvre que vous rafraîchissez et l' esprit occupé
de sublime que chaque voyageur nécessairement
vous apporte.
Au hasard de mes promenades, j' ai bien
des fois respiré l' odeur de mystère qu' exhalent
certains manoirs de nos plus vieilles campagnes
de France. Sous les châtaigniers d' Auvergne,
je me rappelle des fenêtres closes :
derrière la grille rouillée croissaient les

chardons et les folles avoines, et, dans le jardin,
des touffes de scolopendres embaumaient la
margelle du puits. à Neuilly même, chaque
jour, je me promène entre les murs prudents
et silencieux de Saint-James. Cet énigmatique
quartier, sur la pente de la Seine, si
mort et si secret, s' associe dans ma mémoire
aux jardins de Parori. Mais les maisons de
Laconie, sous les citronniers, les parfums, le

p195

soleil et la misère, derrière de hautes murailles
délitées, abritent des rêves où nous ne sommes
point engagés. Si j' assiste au mariage d' une
dame du sérail, mon coeur risque moins de
souffrir que si je mène une amie de mon
enfance dans la demeure d' un jeune époux.
Jardins de Parori, de Tripy, beautés
éblouissantes, encloses de misères, secrets que j' ai
durant quelques jours côtoyés, notre tristesse
de ne pouvoir pas pénétrer et emporter votre
bonheur s' atténue du pressentiment que c' est
un bonheur dont nous ne saurions guère jouir.
Vers midi, je me reposais sur les margelles
de la fontaine de Parori. Au bord de cet
heureux bassin qu' ombragent des arbres à fruits,
les femmes de Sparte se rassemblaient jadis,
quand leurs maris mouraient pour Hélène
devant Troie. Sur les mêmes pierres s' assirent
leurs petites-filles, esclaves des turcs, le
visage ombragé d' un demi-voile de mousseline
transparente. Leurs sensations pacifiées,
éventées, s' ajoutent à ce beau lieu pastoral.

p197

chapitre XVII. Le rocher des apothètes :
je ne me lassais point d' errer, à l' ouest
de la ville, dans les campagnes comprises
entre l' Eurotas et la chaîne du Taygète. Des
bosquets d' oliviers, de sycomores et de platanes,
des mûriers enlacés de vignes laissent
pousser dans leur ombre claire de l' orge, des
maïs, tous les légumes et toutes les fleurs.
à chaque pas murmurent et fraîchissent de
petites rigoles, par où la neige, qui blanchit
les cimes du Taygète et qui ruisselle

impatiente sur tous ses flancs, vient tremper cette
terre brûlante. Mais ce paradis est un cimetière.
Les cyprès y commémorent le plus
illustre des deuils.
Sur cette scène étroite, une race extraordinaire
a donné sa représentation. Ces vallons,
ces torrents et ces ruines, qui sous des flots
de jeune lumière offrent les marques de l' ancienne
domination, émeuvent, comme des
grecques captives dans le sérail des pachas.
Ils disposent une jeune âme à recueillir ces

p198

traditions doriennes, graves et vigoureuses,
que le nouveau royaume doit s' approprier,
s' il veut, comme c' est nécessaire, se purger de
ses turqueries.
Si j' étais un riche grec, je ne fonderais
pas d' hôpital, ni de collège dans Athènes ; je
doterais la malheureuse Sparte. Je dessinerais
sur ces collines des pèlerinages civiques.
J' y enverrais les jeunes albanais venus en
Grèce pour être grecs, et je voudrais qu' ils
fissent leur plus longue méditation au seuil
de la brèche éclatante de Parori.
On y visite, dans les premiers escarpements
du Taygète, le haut rocher des apothètes,
d' où Sparte précipitait tout enfant
incapable de faire un guerrier vigoureux.
C' est excellent de décourager les fausses
vocations.
Sparte a prétendu diriger la reproduction
de ses citoyens. Les jeunes reproducteurs
étaient formés par des danses et des luttes ;
puis on retardait et comprimait de plusieurs
manières leurs rêves voluptueux. Les vierges
s' exposaient sans voiles ; il fallait que le
garçon enlevât par force la fille qu' il voulait
épouser : au soir du mariage, la femme était
vêtue de l' habit d' un homme, et chaque fois,
ensuite, elle devait être saisie à la dérobée,
par une violence furtive, tant le législateur
redoutait la mollesse et la satiété. Sitôt
enceinte, on entourait la jeune épouse des

p199

images d' Hyacinthe, de Narcisse, de Castor et de Pollux pour qu' elle formât son fils sur leur perfection. S' il naissait difforme, on le supprimait.
Il y a là des articles obscurs, mais, dans leur ensemble, ces grandes vues rationnelles m' enchantent. Voici l' un des points du globe où l' on essaya de construire une humanité supérieure. Il est trop certain que la vie n' a pas de but et que l' homme pourtant a besoin de poursuivre un rêve. Lycurgue proposa aux gens de cette vallée la formation d' une race chef. Un spartiate ne poursuit pas la suprématie de son individu éphémère, mais la création et le maintien d' un sang noble.
Je sais tout ce qu' on a dit sur la dureté orgueilleuse de Sparte. Ces critiques sentent l' esprit subalterne. Mon compatriote, le maréchal De Bassompierre, recevant des mousquetaires, un jour qu' il était en train de lire les coutumes de Lacédémone, leur dit : " en vérité, messieurs, je jurerais que tous les lacédémoniens étaient autant de chartreux et de mousquetaires. " quant à moi, j' admire dans Sparte un prodigieux haras. Ces gens-là eurent pour âme de vouloir que leur élevage primât.

p201

chapitre XVIII. Les motifs de mon enthousiasme :
quand du khani de Vourlia, par-dessus la vallée de l' Eurotas, j' embrassai d' un premier regard les déchirements et les élancements des masses du Taygète, il me fut impossible de rien analyser. Sans pouvoir dire mes raisons, je subis, dès l' abord, un dégoût des plus sensuelles turqueries ! Qu' on ne me parle plus, disais-je, des meilleures pâtes parfumées, ni des voiles brodés de l' Asie, ni des cantilènes qu' échangent la rose et le rossignol ! ... chez tout passant, le Taygète suscite ce mouvement qu' eut le jeune Achille quand il vivait au milieu des filles de Scyros, et que soudain il aperçut la lance et le bouclier... mais après que j' ai parcouru le domaine d' Hélène et de Lycurgue, je veux fournir une base réelle à mon enthousiasme.

La vallée de Lacédémone, où l' Eurotas
coule, chétif, dans un vaste lit de cailloux,
est fermée au levant par le Ménélaion et au
couchant par le Taygète ; elle a quelques

p202

kilomètres de large ; elle s' infléchit en courbes
passionnées, et des vallons luxuriants séparent
des monticules arides. Cette sinuosité,
ces appels et ces fuites pleines de rêve s' accordent
aux terrasses pathétiques du rougeâtre
Ménélaion, mais tout ce romanesque
cède à la vaste souveraineté du Taygète.
Le Taygète repose sur des assises puissantes
qui présentent de sombres plis ; à sa
base, il est tourmenté de gorges profondes,
pleines d' un bleu noir et de forêts, et tout
armé d' arêtes et de vastes contreforts. Ces
puissantes avances envahissent, chargent la
plaine, et l' on y voit mourir en héros d' antiques
villages guerriers. Sur cette première
construction, de formidables escarpements
s' élèvent. Là-dessus, comme un troisième
étage, se développe la région sauvage des
glaciers et des avalanches. Et plus haut encore,
la série des pics se dispose, d' un effet
admirable par leur variété.
Au milieu de cette ascension colossale de
croupes, de sombres bois, de gouffres, de
faîtes irisés et de glaces, le Taygète fait
éclater de soudaines déchirures, de splendides
accents imprévus.
Que de force et de grandeur dans les mouvements
du Taygète, quand il s' appuie largement
sur la plaine conseillère de voluptés
et qu' il se jette par cinq pointes neigeuses
dans le ciel ! Nulle hardiesse d' écrivain ne

p203

peindra cette épaisseur éclatante et forte,
ces couleurs solides, entières, jamais
équivoques, ces grandes diversités rudes, qui
s' étagent avec aisance depuis la zone des
orangers jusqu' aux glaces étincelantes. Par
quel jet de lyrisme rendre l' esprit qu' exhale
cette masse brute ? C' est peut-être une puissance

analogue qu' a subie ma jeunesse toute
neuve, le jour que, rejoignant au sénat mon
maître Leconte De Lisle, je le vis causer avec
un petit homme dont je devinai, par un coup
dans mon coeur, que c' était Victor Hugo.
Le Taygète où brille, à travers l' épaisseur
des rocs, une immense âme spartiate nous
enlève à la volupté triste et lascive de
l' Eurotas...
ô fuite qui nous ébranle sans nous entraîner,
de l' Eurotas roulant dans sa molle vallée
vers Gythéion avec Hélène ! Ses méandres
qui s' écoulent vers le golfe de Cythère, à
l' heure où le soleil, glissé derrière la
montagne, fait encore frémir le printemps, sont
l' éternel tableau déchirant du départ de la
volupté. à quarante ans, c' est Sparte où je
veux me fixer. Sparte n' est point comme
Venise une note de tendresse qui sonne au
milieu du plaisir ; elle ne jette pas comme
Tolède un ordre, un cri dans la bataille ;
elle laisse Jérusalem gémir. Le Taygète
entonne un péan.
Un coeur noyé de poésie, s' il connaît une

fois cette virilité du mont sous lequel
tressaille la plaine pécheresse, veut mourir pour
un idéal. Sa volonté d' être un héros jaillit,
claire et joyeuse. Rien désormais ne le
contentera qu' un fier repos au sein de la cité,
une mémoire bien assise et resplendissante.
Nulle hésitation, aucun tâtonnement.
Sparte est toujours la dompteuse d' hommes.
Trois couleurs fermes et bien mises lui
suffisent pour diriger l' âme. Sparte n' a point
surgi du caprice d' un esprit systématique.
Elle fut la création nécessaire du sol. C' est le
paysage où le Taygète, avec un méprisant
orgueil, se dresse par-dessus une plaine
enivrante, qui dicta les fameuses institutions
de Lycurgue.
Collines éternellement tragiques du rougeâtre
Ménélaion, Eurotas, qui fuis dans un
désert de cailloux et de lauriers, cimes
étincelantes du Taygète aux cinq doigts, quand
le peuple, que vous avez formé pour qu' il
fût votre âme agissante, depuis longtemps a

disparu, vous continuez à disperser sur des
pierrailles vos conseils. Les puissances
naturelles qui portaient la patrie d' Hélène et de
Lycurgue demeurent. Ces sublimes indifférentes
ignorent l' histoire qu' elles encadrent,
et que la cité vive ou soit morte, elles
continuent de parler.
Un air de divine jeunesse enveloppe toujours
les masses du Taygète. Sur ses neiges,

p205

je vois errer les centaures primitifs. Castor
et Pollux joutent dans les forêts de la
mi-côte. Le mystérieux cortège des bacchantes
court avec des cris terribles. Que signifient
de telles fureurs ? Pourquoi ces jeunes filles
de Sparte, les joues pourpres, des thyrses
et des flambeaux dans les mains et leurs robes
retroussées jusqu' aux genoux ? Glorifions
avec les poètes celles en qui Dionysos est
entré jusqu' au fond du coeur. Dionysos
inspire les résolutions les plus généreuses ; il
fait un peuple d' *évelpides,* des hommes
confiants dans la fortune... Cassandre est
toujours violée sur les autels. Le cygne assaille
Léda. Les jeunes filles du Platanistas
chantent à la jeune épouse enfermée avec son
époux un éternel épithalame. C' est ce soir
que, dans Gythéion, Pâris va posséder
Hélène.

p207

chapitre XIX. Hélène au musée de Sparte :
dans le pauvre musée de Sparte, sur un
grand nombre de bas-reliefs, on voit les
Dioscures. Le plus souvent ils tiennent leurs
chevaux par la bride. Parfois, ils sont debout,
nus, avec des bonnets de magiciens. Ils
s' appuient sur leurs lances. Entre les deux se
tient leur soeur Hélène, coiffée d' un polo
évasé, raide, dans l' attitude d' une idole
archaïque. à ses mains, sont-ce des joyaux ?
Est-ce une chaîne brisée ? Triste entre ces deux
hommes, inintelligible et peut-être bornée,
elle m' envoie de ce fond des âges mille émotions
de tristesse, de crainte et de désir.

La voici donc, petite barque, avant qu' elle
entrât sur la mer profonde...
cette Hélène enfermée dans sa gaine
d' Asie, c' est la fleur du magnolia, close
encore et qui doit, à l' aube prochaine, en
s' épanouissant, transfigurer son tulipier.
Mais cette rude Hélène du musée contient
mieux que les couleurs et les parfums d' un

p208

merveilleux arbre de roses. Depuis les remparts
de Troie, elle a vu les combats dont
elle était le prix. Quel silence ! Quel regard
lointain ! Les arêtes du Taygète et ses
entablements guerriers jettent leur ombre sur
cette Hélène primitive.
Bien qu' elle touche partout les coeurs, ne
croyez pas que la Tyndaride soit de tous les
paysages. Elle naquit de cette vallée, de
l' Eurotas et du Taygète. En vain, à travers
les âges, mène-t-elle sa grande aventure, sa
légende garde la forme de ces modèles
inoubliables, et sa volupté n' a tout son empire
que dans un voisinage héroïque.
Après qu' Hélène eut couru le monde,
Goethe l' a saisie dans ses bras, et sur l' horizon
de Sparte le vieux prophète a voulu la
rapatrier. Il n' a pas dit expressément qu' il situait
son sublime épisode dans le château des
Villehardouin, mais nul ne s' y trompera :
ce burg doré, à l' occident de la plaine, sur les
contreforts du Taygète, c' est le poème de
Goethe, dominant comme une couronne les
ruines de Mistra.

p209

chapitre XX. L' ascension de Mistra :
après bien des saisons, je ramène ma
pensée sur les heures éclatantes de ma visite
à Mistra. De telles heures sont des fontaines
qui me versent, à flots jaillissants, du plaisir
et de la beauté. L' univers ne me sera jamais
une solitude, l' amour et la bonté dussent-ils
me faire défaut, parce que je garde mémoire
de ces images resplendissantes. Je les évoque
sans me lasser, comme un pâtre sur le Taygète

siffle trois notes toujours les mêmes.
Ces belles minutes de mon voyage accourent en dansant. Avec un visage immobile et des mouvements passionnés, elles parent mon passé et me masquent le cercueil.
Mistra ressemble à telle jeune femme de qui un mot, un simple geste nous convainc que ses secrets, ses palpitations et son parfum satisferaient, pour notre vie entière, nos plus profonds désirs de bonheur. Le frère et la soeur se retrouvent. C' est un pressentiment que j' éprouve devant les créations

de Giorgione, de Delacroix ou de Chasseriau.
Et, puissé-je ne point paraître trop bizarre, je le retrouve au pied du haut monticule qui porte des ruines, couronnées par le château de Villehardouin.
Je m' explique cet enchantement d' amour.
J' ai vécu ma petite enfance sous l' influence des vieux burgs alsaciens ou mosellans. Leur vieillesse, leur silence et leur gravité m' ont formé, mais il leur manque une âme de beauté. Cette rudesse gothique m' attrista, me resserra jusqu' à m' enfoncer dans une sorte de résignation triste, et je me suis confondu avec plus de piété que d' élan dans mon aigre pays. Or, voici qu' aujourd' hui la patrie d' Hélène dispose avec aisance une étincelante parure sur les tours féodales.
J' aperçois la splendeur d' Hélène sur un visage de ma famille ! Ah ! Sois bénie, dis-je à ce burg doré, créature lumineuse qui, dans la série des êtres, me continue et me perfectionne, et par qui j' assiste, obscur, à ma transfiguration ! ... je voudrais mettre sur Mistra, que j' ai vue baigner dans le mystère en plein midi, ce mélange de respect et de familiarité avec lequel les grands peintres traitent le corps nu de la femme et qu' ils interposent entre notre désir et la beauté.
C' est par un matin d' allégresse que je traversai la petite rivière de Parori et commençai

de gravir les pentes chargées de ruines.
Le soleil chauffait les herbes violentes qui tapissent les décombres et tirait d' elles des parfums. Très vite les orangers devinrent rares, et, à mesure que s' effaçait le bruit du torrent, les zones de l' agréable verdure cédaient à celles de l' aridité. Nous marchions sur des dalles rompues, à travers des ruelles tortueuses, sous les poternes et les mâchicoulis. Des palais écussonnés et privés de toits, nul visage ne se penchait sur notre caravane.
J' entrai dans une petite église à coupole verte, exquise de paix ; il n' y avait pas un pouce de sa muraille qui ne fût couvert de fresques, pareilles à des soies fanées : je me rappelle un Christ, sur une ânesse blanche, qui pénètre dans une ville du moyen âge, et déjà la cène est prête sous un dôme byzantin.
Un peu plus loin, je visitai deux chapelles qui se commandent, comme un boudoir précède un boudoir plus secret ; je dus me courber, tant elles étaient basses, et mes deux mains touchaient à la fois les deux murs. Ailleurs, mon guide me montra le tombeau d' une impératrice de Byzance ; il l' appelait la belle Théodora Tocco. Auprès de tombes fraîchement ouvertes, des corbeilles posées à terre étaient pleines de crânes et de tibias. Ces corbeilles négligentes me parurent celles où des voluptueux jettent un

regard entre deux plaisirs pour s' exciter à savourer la vie.
Mistra s' effrite sans tristesse. Ses couvents, ses mosquées, ses églises latines et byzantines gardent un air familier délicieusement jeune. Au milieu de cette dévastation lumineuse, j' ai vu les plus noirs cyprès ; dans la cour de l' église métropolitaine, l' un d' eux valait une colonne de Phidias, tandis qu' à ses pieds un lilas embaumait.
Quelle curieuse inhumanité j' éprouve sur cette montagne de feu ! Elle me spiritualise. Je n' entends nulle respiration à travers les siècles dans ces palais, sinon celle de Chateaubriand qui s' abrita sous l' un de ces toits.

Que m' importent des êtres indéterminés !
Mais au-dessus du portique de l' église qu' on
appelle Pantanassa, s' ouvre une petite loggia
où se penche un figuier. J' y laisse reposer
mon coeur qu' essouffle, plus encore que cette
ascension sous le soleil, mon désir ardent de
tout embrasser ; et de là, découvrant la plaine,
je me réjouis de vivre et que l' univers soit
si beau.
Nous connaissons d' autres villes mortes
du moyen âge. Par exemple, les Baux en
Provence et San Gemignano près de Sienne.
Leur pittoresque amuse notre goût ; mais
Mistra gonfle mon âme de poésie. Un oranger
qui verse ses pommes sur des mâchicoulis
met devant mes yeux, soudain, le sérail des

petites-filles d' Hélène, où de rudes champenois,
mes frères, perdirent leurs forces et
reçurent un peu de l' antique culture. Voici
l' un des harems où nos chevaliers s' engourdirent.
Mieux encore, voici le château suscité
par la magie auprès du palais de Ménélas,
pour abriter les amours d' Hélène et de Faust.
En gravissant les pentes du Castro, je reconnais
les décors du second *Faust,* de la
même manière que, le soir où j' ai visité
Combourg, je voyais, je touchais, bâti en solides
pierres, le premier chapitre des *mémoires
d' outre-tombe.*
c' est ici, nulle part ailleurs, que Faust put
posséder Hélène. C' est à travers ces ruelles
tortueuses que la Tyndaride, fuyant le palais
peu sûr de l' antique Sparte, a trouvé son
refuge chez le guerrier gothique.
L' enfant né de leurs amours, Euphorion,
sur les décombres, devant moi, bondit et
danse : " toujours plus haut ! Je dois monter !
Toujours plus loin ! Il faut que je voie...
à présent, laissez-moi bondir ! M' élancer
dans les airs est mon désir ! Je ne veux pas
fouler la terre plus longtemps. " d' église en
chapelle, en mosquée, en palais, en couvent,
à travers les citernes béantes et sous les
pierres qui s' effondrent, vers le sommet, vers
le Castro, je suis attiré invinciblement. à
mesure que je m' élève, les ruines sont plus

désertes, mais aussi plus écussonnées. Ce qui

p214

ne change point, c' est la misère : en bas,
misère atroce et parfumée, en haut misère
brodée. Parmi ces décombres d' histoire et
d' art, je vois courir quelques cochons, le
groin à terre, et des poules que le soleil fait
belles comme des faisans. Je m' arrête sur
une place plus vaste où de hautes murailles
aux tours crénelées sont les vestiges du palais
des despotes byzantins. Puis, d' espace en
espace, par la brèche ou bien sous un arceau
qui branle, je franchis les murailles flanquées
de tours, qui composaient les diverses lignes
de la fortification.
Cette montagne est construite comme une
intelligence. Des débris de toutes les époques
et des races les plus diverses y prennent une
couleur d' ensemble ; ils sont tapissés, reliés
par un lierre vigoureux où bourdonnent les
abeilles.
J' atteignis enfin le sommet de la citadelle.
Au milieu des décombres et des citernes, on
y cultive de l' orge. Quels espaces, quelle
lumière ! à ma gauche s' élève un pic désert
qui ne porte que des touffes de pins ; derrière
nous, se développent les escarpements du
Taygète, semés d' éclatants villages et couronnés
de glaciers. De ce côté, un vent froid
me venait, car Mistra protège, masque une
gorge profonde et noire où bondit une immense
cascade. Mais si fortes que soient ces
vues resserrées de l' est, nécessairement je

p215

m' en détourne pour me réjouir et m' épanouir
avec l' immense plaine lumineuse.
à pic, sous mes pieds, les ruines argentées
flamboient sur la côte, qui a des couleurs de
plomb. Depuis mes créneaux champenois,
par-dessus des églises byzantines, je vois le
voluptueux jardin qui recouvre les ruines de
Sparte. L' Eurotas s' écoule vers la mer, au
milieu des collines qui dessinent sa vallée,
sous une poussière de soleil enflammant des

tons rouges, ocres et verts. Du Taygète au
Ménélaion, de l' île de Cythère aux montagnes
de l' Arcadie, je contemple, je respire la vallée
de Lacédémone.
De là-haut, toute pensée prend une ampleur,
une aisance, une jeunesse, comme si
l' on buvait du bonheur et de l' immortalité.
Je ne connais que les pentes du Vésuve qui
m' aient donné cette ivresse. Encore le Vésuve,
quand il brûlait avec sa cendre mes
yeux, mes lèvres et la semelle de mes chaussures,
a-t-il moins excité mon âme que ne
fait ce beau volcan d' histoire et de poésie.
Ici, l' islam, les croisades, Byzance et puis
ma Sparte de collège, puissante et morne,
se mêlent, se vaporisent sous l' action du sol,
de la mer et du ciel. La plaine est sous mon
ivresse comme la lyre d' un poète.
Voici donc la patrie d' Hélène ! Bien que
l' histoire ait rudement foulé ce beau lit de
la Tyndaride, l' âcre parfum d' amour y demeure.

p216

C' est un mariage de tous mes sens
avec le sommeil d' Hélène. Elle appuie sa
tête aux montagnes des bergers ; le flot marin
qui meurt contre ses pieds coupables
accourt du royaume de Vénus.
Ignorant, je ne puis comprendre, aux froids
couloirs de nos musées, les leçons de l' arbre
hellénique. Mais qu' il m' apparaisse, cet arbre,
comme un buisson de flammes, au centre des
jardins de Sparte, je désire et je trouve un
juste accord avec l' antique.
Hélène, une fois encore, tourne vers nous
son visage, et dans notre sein attise une
ardeur que nulle enfant des hommes ne satisfera.
Deux beaux rayons glacés nous suivent
de ses yeux, double conseil qui nous convainc
d' être le nom d' une belle mort ou de faire
sonner la lyre.

p217

chapitre XXI. Les burgs dorés :
double plaisir, ce matin : je quitte le
village banal de Mégalopolis et le malpropre

logis qu' un indigène nous y prêta, et je vais,
en trois petites heures, gagner Caritena,
fameuse par un château féodal qui date de
la quatrième croisade.
Autour de Mégalopolis, le territoire dessine
une vaste cuve bien cultivée. Nous y
décrivons (dans une exécrable carriole) le
plus large circuit, parmi des pierres, du soleil,

p218

des moutons, des chèvres et fort peu
d' arbres, pour atteindre une seconde cuve
pareille où se dresse, sur la paroi la plus
lointaine, le rocher solitaire de Caritena.
Chez les grecs modernes, tout est dépouillé
d' une façon que je ne pourrais rendre
sensible qu' en faisant ronger ce chapitre par
leurs troupeaux de chèvres. Caritena, sèche
sous le soleil, n' a pas, comme nos ruines
alsaciennes, un bel ombrage où s' asseoir. Chez
nous, après la montée, il y a tout de suite
la fraîcheur, l' appétit largement ouvert pour
les truites et le vin blanc. Mais ici, les maisons
d' un étage, en pierre grossière, avec un balcon
de planches pourries sur lequel ouvrent
leurs portes, sont pareilles à des bouches avides
tournées vers le pèlerin qui grimpe péniblement.
Elles crient famine et ne peuvent
offrir qu' un chétif lit de camp, autour duquel
rôdent la fièvre et la vermine. Peut-être,
de cette dure misère naît-il une sorte de
perfection. Tout ce qui doit pourrir est
tombé ; ce qui subsiste prend un caractère
éternel. Le château de Caritena, trophée de
notre race, attend, comme une rose de Jéricho,
qu' une imagination passante l' aide à refleurir.
Tout le jour je rôde sur les deux collines,
dans l' église, sur toutes les pierrailles et, par
l' étroit sentier du pic desséché, je reviens
au donjon que construisit, le lendemain de la

p219

conquête, le champenois messire Hugues De
Bruyères.
J' y pourrais évoquer son dernier hôte, le
patriote Colocotroni, dont ce château ruineux

et garni de canons fut le refuge dans la guerre de l' indépendance et qui, d' un air ardent et féroce, se reposait sous les arceaux gothiques en comptant les grains de son rosaire oriental. Mais je n' ai d' âme, ce soir, que pour nos chevaliers francs et surtout pour ce fameux sire de Caritena, de qui le courage, la courtoisie envers les dames et l' absurde frivolité éclatent dans le *livre de la conqueste* publié par Buchon.
C' est Buchon qui m' a conduit à Caritena. Il fut certainement mon meilleur compagnon de Grèce. Ce Buchon ! Qu' il a bien travaillé. Après avoir publié les textes qui racontent comment nos croisés de France vinrent fonder leurs baronnies dans les vallons où avaient régné les rois d' Homère, il est allé, sur les lieux mêmes, interroger les traditions et les pierres des châteaux francs oubliés dans les montagnes. Ses mouvements d' amour devant les paysages historiques lui assurent notre piété. Combien j' aime cette nuit de printemps qu' il passa sur la tour carrée du château de la belle, au fond d' une gorge de Tzaconie, tandis qu' un pâtre lui chantait la vieille ballade d' une châtelaine

aux belles robes franques et au coeur tendre ! Il mourut des fatigues de son voyage. Ce n' est pas très hygiénique pour un quinquagénaire de fouiller les archives de l' Italie méridionale, de la Sicile et de l' île de Malte, puis de courir les cantons les plus inconnus de la Grèce continentale et des îles. Nous possédons le récit de son voyage de Morée, mais il avait " avec la même affection religieuse " , c' est son mot, exploré tout l' archipel. Hélas ! Le précieux manuscrit inédit de cette croisière a été perdu par le notaire de la succession. S' est-on jamais occupé sérieusement de le rechercher dans les archives de l' étude Boudier, aujourd' hui tenue par me Lavoignat ?
édouard Drumont, fils de la soeur de Buchon et, en quelque manière, son héritier spirituel, s' indigne justement que cet historien voyageur, qu' anime un haut sentiment

de la France, soit recouvert de la plus
noire obscurité. Quoi qu' en pensent les
chartistes, qu' à leur tour l' avenir revisera,
Buchon doit être sauvé comme le furent les
deux Thierry ou bien un François Lenormant.
Nos lettrés protègent mal certains cas de leur
ressort. Ah ! Quel succès nous ferions au
voyage en Morée, s' il nous arrivait
d' Allemagne !

p221

Si j' étais un jeune étudiant, je présenterais
à la Sorbonne une thèse sur la vie et
l' oeuvre de Buchon ; si j' étais un maître, je
reprendrais sa tâche. M' aidant des travaux
de Hopf, de Mas Latrie, de Schlumberger
et de Morel-Fatio, j' essaierais de faire voir
nos terriens de Champagne et de Bourgogne
et ceux de Provence aussi, tels qu' ils
débarquèrent, sans sulfate de quinine, dans le
golfe de Patras... ce rivage du débarquement,
le matin que je le parcourus, était
éblouissant de bleu, d' or et de neige. La région
n' est pas belle au sens d' un touriste ;
mais on y cultive la vigne et l' on y peut
chevaucher ; elle dut plaire à nos compatriotes.
Leur forteresse de Chlemoutzi, sur
un cône au milieu d' une chaîne assez longue
en bordure de la mer, maintient sur le paysage
un vigoureux témoignage de leur
extraordinaire aventure... ils venaient de
bâtir notre-dame et se trouvaient en présence
du Parthénon. Ils ressuscitaient ces
Agamemnon, ces Ajax, ces Achille qui se
croisèrent contre Troie. Et beaucoup d' entre
eux étaient des troubadours assez pareils à
ceux qui firent les poèmes d' Homère. Ils

p222

apportaient une religion française, une langue
française, des lois et des habitudes françaises
et venaient disputer la Grèce aux byzantins.
Deux brillantes fantaisies se heurtent sur
un sol, d' où perpétuellement émane une
divine influence.
Il serait beau d' écrire cette chevauchée

pour qu' elle soit un livre national, un exemple significatif de toute notre histoire, car l' énergie qui fit déborder, au treizième siècle, la France sur l' Orient réapparaît, exactement pareille, au début du dix-neuvième. La force qui assembla ces pierres grecques écussonnées aux armes de France, c' est un chant spontané qui s' élève toujours des âmes guerrières de chez nous. L' esprit des guerres de la révolution et celui des croisades sont faits d' une même foi sincère, d' un même amour de la gloire, d' un même goût des aventures. C' est toujours nous qui, d' un pareil élan, libérons les opprimés et proclamons les droits de l' homme. Et, jadis comme hier, nos plus hardis chevaliers ne se présentent pas en maîtres farouches ; leurs harangues, jointes aux agréments de leurs personnes, contribuent à leur réussite ; ils fondent des royaumes avec leurs épées, ou épousent des filles de rois, et toujours ces héroïques tumultes français, ces expansions

de notre race, après quelques combinaisons politiques éphémères, finissent stérilement. Tout est perdu hors l' honneur.
Pourquoi ces fièvres, ces générosités et ces faillites ? Tant que de tels problèmes d' énergie n' auront pas été résolus, la psychologie de notre nation et le sens de son développement resteront inintelligibles.
S' il est difficile de comprendre les raisons de cette explosion du treizième siècle, il nous est aisé de sentir ses couleurs. Les traces de nos croisés que j' ai vues, en Grèce, sont semblables à celles que, d' autres jours, j' ai relevées sur la rive droite du Rhin et partout en Italie. Et puis, quoi ! Nous en étions tous, de cette quatrième croisade : vous qui me lisez, moi qui vous parle, et nos amis communs. Geoffroi De Villehardouin, Guillaume De Champlitte, Hugues De Saint-Quentin, Robert De Blois, Jean, comte de Brienne, le seigneur de Caritène et tous les autres, je les ai connus, quand je faisais de la politique française aventureuse avec les beaux chevaliers qui s' appellent Boulanger, Morès, Déroulède ; et

je connus particulièrement le jeune Rambaud, fils d' un chevalier de Provence du château de Vaquéras, qui se distingua par ses chansons et ses sirventes. Il s' éprit avec succès de la belle Béatrice, soeur du marquis de Montferrat. Il suivit à la croisade le marquis et en reçut de riches fiefs, outre-mer. C' est

p224

un ancêtre aimable de nos journalistes auxquels on donne une préfecture ou bien une recette générale, si leur parti a triomphé. Délicieuse floraison, jeune et pareille à chaque printemps, du plus beau des arbres, la France ! Un Laclos, je le jure, expira dans quelque Chlemoutzi, comme celui qui, plus tard, mourut dans la fiévreuse Tarente ; Paul-Louis Courier, cinq siècles avant de nous dire ses aventures de Calabre, avait goûté les risques de la guerre en Laconie ; Roederer, le sage messin, administra la neuve conquête d' outre-mer avec cette prudence qu' il fit voir à Naples, auprès du roi Joachim Murat ; le jeune Beyle s' est enivré de sa jeunesse, de la gloire et des femmes, à travers l' Achaïe, aussi bien qu' il fera, près de nous, dans sa chère Milan émue de Marengo.
Aujourd' hui, nous devons rêver où nos pères ont vécu. Un profond silence succède au tumulte des départs. La rumeur, confiante, fanfaronne, expire ; le glorieux soleil fait place à la nuit romanesque sur les ravins de l' Arcadie. Des vies sans nombre et des forces choisies ont été pressées comme des roses pour que ce burg nous fût un flacon de parfums.
Pouvait-il se dépenser tant d' énergie française, sans que l' amour courût en profiter ?
On voudrait qu' un Stendhal du treizième

p225

siècle nous eût donné les *promenades dans l' Achaïe,* ou bien *Athènes, Corinthe* et *Mistra,* ou bien encore des *chroniques péloponésiennes.* ce qu' eussent été de tels mémoires, on l' entrevoit à respirer les ruines

féodales en Grèce ; et sous la sécheresse des vers du *livre de la conqueste,* on s' imagine distinguer une délicatesse française, mûrie, forcée de quelques siècles par le soleil ou les effluves de cette terre civilisatrice.
Comme elle est galante, la lettre que l' aimable Rambaud De Vaquéras écrit à son amie, demeurée à Montferrat : " tous les jours, je vois belles armes, bons chevaliers, batailles, sièges de villes, machines battant tours et murailles. Rien n' y parle d' amour, mais je vais vêtu d' un riche harnais, quérant guerres et batailles, pour m' enrichir de conquêtes. Nous avons fait des empereurs, des rois, et des ducs ; nous avons forcé des châteaux en Asie, pris des turcs et des arabes, ouvert tous les chemins de brindes au bras saint-Georges, je vois le marquis content et heureux, ainsi que le champenois et le comte De Saint-Paul ; jamais nulle gent n' obtint tant d' honneurs sur terre. Mais à quoi me sert d' avoir si grande puissance, si mon chagrin s' est accru, puisque je suis éloigné de ma dame et sais que plus ne me viendra joie ? " un si gentil garçon ne dut pas longtemps attendre sa consolation.

p226

Toutes les femmes se tiennent sur le rivage ; elles ignorent qu' elles soupirent après les navigateurs inconnus. Et ceux-ci ne savent pas qu' ils aiment déjà l' amante surprenante qu' après un long voyage ils trouveront au débarqué. Mais nos français reconnurent tout de suite le prix du présent que les dieux helléniques leur daignaient ménager et que, le dimanche matin, sur le parvis de nos églises, les filles de chez nous leur avaient prophétisé.
Une race naquit de leurs plaisirs. Dans cette race nouvelle, que l' on nomme *gasmule,* les femmes rehaussaient de gentillesse franque la beauté du type hellénique. Jadis, sur ces rives de l' Alphée, Pan menait le troupeau des nymphes avec Silène, tandis que les pâtres soufflaient dans les flûtes. à la place du dieu Pan, les chevaliers français installèrent en Arcadie leur déesse qui était

l' honneur. Ce sont deux puissants dieux,
l' un plus champêtre, l' autre plus social. On
les aime l' un et l' autre jusque dans leurs
absurdités, hypostases qu' il est interdit
d' expliquer. Par une conjonction merveilleuse,
les gasmules, filles de ce climat et du courage
guerrier, mêlaient dans leur coeur le culte
pastoral avec le culte de l' honneur à la
française. Elles marièrent nos seigneurs avec les
îles, les golfes et les vallons de Grèce. Dans
leurs châteaux innombrables de Mistra, de

p227

Crèvecoeur, de Matagriffon, ces chevaliers
aux éperons d' or multiplièrent les grands
festins, les tournois et les galanteries
françaises.
Entre tous ces princes de la seconde génération,
nés sur le sol de la conquête et si
curieusement adaptés, identifiés à leurs
nouveaux fiefs, ce royaume romanesque de
Morée mit sa plus grande complaisance dans
le sire de Caritena.
Selon l' usage, celui-ci avait abandonné
son titre champenois, et le seigneur de
Bruyères avait disparu sous le baron des
défilés de Scorta. Les femmes eurent sur
lui une extrême influence. Pour l' amour de
celle qu' il épousa, il fit la guerre contre son
suzerain. Pour l' amour d' une autre qu' il
enleva, il s' enfuit sous un déguisement, quand
c' était l' heure de se battre. Deux fois il vint,
la corde au cou, demander grâce. Ses compagnons
qu' il avait trahis l' embrassèrent avec
amour et tout le monde pleurait. C' était un
si gentil compagnon et si brave batailleur !
Il le fit bien voir, quand il voulut, contre
l' avis unanime des chefs, un combat follement
inégal, où tout son monde fut haché.
Dans ces longues aventures, un homme
raisonnable ne voit rien qu' il approuve, mais
il reconnaît l' allure qui plaît à des français.
Après sept siècles qu' il est mort, ce chevalier
séduit encore : il séduit la fille de Gobineau,

p228

Mme De Guldencrone, quand elle écrit
son beau livre *l' Achaïe féodale.* sur les
roches de Caritena, je n' ai pas entendu les
oiseaux qui, d' après les vieilles chroniques,
gémirent sur la mort du sire, mais dans mon
coeur profond, j' entendais bruire mes
sympathies.
Elles m' interdisent d' admettre que la débauche
exténua nos chevaliers dans les
harems de leurs châteaux gothiques. Une
débauche qui n' atteint point l' âme laisse
intacts et même repose de joyeux garçons
français. Mais ces gasmules, semblables aux
perles ou bien aux pêches mûres, peuvent
mieux encore être comparées aux musiques
qui font flotter dans l' air une buée de
désespoir. Chacun de leurs mouvements renouvelait
tous les désirs et déchirait les bandages
des plus vieilles blessures. En vain lisait-on
une tendre pitié dans leurs regards : il ne
dépend d' aucune déesse que nous cessions
d' être des hommes vulnérables. Quand ces
filles poétiques avaient caressé nos princes
francs, n' arriva-t-il point qu' ils connurent
la détresse de la solitude sur le donjon de
Caritène et qu' ils furent pénétrés, blessés
par l' azur de cette Arcadie ?
Plusieurs d' entre eux, et leur chef messire
Geoffroi De Villehardouin, étaient poètes. On
possède quelques-unes de leurs chansons.
Dans les salles de Caritène, quand l' église

sonne l' *angelus,* j' entends l' un d' eux, ce soir,
qui chante :
" j' ai suivi d' un pas régulier, ni hâtif
ni lent, les sentiers de la vie, et j' ignore si
j' ai cueilli plus ou moins de fruits que n' en
cueillent la plupart des hommes, mais j' ai
trouvé la fleur enfin que j' avais toujours
pressentie, de sorte que, jusqu' à ma mort, tout
ce que j' éprouverai sera mêlé de son parfum.
Une étrangère ne porte pas au col la croix
en or des filles champenoises, et dans son
âme, des espaces sont fermés à nos regards.
Mais que j' entende qu' elle respire, et je
m' éveille au goût de la grandeur morale :
générosité, confiance, esprit de sacrifice.

Est-ce l' appel d' une victime, le mal d' une
prophétesse ou le tourment du bonheur ?
Une inflexion de sa voix, de son corps m' ouvre
des paysages où je rêve de passer mon éternité... "
sur les terrasses éboulées, par un ciel
nocturne de Grèce, si je pouvais évoquer les
morts, je n' appellerais pas indistinctement
les belles anonymes qui vécurent ici pressées
comme des rossignols en cages. Je rêve de
cette gasmule qui, dans l' ombre de Caritène,
mystérieuse et délicate corolle, prit en
échange d' un parfum toute la force d' un barbare.
Dans les ruines gallo-grecques où le murmure
de l' Alphée s' unit au bruissement des

térébinthes, une voix, la plus douce, s' éveille ;
une plus douce présence suit. Elle brouille
en moi les idées de temps, mais s' accorde
avec mes désirs. Je serais gêné d' être l' hôte
des petites maisons de l' Athènes classique,
mais les moeurs qu' il y eut dans Caritena sont
assorties à ma nature, et si l' on m' invite ce
soir, me voilà digne de la fête.
Une jeune gasmule s' avance d' une allure
bondissante. Chaque pensée qui se soulève
dans son âme l' arrache du sol, et vraiment
elle s' envolerait, si un goût joyeux de la vie
ne la ramenait vers des biens terrestres
qu' elle ne peut pas délaisser. Elle reçoit de
ces lieux mille influences de jeunesse et de
plaisir que ses ancêtres indigènes avaient
divinisées. Quand elle pénètre dans la vie
des princes francs, ses demi-frères, c' est un
jeune oiseau cruel dont la présence fait taire
les humbles bosquets chanteurs. Elle est
tantôt une enfant, alanguie, les pieds joints,
tantôt une prophétesse aux cheveux épars.
Son regard, l' éclat de ses joues, l' harmonie
de son corps, son épaule nue, les approches
de son secret exigent-ils que l' on meure ?
Les francs aventureux ont fondu à cette
flamme...
aujourd' hui, les gasmules ont déserté
l' ogive croulante où notre évocation les
ramène. Elles sont mortes, les voix qui firent
dans les burgs dorés la musique de l' amour :

p231

voix ardentes, chantantes, ineffables, qui se vantaient et se plaignaient et qui firent souffrir, regards chastes dans le délire et mouvements si purs dans l' extrême impatience du plaisir... je ne regrette pas le troupeau délicat des gasmules, dont je cherche sous Caritène le cimetière. Chaque génération porte avec elle tout ce qu' il lui faut pour souffrir : nous avons nos vivantes.

p233

chapitre XXII. Journées de mulet dans le Péloponèse :
j' ai fait deux longs jours de mulet depuis les ruines de Phigalie, qu' on nomme encore Bassae, jusqu' aux fouilles d' Olympie. Quelle misère ! Quelle splendeur ! Quelle divine vie primitive ! Nous suivions les mêmes sentiers et le même régime frugal dont s' accommodèrent, d' âge en âge, les gens de ce fameux pays. Les images de cette course se sont dissipées aussi vite que les cris gutturaux de l' agoyate qui, derrière ma bête, criait : " hourri... oxo... " mais il me reste de ce petit effort animal la sensation d' un bain, d' une plongée dans la plus vieille civilisation. Pour la visite du temple d' *Apollon secourable* à Bassae, le mieux est de dormir dans le village d' Andrissena, dont les approches, quand j' y vins par les pentes du lycée, me rappelèrent les environs de La Bourboule en Auvergne : vaste paysage rond et verdoyant,

p234

des rochers, des prairies, des vaches et leurs sonneries le soir.
La nuit passée dans un pauvre logis, nous partîmes à la première heure vers les ruines du temple. Depuis longtemps, déjà, il faisait petit jour, quand deux doigts de couleur rose vinrent se poser sur la pointe extrême des sommets ; c' était le reflet des feux du soleil, cachés à notre vallon par les montagnes. Ce rose inimaginable, ce rose franc sur un petit

espace de neige fut le brusque signal de la
pleine lumière. Une fois de plus, l' antique
aurore venait d' ouvrir les portes de l' Orient.
La monotonie du voyage, dans ces premières
heures du jour, est d' une douceur incomparable.
Sous nos climats, avec nos moeurs, nous
voyons mal le vêtement de la nature. Quand
je montais les pentes de Bassae, depuis une
semaine, je n' avais reçu ni lettre ni journal.
Ainsi délivré du monde, l' esprit se donne tout
aux sensations immédiates. Une eau qu' on
traverse à gué, un arbre sous lequel on se
courbe, un parfum fait une délectation. Je
me rappelle la branche d' aubépine humide
dont était orné mon mulet. Nous allions de
colline en colline, à travers les sentiers
sauvages et, parfois, dans les lits de torrents. Des
vallons de genêts jaunes succédaient à des
forêts de ronces violettes. Bientôt nous eûmes,
au-dessous de nous, un silencieux pays bleu
de montagnes. à huit heures, la chaleur commence

et les fulgurations. On avance au milieu
des poussières concassées, brûlées, de quarante
hauts fourneaux qui, pendant des
siècles, auraient, ici, entassé leurs laitiers.
Soudain voici Bassae.
Bassae, petit temple dorien, bijou parfait
que l' on découvre, à l' imprévu, dans un vallon
des sommets. Trente-six colonnes surmontées
de l' architrave demeurent debout.
Elles sont en pierres bleuâtres, teintées de
rose par un lichen. Des chênes clairsemés
les entourent, et puis, c' est la solitude
lumineuse aux horizons indéfinis sur les
montagnes, les forêts et les golfes. Désert qui rend
plus émouvante cette petite ordonnance humaine !
Auprès des ruines de Bassae, comme dans
les paysages à fabrique de Nicolas Poussin,
quelques figures de chevriers donnent les
proportions. Sont-ils éloignés ou proches ?
Ils sont mangés, vaporisés par l' ardente
lumière, fondus dans l' argent liquide de cette
atmosphère où leur forme fait seulement un
petit brouillard qui tremble. Notre agoyate
les appela. Ils m' apportèrent une jatte de
quatre ou cinq litres de lait avec une louche

en bois...
aujourd' hui encore, dans mon souvenir, le
plus ordinaire des chênes de Phigalie demeure
une personne glorieuse de qui je voudrais
m' informer auprès de tous les voyageurs.

p236

Les chèvres l' ont-elles épargné ? Les
pierres du temple ne meurtrissent-elles pas
ses rejets ?
Il serait absurde que nos idées modernes
et nos sentiments propres voulussent se loger
dans la maison d' Apollon. Mais elle nous
donne une leçon de goût qui nous contraint
à rougir de notre âme encombrée par tant
d' images vulgaires, luxueuses ou incohérentes.
C' est sur les ruines de Bassae que j' ai
compris un mot de Taine (que m' avait transmis
Paul Bourget). Taine disait avec indignation :
" M. Hugo est un malhonnête
homme. Il raconte qu' un lion furieux a broyé
entre ses dents les portes d' une ville. Les
félins ne peuvent pas broyer ; on ne broie
qu' avec des molaires, et les molaires du lion
ont évolué en canines, pointues, tout en
crochets, sans surface masticatrice. " excessive
boutade, peut-être, mais sa rigueur invite
heureusement l' artiste à se régler. Mon ami,
le pauvre Guigou, se fâchait contre Taine, il
disait que le poète a des droits... mais un
passant, fût-il poète, qui respira la vertu d' un
matin grec aux vallons de Phigalie, ne veut
plus subir l' attrait des imaginations monstrueuses.
Il y avait trois heures, peut-être, que nous
avions quitté le temple. Nous cheminions...

p237

nos muletiers, d' un geste, appellent, à
soixante mètres, un paysan, qui accourt avec
une petite outre. Il la soulève ; ils boivent
une lampée chacun, puis ils tirent de leur
gousset, celui-ci une pincée de tabac blond,
et celui-là quelques feuilles de papier qu' ils
lui remettent. C' est l' antique simplicité des
échanges pastoraux. à toutes ses étapes, ce
brûlant voyage du Péloponèse nous offre des

images familières et nobles comme elles
abondent dans l' *odyssée.* je me rappelle nos
haltes brèves aux fontaines. Le muletier fait
boire sa bête, puis la chassant d' une tape sur
le mufle, il met sa bouche dans la même eau.
Après cette fraternité, la caravane reprend
sa marche sous le soleil.
Au milieu de ces friches interminables, où
nul sentier n' est dessiné, nous traversions
des buissons d' arbres et d' arbustes, qu' à ma
grande surprise, je reconnaissais. Vigoureux,
en plein air, voici les jolis seigneurs si frêles
que ma mère cultivait en caisses, avec tant
de plaisir, dans la maison de mon enfance.
C' est bien sûr qu' ils vivent ici leur véritable
destin. Mais à mon sentiment, dans cette
liberté, ce sont des réfractaires, des esclaves
marrons.
Interminables journées ! On rêve d' un chapitre
où l' on noterait le cri, l' odeur, les sensations
indéterminées qui flottent sur chacun
des grands pays romanesques du monde...

p238

j' ai dans l' oreille le cri fou des femmes
liguriennes, vendeuses de poisson, et de qui la
voix se brise en sanglots, en rires, je ne sais,
vers neuf heures, par un clair soleil, au fond
des basses rues du vieux-Nice... les appels
variés des marchands qui poussent leurs charrettes
dans la boue du Paris matinal remuent
et raniment les sensations fortes et vagues
que j' avais, il y a vingt ans, jeune provincial
fraîchement débarqué de Lorraine... et
comme l' avertissement mélancolique des gondoliers
de Venise s' accorde au clapotis des
noirs petits canaux, les deux, trois cris de
l' agoyate poussant sa bête, s' associent
étroitement avec le soleil, le cailloutis et les
yeux brûlés du Péloponèse. Hourri... oxo... ce
sont juste les syllabes gutturales que Wagner
prête aux Walkyries.
J' arrivai vite à regretter les pâturages de
France. Dans les misérables *khani* ou bien
sur le dos de ma bête, je rêvais, il m' en souvient,
de la vallée, si drue de verdure, où
des peupliers, des platanes et des tilleuls
fraîchissent autour de Nogent-Sur-Seine. Parmi

ses grandes prairies et annoncée vers Paris
par une allée couverte, que Nogent-Sur-Seine
est aimable, d' agrément naturel, avec son
fleuve et ses canaux, où transparaît une forêt
d' algues éternellement peignées par le courant !
Le bruit des vannes, l' odeur saine des
joncs et des arbres, les glycines qui pendent

p239

des modestes maisons, toute cette atmosphère
de nos campagnes françaises que nous avons
parfois méconnue, mais où notre énergie peut
travailler, comme une roue de moulin clapote
dans la rivière, ah ! Que nous la regrettions,
sur l' échine de la bête qui nous menait,
avec trente siècles de retard, aux jeux
olympiques, c' est-à-dire en face du secret
essentiel de la Grèce.
Olympie fut la dernière étape de mon
excursion. C' est là que j' ai pris ma plus
claire idée de la Grèce ancienne. J' ai vu les
cités comme autant de haras qui venaient
éprouver sur le stade la forme de leurs produits.
La Grèce fut un groupement de petites
sociétés pour l' amélioration de la race hellénique.
Et le culte de la race, s' il nous donne
le secret d' une énergie et d' une aristocratie
incomparables, nous explique aussi la décadence.
Les meilleures précautions imaginées pour
protéger et améliorer l' espèce dans chacun de
ces petits cantons devaient cependant l' appauvrir.
Le souci de garder la pureté ethnique
est à la fois sagesse et démence. Un peuple
produit alors une sécrétion qui lui est propre ;
mais très vite il s' épuise. Les guerres, les
massacres des partis, l' affranchissement des

p240

esclaves, les émigrations avaient raréfié le
sang grec, quand le flot barbare submergea
les Acropoles.
Mais c' est une grande force qu' un beau
nom ; il stimule l' âme et dirige l' imagination.
J' éprouve beaucoup de respect pour les peuplades
qui habitent encore le sol vénérable
de la Grèce. à toutes les minutes de leur vie

publique et privée, ces héritiers se flattent de
sentir dans leurs veines la vertu des héros.
Est-ce trop d' amour-propre ? Je ne me permets
pas d' en décider. Si le vieil arbre rejette
d' authentiques pousses, nous le verrons bien
aux fruits. Si le petit royaume turc, allemand,
français, est une véritable Grèce, les sceptiques
seront confondus quand Phidias construira
un nouveau Parthénon, quand Sophocle
nous redonnera une *Antigone* et que la raison
de Thucydide illuminera la physionomie de
M. Jean Psichari.
Je penche à croire que ça ne tardera guère.
D' une manière générale, en 1900, les enfants
au-dessous de sept ans étaient délicieux de
flamme et de bonne grâce. Devenus grands,
ils ne seront pas gênés de manifester avec
force leurs mérites, car leurs pères, avec un
génie commercial dont nul voyageur ne
doute, ont dû leur amasser, sans en avoir
l' air, de l' indépendance et de la fierté.
Au reste, qu' on ne me soupçonne pas de
parler légèrement des athéniens modernes.

p241

Aucun patriote et même aucun homme imaginatif
ne peut être insensible au zèle religieux
qu' ils veulent déployer pour reconquérir
sur les barbares une Grèce que l' histoire,
sinon la nature, leur a mise dans le sang.

EPILOGUE

p243

Après deux années, enfin, mon voyage
prend forme dans mon souvenir, et la Grèce
me parle utilement. Ce long recul fut nécessaire,
pour que d' un tel discours, deux, trois
conseils se dégageassent. Quand on a tenu
des objets nombreux et nouveaux devant son
regard, il faut laisser mourir les images qui
ne peuvent pas vivre.
L' élaboration fut pénible. Ce n' était pas moi
qui résistais aux puissances d' Athènes, c' était
Venise, Séville, Tolède qui se débattaient en

moi. Elles voulaient subsister. Athènes, par
sa perfection, humilie, efface l' univers. Ces
belles villes, mes anciennes favorites, menacées
de glisser au rôle de servantes, me disaient
d' une voix pressante :
-tu penches à nous sacrifier. Que feras-tu
de cette reine morte ? Elle ne peut qu' irriter
en toi l' intelligence de ton irrémédiable
subalternité.
Cette plainte de mes maîtresses eut une
longue autorité sur mon coeur. Mais la cruelle
Athènes poursuivait son irrésistible action.

p244

Et la querelle dut se taire quand je revis
Venise, Séville, Tolède. Sur les canaux de
Venise, je puis encore respirer, évoquer les
heures d' enchantement que sa féerie, jadis,
me donna, mais nulle fusée ne s' élève plus
au-dessus de sa lagune. Elle est devant mon
froid regard le cadre d' un grand feu d' artifice
éteint.
Et cependant la despote, à qui je sacrifie
de sûres amitiés, n' est pas devenue ma parente.
Elle ne tient que ma raison. Et qu' est-ce
que ma raison, qui me semble à certains
jours une étrangère, une personne instruite
préposée de l' extérieur à mon gouvernement ?
Je conçois, tant bien que mal, l' équilibre et
l' harmonie de cette civilisation grecque ; je
ne l' éprouve pas. Même après la leçon classique,
je continuerai de produire un romanesque
qui contraste et déchire le coeur.
Je reconnais les grecs pour nos maîtres.
Cependant il faut qu' ils m' accordent l' usage
du trésor de mes sentiments. Avec tous mes
pères romantiques je ne demande qu' à descendre
des forêts barbares et qu' à rallier la
route royale, mais il faut que les classiques
à qui nous faisons soumission nous accordent
les honneurs de la guerre, et qu' en nous
enrôlant sous leur discipline parfaite ils nous
laissent nos riches bagages et nos bannières
assez glorieuses.
Rien de plus beau que le Parthénon, mais

p245

il n' est pas l' hymne qui s' échappe naturellement
de notre âme ; il ne réalise pas l' image
que nous nous composons d' une éternité de
plaisir. épictète disait malheureux l' homme
qui meurt sans avoir gravi l' Acropole. Ah !
S' il existait un pèlerinage que Pascal nous eût
ainsi recommandé comme la fleur du monde !
Je rêve d' un temple dressé par un Phidias de
notre race dans un beau lieu français, par
exemple sur les collines de la Meuse, à
Domrémy, où ma vénération s' accorderait avec
la nature et l' art, comme celle des anciens
grecs en présence du Parthénon. Des françaises
de pierre m' y attendraient, -assez
pareilles aux vierges champenoises des églises
de Troyes et plus voisines de mon âme que
les Vénus et les Minerve, -et je voudrais que
sous notre ciel nuancé une cloche soudain
s' ébranlât. Alors je me rappellerais mon enfance
et mes morts ; je me résignerais aux
limites que mes expériences m' ont de toutes
parts fait toucher, et je méditerais, avec une
délectation triste, le désaccord que sentent
les modernes entre la vie et la pensée.
Il en est pour moi de l' âme athénienne
comme des montagnes et des fleuves de l' Attique ;
les arbres ont été coupés, la terre a
glissé, l' eau s' est évaporée. Je vois l' ossature
de ces belles formes et le lit de cette fraîcheur ;
je ne peux, en Grèce, me désaltérer ni me reposer.

p246

Avec quel plaisir, en quittant cette Athènes
fameuse, j' ai retrouvé mon aigre Lorraine !
C' était le début de l' automne, quand nos
filles abritent encore sous les halettes leurs
visages rudes et doux, un peu moqueurs, et
que, déjà, sur nos prairies d' un vert mêlé de
jaune, apparaissent les veilleuses. C' était le
temps de la cueillette des mirabelles dans nos
étroits vergers qu' entoure la grande paix
lorraine : un doux ciel bleu pommelé de
nuages, d' immenses labours que parsèment
des bosquets, un horizon de molles côtes
viticoles, et des routes qui fuient avec les longs
peupliers chantants.
Le troisième dimanche de septembre a lieu

la fête patronale de ma petite ville. Ce dimanche-là, quand le soir tombe sur les pâquis où la Moselle bruit et glisse fraîchement, toutes les cloches d' Essegney, de Charmes, de Chamagne, annoncent, pour le lendemain, la messe des âmes, et dans la rue, les polissons excités se jettent aux jambes des passants, comme nous faisions à leur âge. Que la nuit vient rapidement !
C' est ici le reposoir d' où je peux le mieux étudier et trier ce qui m' est convenable dans mon butin de Grèce. Ici rien ne me distraira. Aucun souffle n' agite en automne l' atmosphère dorée qui vernit ces vieux pays de mon enfance. Sur le grave vallon d' Ubexy, c' est moi-même que je retrouve. Les trois tilleuls

de Florémont sont des parents de mes pensées. Et Chamagne, pauvre village où Claude Gelée naquit, me montre ses prairies transfigurées par un rayon de la lumière antique. Pour mon usage, les mirabelliers lorrains valent les arbres de Minerve. Celle-ci, elle-même, me l' a dit.
La déesse m' a donné, comme à tous ses pèlerins, le dégoût de l' enflure dans l' art. Il y avait une erreur dans ma manière d' interpréter ce que j' admirais ; je cherchais un effet, je tournais autour des choses jusqu' à ce qu' elles parussent le fournir. Aujourd' hui, j' aborde la vie avec plus de familiarité, et je désire la voir avec des yeux aussi peu faiseurs de complexités théâtrales que l' étaient les yeux grecs.
N' étant pas de sang hellénique, je ne sécrète aucune pensée athénienne ; il n' est pas question que personne de chez nous répète les beaux miracles du Parthénon ; mais si la France relève, par l' intermédiaire romain, de la Grèce, c' est une tâche honorable, où je puis m' employer, de maintenir et de défendre sur notre sol une influence civilisatrice...
ainsi, dans ce voyage d' études, quand la Grèce ravalait mes richesses d' emprunt, j' ai acquis, par cette impérieuse, une vue juste de mon rôle. Je me suis aperçu qu' entre tous les romans que la vie me propose, la Lorraine

p248

est le plus raisonnable, celui où peuvent le
mieux jouer mes sentiments de vénération.
-reste, m' a dit la Grèce, où te veulent
tes fatalités. Tu n' as pas à masquer, dénaturer
ni forcer ce qu' il y a dans ton coeur,
mais simplement à le produire. Demeure à
l' orient de la France, avec ta petite nation,
à combattre pour ma beauté que tu n' es pas
prédestiné à vivre.
1900-1905.

BARRES A A.BEAUNIER NOV. 1911

p249

lettre à André Beaunier sur le
" sourire d' Athéna " :
mon cher Beaunier,
je n' ai pas su jouir et bénéficier pleinement
de la Grèce ; je ne l' avais pas encore
quittée que je sentais déjà qu' il m' y faudrait
revenir. En me promenant là-bas, au milieu
des fouilles, je regrettais de n' avoir pas la
science et, à défaut de cette science qui ne
saurait s' acquérir en un jour, de n' avoir pas
sous la main un manuel conçu à la française,
celui-là même que vous nous offrez aujourd' hui.
Je vous remercie du magnifique cadeau
que vous me faites en me dédiant votre *sourire*
d' Athéna. ce récit de votre voyage en
Grèce nous dit où en sont actuellement les
connaissances archéologiques. Personne ne
pouvait dresser cette mise au point mieux
que vous, qui avez été à l' école de Tournier.

p250

Tournier, le grand hellénisant, l' ami de Louis
Ménard, l' éditeur de Sophocle et, ce que je
puis mieux goûter, l' auteur de cette profonde
thèse, *Némésis,* où nous voyons comment les
grecs ont cru que la divinité pouvait s' alarmer
pour elle-même de l' ambition des mortels et

haïr, châtier en eux l' excès de la prospérité !
C' est un titre d' honneur que d' avoir à vingt
ans reçu de telles leçons. Elles donnent à
votre livre toute autorité.
Sur mon exemplaire du *voyage de Sparte,*
au-dessous de ce titre qui n' ose pas prétendre
que je vais guider personne dans Athènes, j' ai
mis au crayon *première visite d' un ignorant*
aux dieux de la fable. et pour me préparer
à les mieux entendre, ces dieux, j' ai saisi, il
y a peu, l' occasion de visiter leurs berceaux.
Comme les anciens sages de la Grèce, je suis
allé interroger les vieux temples du Nil. Ils
ne m' ont rien dit. Beaucoup d' autres
interrogations me restaient à poser. Longue
besogne que vous me simplifiez. Vous avez
recueilli les réponses de tous ceux qui ont
poussé le plus loin leur enquête. à tous, sous
des formes variées, vous demandez : où est
l' âme d' Athènes ? Et de toutes leurs réponses,
vous êtes amené à conclure que les érudits
eux-mêmes ne peuvent pas saisir cette âme
grecque qu' ils poursuivent toujours.
Nous voilà donc au même point. J' aurais
voulu m' identifier avec Athéna par le sentiment.

Vous cherchez à vous l' approprier par
la science. Et nous aboutissons au même aveu
d' impuissance. J' ai dit : " je ne comprends
pas la Grèce. " vous dites : " on ne la connaît
pas. "
ce silence décevant des pierres archéologiques,
combien de fois je l' ai ressenti avec
une intensité qui allait jusqu' à la souffrance.
Je voyais la Grèce comme un sublime opéra qui
s' est tu, comme une scène désertée où gisent
épars tous les instruments de l' orchestre. Sur
le sable d' Olympie, près de l' Alphée boueux et
fiévreux, ces monticules étiquetés, ces débris
pieusement recueillis ne me faisaient aucune
musique. Mais ma déception la plus forte,
ma totale impuissance, c' est au pauvre village
de Lefsina et dans le silence d' éleusis
que je l' ai ressentie. Qu' ils sont beaux,
attirants, religieux les trois personnages du
bas-relief trouvé dans le sol du sanctuaire, au
temple des mystères. Comme tout se tait en

nous pour les écouter, les prier ! Ils devraient
nous fournir, semble-t-il, de profondes
révélations sur tout ce qui touche à la vie
souterraine. Hélas ! Ces magnifiques témoins ne
m' en dirent pas plus que ne fait une touffe
de sombres asphodèles sur les rochers de
notre Provence.
C' est alors qu' au retour, sur l' antique voie
où la procession païenne portait les objets
sacrés, je m' arrêtai avec effusion dans la petite

p252

église chrétienne de Daphné. Tout ce que
j' avais désiré, appelé au milieu des fouilles et
des tranchées des archéologues, je le trouvai
là vivant. à éleusis, on m' avait bien fait la
leçon, donné la marche des cérémonies, expliqué
même les initiations, les mystères, mais
j' écoutais tout cela avec une application qui
bientôt tournait à l' ennui. La petite Daphné,
sans phrase, s' est fait entendre tout de suite.
Enfin, voici sur le sol de Grèce quelque chose
avec quoi mon sentiment résonne.
Je l' ai dit simplement et, je le croyais du
moins, avec toute la clarté du monde. Je n' ai
pas toujours été bien compris. Quelques personnes
ont semblé croire que je mettais au-dessus
d' Athènes les petites villes lorraines
et surtout le chef-lieu de canton où j' habite
en été. La bonne plaisanterie ! Laissez-moi
hausser les épaules. C' est vraiment trop
méconnaître le sens largement représentatif, je
dirai même symbolique, que je donne au mot
de Lorraine. Sous ce mot j' entends tout l' ensemble
des sentiments innés qui constituent
notre nature profonde. J' avais voulu un jour
entrer en contact direct avec le vieux sol
classique, je n' y ai trouvé rien où me prendre,
rien qu' une poussière de collège où je ne
pouvais me planter et fleurir ; je suis retourné à
mes terrains solides, aux conditions qui me
formèrent, à mes fatalités, et voilà tout ce

p253

que j' ai voulu dire en célébrant le plaisir que
j' éprouvais à quitter cette Athènes fameuse

pour rejoindre mon aigre Lorraine.
Mais le bien-être que je trouve chez moi ne me console pas de revenir les mains vides. Comme vous, mon cher Beaunier, je continue à me demander : qu' est-ce que l' hellénisme ? Et précisons, qu' est-ce que les dieux ?
J' ai fait en Grèce des acquisitions de détail ; je me suis mieux approché de l' idée de perfection artistique. Mais ce n' est rien rapporter si l' on ne rapporte pas l' essentiel. Mon désir n' était pas de reconstituer savamment le beau travail de Phidias. J' aurais voulu comprendre le sentiment religieux de ceux qui venaient prier dans ces pierres. Mon cher neveu, Charles Demange, a laissé la trace d' une belle méditation dans les carnets qu' il griffonnait à Athènes. " nous demeurons sur l' Acropole, écrit-il, *dans ce désert de prières,* comme les matérialistes devant le corps humain : ils distinguent les beautés éparses de ce mécanisme ; ils n' aperçoivent rien qui les anime. "
comment les grecs concevaient-ils leur rapport avec la divinité ? Dans un pays où je me promène, je laisse volontiers glisser entre mes mains beaucoup de belles choses, pour y saisir l' essentiel, pour en rapporter l' image, l' idée d' un dieu. Quand j' admire un beau paysage, je voudrais toujours qu' il m' advînt

p254

l' éblouissante aventure de l' indoue qui s' en allait puiser l' eau du Gange, sans cruche, sans vase, sans ustensile d' aucune sorte. Dans ses mains pieuses, l' eau mouvante se solidifiait en un globe magnifique. Elle l' emportait dans sa pauvre maison. Moins heureux que cette femme privilégiée, je n' ai pas su saisir au rivage sacré un globe merveilleux ; je n' ai pas su donner un corps pur à la lumière de l' Attique et aux souvenirs qui s' exhalent de ses ruines.
Je ne prends pas mon parti de revenir les mains vides, quand j' aurais voulu rapporter une image vraie de la déesse Athéna. Et la vie ne me laisse pas oublier ma déception. Les circonstances les plus imprévues la ravivent.
Il y a quelque temps, à la chambre, dans

un débat sur l' enseignement ou mieux sur les aspirations de la conscience française, on a recherché comment l' instituteur primaire et le maître, à tous les degrés de l' enseignement, pourraient satisfaire cet immense besoin de discipline et d' élévation qui est dans toute âme humaine. J' ai montré que nos instituteurs cherchent vainement une doctrine qui les satisfasse. Le ministre, puis M. Gérard-Varet, puis M. Jaurès sont venus me répondre que je me trompais, que l' université a une tradition et une foi. Et cette foi, ils la nommaient, la définissaient, c' est l' hellénisme...

p255

on l' enseigne en effet dans nos lycées. Burdeau me l' a prêché avec éloquence, au temps lointain où j' étais son élève en classe de philosophie. Je puis dire que nous étions là trente petits lorrains incapables de l' entendre avec profit. Mieux eût valu pour nous qu' un maître nous fournît une discipline locale et nous expliquât le destin particulier de ceux qui naissent entre la France et l' Allemagne. Les idées helléniques tombaient sur nous comme une pluie d' étoiles. Les ai-je mieux comprises plus tard ? Dans le cénacle de Leconte De Lisle, quand j' écoutais une éternelle apologie de la Grèce, je n' y sentais de positif que la haine du christianisme.
C' est, à bien voir, le sentiment qui fait la continuité de l' oeuvre d' un Anatole France. Ses *noces corinthiennes,* où l' on trouve une mystérieuse protestation en faveur des dieux antiques menacés par l' aube chrétienne, donnent la clef de toute son oeuvre. Toujours des négations et, hors de là, nulle clarté, nulle efficacité. Je vois que ces beaux poètes battent en brèche le Christ ; mais je ne vois pas ce que sont les dieux qu' ils rappellent de l' exil pour présider à la vie des hommes d' aujourd' hui. Vainement sur le seuil des temples, les poètes, les archéologues, les universitaires et les philosophes du monde politique multiplient leurs appels, coupés de formules évocatrices, les dieux, pas plus que les hommes

p256

qui les avaient conçus, ne remonteront du
noir séjour de l' Hadès. Mes yeux ne m' ont
pas trompé sur l' Acropole d' Athènes : j' ai vu
là-bas une maison déserte. Dans le Parthénon,
la cella, le naos est vide, irrémédiablement.
Bien loin de m' aider à comprendre l' antiquité,
je soupçonne vos érudits, mon cher
Beaunier, de me l' avoir rendue, en Grèce,
inabordable. Comme je suis plus à l' aise en
Provence, dans la Provence montagnarde
que je connais et qu' il n' est pas absurde
d' assimiler au Péloponèse ! Ici comme là-bas,
circulent des ruisselets, le plus souvent
desséchés. Des soins séculaires ont créé sur ces
versants arides des petits champs en terrasse,
des vergers d' amandiers, d' oliviers et de
vignes, mais qui se perdent bientôt dans les
ronces et la broussaille, et la montagne
s' achève quasi nue. C' est vraiment le Péloponèse,
tel que je le vis au printemps, quand
mon mulet me promenait à travers ses
maigres buissons, à travers ses friches pierreuses,
interminables. C' est la nature au
large, libre, sans contrainte, un paysage
qu' aucune volonté n' a remanié, humanisé. Il
garde la vérité la plus pure. J' aime ses détails
très décoratifs ; je ne m' y arrête pas ; je
m' attache à ce qui s' y trouve d' éternellement
vrai, d' éternellement fort. Une divine lumière

toute vivante du chant des oiseaux donne
aux formes de la terre plus de solidité, des
renflements bien proportionnés, l' épanouissement
d' une fleur heureuse. Sous l' influence
de cette beauté qui s' épand des cieux, le
vaste horizon compose une heureuse unité,
qui me fait songer à cette harmonie qu' un
génie paisible répand sur un problème chargé
de difficultés.
Il y a quelques semaines, je voyais naître
le printemps sur la Durance. Ce fut, pour
commencer, l' odeur des pins, quelques chants
d' oiseaux, le bien-être d' un peu de chaleur et
l' éclat joyeux d' une lumière rajeunissant
toute la campagne. La brise gardait encore
la fraîcheur des neiges brillantes sur un

horizon de montagnes. Enfin voici les premières notes de la huppe. Elle fut autrefois, les poètes persans me l' ont dit, messagère d' amour entre Salomon et la reine de Saba ; dans les collines de Provence elle est toujours la messagère du soleil. J' écoute les appels lointains de l' oiseau que je désirais et de qui je ne puis pas faire entendre mon merci. Insensible nature, si puissante sur mon coeur ! Je me promène sous les bois de pins. Qui dois-je remercier d' une telle beauté ? M' est-il possible d' en jouir sans qu' une de mes pensées ne s' oriente, ne s' élève et ne dise : " j' ai reçu ton message de plaisir, de noblesse. Je voudrais le comprendre. Accepte ma bonne

volonté. Une fois encore, je suis prêt à croire ce beau sourire du printemps de Provence, à suivre ses matines, ses vêpres, ses complies. " d' instinctives prières se forment dans mon coeur. Sont-ce des prières ? Des mouvements de plaisir, des remerciements, une gratitude pour ces belles minutes.

Qu' une chapelle est charmante et solide au milieu d' une solitude champêtre ! Comme elle ramasse et rassure nos rêveries ! Elle en sacrifie, elle en laisse tomber une part immense, c' est vrai, mais pour garder un beau choix. Avec tant d' abondance, n' allions-nous pas tout à l' heure nous retrouver les mains vides et le coeur dispersé ? Ils sont innombrables en Provence les petits oratoires, chapelles ou simples stèles. Et sur ce bord de la Durance j' aime entre tous un petit monument votif au bord d' un chemin et entouré d' amandiers taillés en corbeille. On y voit les traces d' un bel appareillage romain, misérablement consolidé à travers les siècles par des éléments de hasard. Sa niche est vide. Je souffre de cette vacance. Qu' y mettrai-je ? Quels dieux ? En général, la grille et l' image sont tombées. Je les rétablis avec aisance. C' est une vierge, un saint rustiques. Ils me mènent sans effort à leurs prédécesseurs.

Quand les dieux de la Grèce et de Rome gouvernaient les collines de Provence, c' était la même huppe qui jetait là-bas derrière les

p259

collines sa note narquoise, c' était le même
printemps, et les modestes divinités de jadis
sollicitent, attirent toujours l' hommage de
celui qui goûte le bonheur d' errer du Rhône
à la Durance. Ces chapelles, ces petits
oratoires, alors même qu' il n' entre aucune pierre
antique dans leur maçonnerie, rappellent par
l' endroit où ils sont placés des souvenirs
païens. Avant eux, il y a eu à la même place
une stèle, un dieu therme posé au carrefour
du chemin, un autel votif dédié à une source,
à un arbre, à une plante sacrée. Si vous allez
en Provence, mon cher Beaunier, un de ses
meilleurs fils et de ceux qui la connaissent
le mieux dans son présent et dans son passé
vous montrera sur les bords de l' Huveaume
la fameuse inscription *matribus ubelnae* et,
non loin de là, un sanctuaire chrétien. On y
continue à la bonne mère, à la vierge, le culte
que l' on rendait à la source, à la mère des
eaux. Notre ami Aude, le savant bibliothécaire
de la méjane d' Aix, l' ami de Mistral et
d' Henri Brémond, vous mènera encore à
notre-dame du rouet, c' est-à-dire notre-dame
du chêne, à notre-dame de Caderot,
c' est-à-dire du genévrier, et à Mimet sur les
ruines de notre-dame du cyprès. Là s' élevait,
dans les débris d' un temple païen, l' ancienne
église paroissiale, et le cyprès qui l' ombrageait,
dernier survivant d' un bois sacré,
faisait l' objet d' une vénération profonde. Quel

p260

conte charmant à la Paul Arène on pourrait
écrire, n' est-ce pas, avec le petit drame, en
apparence comique et si baigné de mystère
à bien voir, qui advint, lorsqu' un jour le
conseil du village s' avisa de le faire couper, ce
beau cyprès. Le croiriez-vous, c' est le curé qui
cria au sacrilège et voulut intenter un procès
aux profanateurs.
Mais pourquoi se référer à ces grandes
curiosités ? Regardez au hasard chacun de ces
petits domaines comme il y en a partout là-bas,

isolés dans leurs collines de pierrailles et
de chênes verts, à proximité d' une source.
On y voit une petite maison basse, le bastidon,
avec une ou deux pièces, une tonnelle où
grimpent des vignes vierges. Rien n' a changé
depuis le temps des Antonins. Elle est
toujours là, sur le côté, la jarre à moitié enfouie,
où jadis les gallo-romains mettaient du
grain et qui près de la citerne sert aujourd' hui
à rafraîchir l' eau. Un beau cyprès s' élance
devant le petit portail, et voilà toujours les
plantes sacrées, le laurier, la verveine, le
jasmin, le figuier. Si le maître, en labourant
sa terre, a trouvé une pièce écrite, un fragment
de sculpture, il l' a encastré dans la
muraille au-dessus de sa porte. Tout s' est
emmêlé, pénétré dans ce paysage immuable.
On ne saurait faire le départ de ce qui est
païen et chrétien ; les choses se sont placées
dans une même tradition ; ce que je vois

aujourd' hui sous mes yeux me fait aisément
remonter la chaîne des siècles et m' approche
paisiblement des plus anciennes divinités.
Et de même pour nous acheminer vers une
idée de ce que put être un interlocuteur de
Platon ou bien un poète de la Grande-Grèce,
le mieux n' est-il pas de considérer un Mistral,
un Maurras, d' arrêter notre esprit sur une
dialectique formée aux bords de l' étang de
Martigues et sous les oliviers auxois, ou bien
encore de nous en aller en pèlerinage au
village sacré de Maillane ? Et pour perfectionner
cette vue, on aimerait dire ce que l' un doit à
la scholastique de l' ange de l' école,
interprète d' Aristote, et l' autre à saint
Virgile.
Où que j' aille en Provence, je me trouve
placé au coeur de l' antiquité. Mais cette
antiquité, pour moi, en Grèce, oserai-je le
dire, elle demeurait de l' exotisme. C' est la
faute des érudits. En isolant la Grèce et, dans
la Grèce, la grande époque, ils nous ont rendu
le cinquième siècle incompréhensible. Leurs
abstractions font se combattre ce que la nature
avait su harmoniser. En Provence, je
n' ai jamais le désarroi qu' avec tous leurs

musées ils m' organisent méthodiquement.
En réalité, la meilleure façon de comprendre
la Grèce, c' est encore une conception poétique,
je veux dire toute d' instinct et de sympathie,
qui sans lacune relierait le présent

p262

avec le passé. C' est la manière de Goethe et
des grands artistes de la renaissance. Quel
est donc pour vous le moment où le génie de
la Grèce meurt ? Est-ce au siège de Corinthe,
quand le romain l' emmène captif ? Ou bien
sur la brèche ouverte à Byzance par Mahomet Ii ?
Nos chevaliers français n' en respirèrent-ils
rien dans leurs chevauchées d' Achaïe ?
Chateaubriand n' a-t-il entendu aucune
voix répondre aux appels qu' il lançait sur la
rive de l' Eurotas ? Pourquoi cet abîme que
vous voulez créer entre nous et les contemporains
de Périclès ? Il y a là deux mille ans qu' il
n' est pas permis d' effacer, car tels quels ce
sont encore eux les meilleurs guides vers cette
antiquité qu' ils nous ont conservée. Il y a
quelque chose de souverainement injuste et
de maussade à dédaigner les siècles où la
vieille nationalité grecque gardant sa langue
au fond des monastères chrétiens ne cessa
jamais de résister, fut presque toujours en
état d' insurrection. Sachons dans un mouvement
d' allégresse relier la Grèce la plus antique
avec la plus nouvelle, pourvu qu' elle
soit héroïque, et dans l' entre-deux voyons
ces chevaliers français, des gens de chez nous,
des gens comme nous qui prennent la succession
des héros d' Homère et de Plutarque.
Qu' il soit hospitalier et toujours prêt à
recevoir de nouveaux feuillets, notre album des
belles images grecques, hospitalier jusqu' à

p263

permettre que le *massacre de Scio* y trouve
sa place naturelle.
Laissons les honnêtes érudits dans leurs
fouilles, sous l' épaisse nappe de leurs utiles
conjectures, et d' un coup de talon remontons
à la surface, mon cher Beaunier, pour jouir

d' un plus vaste horizon. Rejoignons nos
véritables maîtres, les grands artistes de la
renaissance et les Goethe, qui jouirent des
formes antiques avec la liberté des La Fontaine
et des Racine. Ni les uns, ni les autres
ne disaient : siècle de Périclès, mais siècle de
Périclès et d' Alexandre. Pourquoi séparer la
Grèce athénienne de la Grèce totale, et, dans
Athènes, mettre trop à part le cinquième
siècle ? Pourquoi des amateurs s' astreindraient-ils
à ces conceptions d' archéologues
qui, à bien voir, ne sont utiles que pour
l' enseignement et le travail ? Pourquoi limiter
étroitement l' âge de la perfection ? Pouvons-nous
oublier que les figurines de Tanagra
et de Mirrhina sont du quatrième siècle ;
du quatrième encore les lécythes blancs
d' Athènes ; la victoire de Samothrace, du
troisième ; le torse du belvédère et la Vénus de
Milo, peut-être de la basse époque ? Pourquoi
auraient-ils tort, ceux qui trouvent une
émotion d' art au théâtre de Marcellus aussi bien
qu' au Parthénon, et qui jugent le temple de
la Fortune, au capitole, d' une grâce égale
à celle de l' érechthéion ? Ce sont quelques

statues de jardins qui donnèrent à l' auteur
de l' *Iphigénie en Tauride* l' idée de la beauté
grecque.
Je m' accommode très bien de la bonhomie
d' un Goethe s' en allant à Rome admirer
le temple d' Antonin et de Faustine, et
aussi de l' éclectisme de Michel-Ange, faisant
large accueil à tout ce qui sortait de
terre. Je ne sépare pas des antiques ces
bronzes admirables qu' on voit au vestibule
du Louvre et qui furent fondus à Fontainebleau
d' après des moulages rapportés
d' Italie par Primatice. Enfin je vois
l' antiquité comme une planche magnifique de
Piranèse, et l' harmonie n' est pas complète, si le
tombeau de la voie appienne ne porte pas
toujours sa ferme où s' agitent des poulets sur
un beau fumier, si l' Acropole est dépouillée
de son donjon chevaleresque, si l' église
romano-byzantine de Daphné en est écartée.
Rien n' est plus faux comme représentation

de la vie qu' une série dans un musée. Ces divisions, ces classifications, fort utiles pour exposer les faits, pour en faire une matière d' enseignement, faussent le spectacle, et dénaturent la vie antique. On a voulu me mettre en présence du miracle grec, on me l' a rendu incompréhensible. Il fallait accepter ces disparates, la tour des francs sur l' Acropole, les églises chrétiennes au-dessus du temple de Minerve, et Minerve elle-même confondue

p265

avec Athéna. Ces oppositions s' accordent fort bien dans mon cerveau. Il y a plus, l' antiquité, pour m' être intelligible, pour que je puisse y profiter, doit accepter les végétations que les siècles y ont greffées. Si vous prétendez l' épurer et construire un système en n' y conservant que le cinquième siècle, vous risquez d' aller à l' encontre de mes manières de sentir et de mes besoins, et de faire un chef-d' oeuvre inefficace. L' Athènes du cinquième siècle, telle que la posent devant nous les archéologues, dégagée, nettoyée de tout ce que les siècles y avaient ajouté, soustraite à l' action du temps, c' est un musée en plein air, un froid tombeau. Si vous voulez que j' atteigne au miracle grec, laissez-moi suivre la série des expériences qui m' en séparent et remonter vers lui comme par une suite d' échelons. Il y a dans cette riche tradition où le christianisme hérite des acquisitions païennes quelque chose qui éveille l' imagination et oriente la pensée, et du point de vue moral même quelque chose d' autrement fécond pour nos âmes modernes que l' énigmatique et mince pensée que vous avez isolée à l' usage de votre université, dans le grand flot de la vie grecque, pour en faire un instrument de guerre, une page de manuel laïque.
C' est ce que me disait excellement, dans un billet où il m' accusait réception du *voyage*

p266

de Sparte, un homme d' une intelligence forte et claire et qui n' avait rien d' un pédant, le

cardinal Mathieu. Après s' être réjoui avec
une grande bienveillance que je n' eusse pas
" abdiqué nos souvenirs lorrains sur l' Acropole "
et que j' aie " rappelé les chevaliers
chrétiens qui ont fondé le duché d' Athènes " ,
il ajoutait : " j' aurais voulu encore que saint
Paul fût un peu vengé des mépris de Renan
pour son discours à l' aréopage, qui est d' un
tour délicat et renferme une citation de Ménandre.
Des millions d' hommes se sont consolés
en adorant celui que prêchait " l' affreux
petit juif " , et l' admiration de Minerve est
un plaisir du dimanche, réservé à une élite
qui, elle-même, ne peut s' en contenter :
l' esthétique ne suffit pas à gouverner la vie. "
le charmant billet, n' est-ce pas, mon cher
Beaunier, il colore de christianisme mes
réflexions un peu plus que je ne voudrais, mais
il ne les dénature pas, et je n' ai pu résister
au plaisir de mettre sous vos yeux ces lignes
si agréables et si justes.
M. B.
novembre 1911.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo